

HarounTAZIEFF

LE GOUFFRE DE LA
PIERRE SAINT-MARTIN



Édition originale : ARTHAUD, 1952

Numérisation : ©ARSIP, 2005-2010 - Tous droits réservés.

Table des matières

Licence de ce document	i
Préface	iii
Avant-propos	ix
1 Au fond du gouffre	1
2 Record de profondeur	9
3 Retour au soleil, retour à la nuit	17
4 Reconnaissances	35
5 Un cri bref...	41
6 La vie de Loubens tenait a un tour de boulon	45
7 Dans les ténèbres au chevet d'un mourant	49
8 Tu n'as pas d'espoir, toubib ?	53
9 Tenter l'impossible	57
10 Un dernier gémissement, plus léger...	61
11 Ici, Marcel Loubens...	67
12 Dernière exploration	73
13 Quatre heures et demie au bout d'un fil	85
14 1953	97

15 Les grandes dates de la Pierre Saint-Martin

111

Licence de ce document

Ce livre est reproduit avec l'autorisation gracieuse de Madame France TAZIEFF, épouse de Haroun TAZIEFF.

Aux termes de cette autorisation, Madame France TAZIEFF donne à l'Association pour la Recherche Spéléologique Internationale de la Pierre-Saint-Martin (ARSIP) « *l'autorisation exclusive* de diffuser la reproduction numérique de l'ouvrage sur son site internet, à condition que la consultation et l'impression du livre soient gratuites. »

Toute mise en ligne sur un autre site que celui de L'ARSIP, toute exploitation commerciale, toute autre forme de diffusion de ce document sont donc strictement interdits. En revanche, la consultation et l'impression à titre privé sont autorisés.

Les responsables de sites souhaitant faire connaître ce livre voudront bien indiquer un lien pointant *vers le fichier sur le site de l'ARSIP*, et non héberger le fichier directement.

Photo de couverture : Jacques Bon.

Préface

Il y a cinq ans ¹ déjà se terminait, dans le petit massif calcaire d'Arbas, en Haute-Garonne, l'exploration d'un gouffre difficile qui fut pendant plusieurs années le plus profond de France : la Henne-Morte.

Si j'en parle dans cette préface, c'est qu'il a été pour Marcel Loubens l'objectif essentiel de ses débuts de spéléologue. C'est là aussi que je l'ai connu.

En 1940, il en explore avec Josette Segouffin le premier puits. En 1943, il y est blessé avec un de ses camarades et c'est presque par miracle que Casteret et Delteil les retirent vivants de plus de 200 mètres de profondeur. En 1947, la dixième expédition à la Henne-Morte, montée par le Spéléo-Club de Paris avec le concours de l'Armée, est décisive. Elle apporte à Loubens une grande joie : il atteint, à 446 mètres de profondeur, le fond du gouffre. La paroi, à côté de la rivière qui se perd dans un siphon impénétrable, porte pour toujours son nom.

Désormais Loubens était pris, comme il l'a dit, par le « virus spéléologique » et il consacra aux explorations souterraines tous ses instants de liberté. Après la Henne-Morte il cherche dans ses Pyrénées natales un autre objectif d'envergure et c'est le début de sa collaboration avec Cosyns, depuis longtemps attiré par la vallée de Licq où convergent les torrents issus des magnifiques gorges d'Holçarté et de Kakouetta.

Le gouffre découvert par Lépineux, que l'on appelle maintenant gouffre de la Pierre Saint-Martin ², permet tous les espoirs. Sa première verticale est formidable : plus de 300 mètres. Il est tentant de pénétrer au cœur de la montagne où grondent de puissants torrents. L'attrait de la découverte est stimulé encore par l'intérêt pratique d'une telle expédition : trouver sous terre, mais suspendue bien haut au-dessus de la vallée, l'eau génératrice d'énergie. L'expédition de 1957 montre l'ampleur du gouffre et la présence d'une rivière souterraine.

Néanmoins, les manœuvres sont très dures, surtout pour les hommes du treuil de surface qui doivent fournir un effort épuisant : remonter les hommes et leur matériel (plus de cent kilos chaque fois) sur 350 mètres de verticale.

¹Cette préface fut écrite pour la première édition de l'ouvrage, en 1952.

²Il existe au voisinage de la borne-frontière 262, dite Pierre Saint-Martin, plusieurs gouffres ; parmi eux, celui dont il est question dans ce livre est désigné plus précisément sous le nom de gouffre Lépineux.

De cette difficulté naît le projet de construction d'un treuil à moteur électrique recevant le courant d'un groupe électrogène voisin. Cette solution, qui fut adoptée, était certainement bonne et, probablement, la seule valable pour donner à l'expédition toute son ampleur. Pourtant, devant le fait brutal, la chute mortelle de Loubens, on est forcé d'admettre que certains coefficients de sécurité, peut-être suffisants pour une exploration d'importance moyenne, étaient trop faibles pour les nombreuses et longues manœuvres imposées par la gigantesque verticale du gouffre.

Nouveau venu à la spéléologie au moment où il prend part à l'exploration du gouffre de la Pierre Saint-Martin, en 1951, Haroun Tazieff s'était surtout distingué comme vulcanologue. Alpiniste et géologue, il parcourt le monde pour étudier, sur place et du plus près possible, le comportement des éruptions volcaniques.

Des volcans d'Afrique, de l'Etna et du Stromboli, il a déjà rapporté des documents de premier ordre : son beau livre « Cratères en feu »³ dresse un impressionnant bilan de son activité et de ses observations.

Au gouffre de la Pierre Saint-Martin, dans lequel il était déjà descendu en 1951, Tazieff était le compagnon de Loubens ; curieux de mieux connaître ces ambiances souterraines, il était, comme ses camarades, prêt à tout pour la marche en avant.

Son livre fait revivre intensément les heures tragiques de 1952. Écrit avec simplicité, parfois même avec une certaine sécheresse qui accentue encore le caractère émouvant de l'ambiance, il situe véritablement l'expédition dans son cadre et met en valeur le rôle de chacun.

Ce petit groupe d'explorateurs avait entrepris une tâche sans mesure, car, rappelons-le, les expéditions décisives dans de très grandes cavités demandent presque toujours un déploiement considérable d'hommes et de matériel.

Devant le drame, une magnifique solidarité se manifeste.

Je pense à ces éclaireurs lyonnais, Louis et Georges Ballandraux, Daniel et Pierre Epelly, Michel Letrone, qui, remontant d'un gouffre voisin, viennent participer au sauvetage de Loubens. Ces cinq garçons, avec un matériel constitué seulement d'échelles et de cordes, parviennent, accompagnés de Casteret, à s'étager dans le gouffre sur 240 mètres de profondeur. Ils resteront longtemps, accrochés à de fragiles redans, dans cet immense tube vertical où chaque pierre qui tombe peut être un projectile meurtrier.

Je pense au docteur Mairey descendant pour aller soigner Loubens, soutenu par le câble qui venait de céder sous le poids de son ami. Et ce même docteur Mairey et Tazieff, restés les deux derniers dans le gouffre, trouvent encore la force et le courage de donner à l'expédition son véritable caractère. Ils ne remonteront pas avant d'avoir réalisé le projet de Loubens : poursuivre l'exploration. Et c'est, dans cette ambiance tragique, une véritable découverte : une salle immense, magnifique, la salle Marcel-Loubens, prolongée par une vaste galerie et une puissante rivière souterraine.

Je pense aussi à l'effort fait à la surface après l'accident. Aux abords du gouffre,

³Arthaud, éditeur.

dans la montagne, dans la vallée et même bien au-delà, une foule d'hommes, qui restent anonymes, s'est dépensée sans compter.

Que dire maintenant, sinon souligner que tous ces efforts et tous ces sacrifices ne sont pas vains. La spéléologie a ses victimes, trop nombreuses, hélas ! et, surtout, plus nombreuses depuis que l'on aborde très profondes ou très longues les cavités souterraines ; mais regardons de plus près quels sont les buts des spéléologues que le grand public ne considère souvent que comme des sportifs acharnés à la conquête d'un record. Sportifs, certes, ils le sont, car, sous terre, la force physique, la souplesse et l'adresse sont nécessaires. Aventuriers, ils le sont aussi, comme les alpinistes avides d'espace, comme les conquérants de régions inconnues. Mais ils ne sont pas que cela.

On oublie, en effet, que l'activité du spéléologue est éminemment utile, aussi bien dans le domaine scientifique qu'au point de vue pratique.

Les nombreux massifs calcaires qui existent dans le monde et qui représentent une immense surface contiennent, dans leurs profondeurs, des gouffres, des galeries, des salles, des rivières souterraines en activité. De toutes ces cavités, nous ne connaissons certainement, aujourd'hui, qu'une faible partie ; néanmoins, ce qu'elles nous apportent constitue déjà un bilan impressionnant.

Le massif calcaire est, le plus souvent, une terre aride. L'eau qu'il contient est souterraine, parfois très profondément. Connaître les origines de cette eau, son cheminement, son débit, ses communications éventuelles avec les résurgences des vallées est fondamental. On pourra, par exemple, définir le périmètre d'alimentation d'une résurgence déterminée et, ainsi, préciser ses possibilités de pollution et les protections nécessaires à envisager pour son emploi comme eau potable. On pourra, aussi, par des forages appropriés, ramener en surface, en vue d'une utilisation agricole ou industrielle, une rivière qui, naturellement, verrait le jour à une altitude beaucoup plus basse. Plusieurs forages (Lez, Eaux-Chaudes) ont déjà été réalisés et fournissent des chutes d'une puissance notable.

À ces observations pratiques, directement utiles à la civilisation, vient s'ajouter toute une gamme de recherches d'ordres physique et physico-chimique, car les milieux souterrains, plus ou moins isolés du monde extérieur, sont le siège de réactions et de phénomènes particuliers.

Dans bien d'autres domaines, le rôle du spéléologue est également fructueux.

À la géologie, il apporte des précisions sur l'épaisseur et la nature des divers terrains traversés, sur les remplissages très anciens, témoins de couches supérieures, éliminées depuis longtemps de la surface du sol par différents facteurs d'érosion et de corrosion.

À la préhistoire, il révèle ces magnifiques musées souterrains, ouvres réalisées il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, qui expriment la sensibilité, le sens artistique et même les tendances rituelles des premiers hommes.

Ces vestiges sont presque toujours loin sous terre et leur découverte est souvent le résultat de descentes de gouffres, de reptations, de plongées ou même d'aventureuses

navigations.

À la biologie, l'exploration souterraine fournit cette faune minuscule, aux espèces innombrables, dont l'étude justifie l'installation de laboratoires et la création d'enseignements magistraux dans les grands instituts d'études scientifiques. Les animaux cavernicoles, ces toutes petites bêtes, sont les plus grands seigneurs de la terre, car ils peuvent compter leurs ancêtres et leur parenté jusque dans les lignées aujourd'hui disparues dont les restes fossiles se retrouvent dans les terrains anciens.

Enfin, l'explorateur, même s'il n'est pas un spécialiste, peut montrer l'existence des beautés souterraines. Sur le sol s'élèvent bien des monuments que l'homme, à grands frais, entretient et répare. Sous terre, la nature a conservé et construit tous les jours, gratuitement, de véritables cathédrales, de somptueuses galeries aux ornements et aux aspects d'une variété infinie. On en connaît déjà beaucoup et certaines sont de véritables joyaux, attirant chaque année des foules humaines, mais il en existe encore beaucoup plus à découvrir.

Ce bref résumé des activités du spéléologue fait seulement soupçonner l'importance que peut avoir, dans certains cas, l'exploration des sous-sols calcaires.

Prenons, en terminant cette préface, un seul exemple : celui de la Pierre Saint-Martin.

Tous les plateaux calcaires qui dominent Sainte-Engrâce et s'étendent même bien au-delà deviennent, par l'absence d'eau et la destruction progressive de la végétation due aux moutons, de véritables déserts. À Sainte-Engrâce même, l'absence d'énergie électrique rend difficile la vie de la population et impossible toute création d'industries locales.

L'eau est très abondante, mais sort trop bas pour être utilisée, soit pour l'irrigation des plateaux, soit pour la production d'énergie.

L'exploration de la Pierre Saint-Martin montre que l'abondante rivière souterraine du gouffre ressort à la résurgence de Benta (440 mètres) dans les gorges de Kakouetta. Cette percée hydro-géologique de 1 750 mètres (altitude du gouffre) à 440 mètres, soit plus de 1 300 mètres de dénivellation, est probablement, à l'heure actuelle, la plus grande du monde.

Mais les résultats pratiques de l'expédition ont une tout autre portée que cette constatation. La rivière souterraine trouvée en profondeur a un débit de l'ordre de 1 mètre cube-seconde. Son captage par un tunnel latéral donnerait une chute de 700 mètres. On calcule aisément l'énergie, plusieurs dizaines de millions de kilowattheures-an au minimum, que pourrait donner une telle chute.

Cette découverte, capable de modifier l'aménagement hydroélectrique et le développement économique de toute une région, montre que l'on doit sérieusement tenir compte, dans l'évaluation du potentiel énergétique français, des apports constitués par les rivières souterraines du calcaire. Elle montre aussi, sans autres commentaires, l'intérêt de certaines explorations.

Félix TROMBE
Directeur de recherches
au Centre national de la
recherche scientifique.

Avant-propos

C'est un pays de calcaires et de pins tordus, haut, tourmenté et vaste, tout au bout de la France, là où la montagne basque perd ses prairies et ses forêts et se fait si âpre qu'il suffira d'une borne rongée, dans ce désert hérissé et sans nom, pour en faire l'Espagne. À la belle saison, les bergers d'Aramits et d'Arette y amènent leurs moutons, blancs ou bruns, aux longues toisons, aux longues cornes plusieurs fois recourbées. Dans leurs peaux de bique qui les défendent du vent, appuyés sur leurs longs bâtons, ils regardent les vautours et les aigles tournoyer au-dessus des ravins, dans le ciel infiniment profond où volent les plumes argentées des nuages. Souvent, même en été, le brouillard envahit ces pâturages escarpés, que d'étranges effondrements rocheux criblent de leurs pièges. Royaume de la nuée, de la pluie et de la bourrasque. No man's land également étranger aux deux patries humaines que sa désolation sépare.

Plus bas, vers le nord, se creusent des gorges étroites et tortueuses, aux noms sauvages comme elles : Holçarté, Kakouetta. Gorges grouillantes d'eaux subites, pleines de cascades jaillies des vertigineuses parois. D'où vient cette eau, tout de suite abondante ? L'œil voudrait percer les murailles d'où elle s'élançait tout armée déjà de ses reflets et de ses tonnerres, remonter les méandres, dépister les progrès de son cours souterrain, vivre ses aventures au sein de la pierre perforée jusqu'à la source cachée quelque part dans la masse terrestre...

Depuis bien des années, Max Cosyns et ses amis s'efforçaient de découvrir le secret des gorges. Malgré leur hardiesse tenace, jamais ils n'avaient réussi à remonter bien loin dans les couloirs, où des « siphons » infranchissables s'opposaient bientôt à leur progression. Alors leur curiosité s'était reportée vers les crêtes et les plateaux tachetés de rocs blancs et de gazon qui, mille mètres plus haut, recevaient les ondées du ciel et semblaient les absorber sans leur permettre le moindre ruissellement de surface. Où passaient ces eaux, et celles de la fonte des neiges ? N'étaient-ce pas elles qui, pénétrant par mille fissures dans l'épaisseur de la calotte calcaire, s'y rassemblaient après des cheminements obscurs pour rejaillir enfin au fond des gorges ?

L'équipe se mit à parcourir les âpres régions que dominent les silhouettes souvent embrumées du pic d'Arlas et du pic d'Anie. Un jour, comme deux

des spéléologues, Georges Lépineux et Giuseppe Occhialini, se reposaient non loin de l'antique borne-frontière nommée Pierre Saint-Martin, le premier remarqua une corneille qui semblait sortir en plein vol d'un rocher. C'était au fond d'une doline, sorte de large puits d'une dizaine de mètres ébréchant le flanc d'une combe escarpée. Lépineux était observateur. Tel Newton voyant tomber la pomme, il réfléchit. Si la corneille sortait de ce rocher, c'est qu'il s'y trouvait un trou où elle nichait. Or les corneilles ne nichent que là où elles ont un vide au-dessous d'elles. Comme ils cherchaient précisément les vides que la montagne pouvait receler, ils descendirent agilement les dix mètres de falaise, coururent à la paroi, y trouvèrent en effet un trou, l'élargirent, y lancèrent des cailloux qui se perdirent dans l'espace vertigineux d'un abîme. Le gouffre de la Pierre Saint-Martin était découvert.

Ceci se passait en 1950. La première descente eut lieu l'été suivant. Pourquoi en étais-je, moi qui jamais n'avais pénétré jusque-là dans une caverne ? J'avais cédé à l'insistance de mes amis, qui souhaitaient qu'un film fixât les péripéties de cette première exploration. Et ainsi, au début d'août 1951, alors que le soleil brûlait là-haut les rocs clairs et les pins tordus, je m'enfonçai dans la profondeur de la terre.

Chapitre 1

Au fond du gouffre

AOÛT 1951

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. Il me faudrait un léger effort pour dégager ma montre des trois manches qui la recouvrent. Cet effort ne me tente pas.

Il fait froid. Somme toute, non, il ne *fait* pas froid ! Mais *j'ai* froid... Larges, les gouttes d'eau claquent en s'abattant de haut sur la pierre, des filets d'eau chantonnent dans l'immense salle noire, seuls bruits que j'entende en ce monde étrange, hors le glissement léger de la grosse bobine que j'aide à se dérouler depuis une éternité.

Je m'injurie. Pourquoi m'être laissé mouiller ? Lépineux me l'avait dit, pourtant, qu'on ne pouvait éviter l'interminable cascade de la deuxième moitié de la descente. Jackie Ertaud me l'avait confirmé. Pourquoi alors ne me suis-je pas muni d'un survêtement caoutchouté ? Mais aussi, qui aurait pu m'en donner un ?

À la faible lueur de la petite torche, je n'aperçois sous mon nez que la bobine du fil téléphonique, quelques pierrailles toutes proches et le vague dessin de blocs gigantesques. Le reste est obscur. Pas obscur : noir. Et je le sens immense.

Je songe aux impressions que m'a données jusqu'ici le chaos minéral : la haute montagne, les volcans leur inexprimable, leur tragique puissance. Là-bas, comme ici, tout n'était que roc. Mais là-bas il y avait la lumière. Ici, il n'y a que la pierre, l'eau, l'obscurité.

J'éteins la lampe. Les minutes passent. Je le sens à ce fil qui régulièrement monte entre mes doigts, fuyant vers la lointaine surface de la terre. Les minutes passent. Mes yeux ne distinguent absolument rien, pas même la paume de ma main que j'approche de mon visage au point de me toucher le nez.

Tiens ! le fil s'arrête. Il est convenu que si l'arrêt dépasse quelques dizaines de secondes, j'établirai le contact téléphonique avec la surface.

« Allô ? »

Rien.

Que se passe-t-il ?

Je vérifie les contacts, j'intervertis les fiches. En vain. La prise de terre semble bonne. . . Comme Cosyns me l'avait recommandé, j'ai enfoui dans du sable humide le piton d'acier et le fil décapé qui constituent la « terre ». Il m'a même fallu, pour trouver ce gros sable humide, quitter le lieu relativement sec, abrité par un surplomb de l'énorme paroi, où Ertaud a bivouaqué la veille et où tous mes biens sont entreposés.

« Allô, allô ? . . . »

Toujours le silence. Je n'éprouve nulle inquiétude, seulement un léger agacement, semblable à celui que donne, en ville, l'attente d'une réponse téléphonique qui tarde. Rien de commun avec l'angoisse qui m'a étreint il y a quelques heures, au cours de la descente, quand le filin s'est inopinément immobilisé.

Minutes pénibles, celles-là. Nulle voix ne m'expliquait les raisons de l'arrêt, et seul me répondait l'écho de mes propres appels sur les parois vertigineuses. Suspendu dans le vide, à deux cents mètres sous la surface de la terre et à cent cinquante mètres du fond, le corps tiré en arrière par le poids du matériel accroché aux épaules, les jambes étendues à l'horizontale, touchant à peine la paroi de la pointe des pieds, assourdi par le tambourinement de l'eau sur mon casque d'acier, je les trouvai interminables, ces minutes durant lesquelles mes camarades de là-haut, penchés sur le treuil, s'efforçaient sans doute de tout mettre en œuvre pour abrégéer mon incertitude. Si ce filin, si ces cinq millimètres de fils torsadés allaient se casser dans le noir ? . . .

Enfin, la voix attendue me parvint.

« Allô, Tazieff ? »

— Allô, oui ? Que s'est-il donc passé ?

— Rien, mon vieux, ça va. Nous nous sommes relayés au pédalage.

— Eh bien ! . . . Vous pourriez prévenir avant de débrancher ! »

Accroupi maintenant à près de quatre cents mètres sous terre, occupé à surveiller le déroulement du fil qui remonte, je songe à ceux d'en haut, à mes camarades du treuil, des corvées de bois, d'eau, de cuisine, tous tendus vers un seul but : le succès de l'équipe, de l'équipe personnifiée par le « gars du fond » . . . C'est moi, le gars du fond, et je sens à quel point je suis lié à eux, tributaire d'eux, de leur courage, de leur amitié. Je songe à Janssens, qui pédale sur le treuil la valeur de cent cinquante kilomètres par jour. Non seulement ses pieds,

mais ses mains actionnent la double manivelle couplée par chaînes avec les pédales. Je le vois : les écouteurs aux oreilles et le mégot aux lèvres, il tourne et tourne des heures durant. . .

Je commence maintenant à avoir très froid. Mes dents s'entrechoquent comme des castagnettes. Je voudrais pouvoir abandonner la surveillance du fil et aller jusqu'au bivouac, à quelques mètres sur ma droite. . . J'allumerais la lampe à acétylène. J'ai soif de sa flamme jaune, chaude, vivante. J'enflammerais aussi une boîte d'alcool solidifié. Cela me réchaufferait déjà un peu et je pourrais faire bouillir de l'eau pour le thé. . . Hélas ! la bobine n'est déroulée qu'aux deux tiers. « Aux trois quarts peut-être ? » me dis-je, optimiste.

Par moments ma mâchoire s'immobilise. Impression de détente.

Puis cela reprend. Comme les rounds après des repos trop brefs pour le boxeur épuisé.

Dire que je pourrais être couché sous un soleil brûlant, face à de belles montagnes ! Je savais bien que je ne l'aimerais pas, leur spéléologie !

Voici vingt jours à peine je me trouvais, la nuit, à quarante mètres du cratère du Stromboli d'où surgissait tous les quarts d'heure, en rugissant, une nappe incandescente. On n'aurait pu découvrir aucun être humain à des lieues à la ronde, et le voisinage y était autrement dangereux qu'ici. Pourtant je n'y éprouvais pas cette impression d'impuissance misérable.

Sur un volcan, une montagne, dans un désert de sable ou de glace, la volonté et l'endurance ont sauvé la vie à bien des hommes. Dans ce trou, mon salut ne dépend pas de moi-même. Si pour quelque raison l'aide de l'équipe de surface venait à me manquer, il me faudrait des ailes non seulement pour m'élever jusqu'à la lucarne ouverte dans le plafond de l'immense salle, à soixante-dix mètres au-dessus de ma tête, mais aussi pour remonter le tunnel vertical aux parois lisses et luisantes d'eau, où sur d'énormes distances nulle prise ne permettrait l'escalade, nulle fissure ne s'offrirait où enfoncer à coups de marteau un piton d'assurance. On m'a déposé dans le fond de ce puits au terme d'une épuisante descente, et je n'en sortirai que si on le veut bien.

Cependant. . . Quelle étonnante sensation que de se savoir à trois cent soixante-dix mètres sous terre ! Je suis bien descendu plus bas, dans des mines. Mais l'impression y est tout autre qu'ici.

Le fil s'arrête. Je branche.

« Allô, Tazieff, tu m'entends ?

— Allô, oui.

— Le câble est remonté. Tout va bien chez toi ?

— Oui.

— Alors je coupe. Loubens va descendre. Au revoir. »

Soudain un bruit familier me fait rentrer la tête dans les épaules : une pierre

rebondit contre les parois du puits. Deux secondes ou trois, puis elle éclate avec fracas quelque part, tout près, dans l'obscurité, tandis que des fragments suivent en sifflant.

J'empoigne à pleins bras la grosse bobine et son support et me rue vers l'emplacement du bivouac. Ce bloc de roche de la taille d'un wagon sera un abri sûr. Je trébuche sur la pente, fais deux pas sur les genoux, me redresse et parviens enfin au point de sécurité. En hâte je réinstalle la bobine, la cale à l'aide de lourds moellons. Déjà, du mou s'est accumulé... Enrouler cela, vite, vite. Pourvu qu'il n'y ait pas de nœuds !...

D'autres pierres ricochent contre les murailles du gouffre et presque aussitôt se fracassent sur le gigantesque chaos du fond, non loin. Loubens a dû achever les premiers quatre-vingts mètres, et ce sont les blocs de la grande terrasse inclinée à 40 degrés que son passage ébranle et précipite dans le vide.

Toise après toise, le fil m'arrive et je l'enroule. Le temps passe, j'ignore à quelle vitesse. Un arrêt parfois, quelques secondes, quelques minutes. J'imagine Loubens attendant sous le jet d'eau glacial que l'on veuille bien le remettre en mouvement. La descente et la remontée se font à la moyenne de quatre mètres par minute environ. Sur quelque minuscule marchepied, l'araignée humaine qui descend demande à faire halte, désireuse de ramener un peu de vie dans ses jambes engourdies ou de décompresser un instant ses côtes serrées par l'étau des sangles. Mais il y a aussi les pannes : relais de pédaleur, incidents techniques. Elles surviennent toujours aux endroits les moins propices : en plein vide, hors de portée des parois, et l'on tourne inexorablement au bout du fil tendu, dur comme un rail.

Pendant que quelque part là-haut continue cette mystérieuse descente de Loubens, dont je n'ai comme indices que le glissement sous mes doigts du fil que j'enroule et, de temps en temps, la chute d'un caillou sifflant comme une balle, j'ai tout le temps de songer aux singuliers labeurs que la spéléologie impose à ses fidèles.

Nous avons passé huit jours à préparer la descente. Devant l'espèce de fenêtre étroite qui forme l'entrée du gouffre, le groupe a bâti une terrasse horizontale de pierres sèches. Ils ont minutieusement monté et arrimé le treuil, Perot, Cosyns, Janssens et Petitjean. Puis, deux jours durant, ils ont gâché du mortier, cimenté toutes les pierres fragiles, tous les blocs surplombants et fracturés qui forment le plafond du gouffre et pouvaient constituer un danger. Labeyrie, Lévi, Occhialini ont vérifié le matériel, plié, roulé cordages et échelles, inspecté les lampes, préparé les rations du fond.

Il y eut enfin une journée d'essais, puis une autre pendant laquelle le treuil fut mis au point. Et tout le temps un climat de chien, bruine tenace, brouillard épais. Moi qui avais espéré des Pyrénées sèches et brûlées de soleil !

Je voulais filmer le passage de Lépineux, premier homme en route vers le fond de l'abîme dont il avait découvert l'existence. On me déposa à -80 sur cette terrasse large de deux mètres, longue de huit, où mon moindre pas précipitait dans le noir d'instables éboulis. Ce jour-là, le soleil brillait dans un ciel sans nuages ! Mais nous ne le vîmes que tôt le matin, et puis tard le soir. . . Je passai sept heures accroupi contre une paroi gluante, n'osant plus remuer dès que Lépineux, après m'avoir dépassé, se trouva dans la zone exposée aux chutes de pierres. Trempé comme il convient, sans autre communication avec la surface que par des mots hurlés, j'appris que Lépineux, après une heure quarante-sept de descente, avait battu par trois cent cinquante-deux mètres le record du monde de verticale absolue et découvert une salle assez grande pour contenir Notre-Dame de Paris.

Après de longues heures, Lépineux avait reparu à mes yeux dans la lueur jaune de l'acétylène, harassé, les traits tirés, les yeux agrandis.

Je l'entends encore :

« Je suis heureux. . . Je suis si heureux. . . »

Puis, après s'être dérouillé les jambes sur l'incommode palier, il cria dans le laryngophone :

« Ça va, vous pouvez monter ! »

Une heure après on me remontait à mon tour et aussitôt Jackie Ertaud était parti vers le fond.

Après une descente particulièrement rapide, au cours de laquelle il n'avait demandé aucun arrêt, il avait passé la nuit tout seul en bas, à faire des photographies. Remonté à huit heures le lendemain matin, il avait cette face émaciée, épuisée, mais radieuse, des hommes qui retrouvent le jour après de durs efforts dans la nuit.

Le temps, comme la veille, était superbe et je serais volontiers demeuré à la surface pour refaire plus ample connaissance avec l'insaisissable soleil, mais c'était maintenant à moi de pénétrer au fond du gouffre. Et je passai sans transition de cette sécheresse chaude que j'avais tant souhaitée à l'humidité omniprésente des cavernes.

Oui, curieuse chose que la spéléologie. . . J'apprends à la connaître : obscurité, attente. . .

Cependant le fil m'arrive et je continue de l'enrouler.

Enfin la voix de Loubens ! Lointaine encore, déformée par les échos roulants. Au moyen du laryngophone, il essaie de se faire comprendre du haut. Sans beaucoup de succès, semble-t-il.

Lorsque je l'entends pour la deuxième fois, la voix est plus proche. Bientôt je saisis les paroles et leur savoureux accent gascon :

« Oui, ça va ! Je lèche les vitrines ! C'est lisse comme du verre et j'ai le nez dessus ! »

J'attends encore un instant, puis je hèle :

« Ho ! Loubens !

— Ho ! Tazièffe ! J'en ai marre ! C'est encore loin chez toi ?

— Je ne te vois pas, mais tu dois bientôt arriver au plafond de la salle. Ta lampe est allumée ?

— Oui ! »

D'une main je cherche à rassembler le matériel de prises de vues, pied, torches au magnésium. . .

Après des heures et des heures de ténèbres ininterrompues, voici que j'aperçois un point lumineux : la lampe frontale de Loubens. Il vient de franchir le plafond de la salle.

« Ho ! Tazièffe ! Je vois ta lumière. Boun Dieu ! Ça tourne ! »

En effet, la luciole jaunâtre fixée au casque de mon camarade apparaît, disparaît, reparaît, disparaît de nouveau.

J'abandonne le fil, empoigne mon outillage et me hâte pour arriver à temps à proximité du point d'atterrissage. Évidemment je trébuche, tombe sur les genoux, sur les coudes, me relève, retombe.

M'y voilà ! Soigneusement je fixe la caméra sur son pied. À présent, les torches. La provision que l'on m'a fournie est si réduite que je n'ai osé en distraire que trois seulement pour cette prise de vues. Je ne suis pas content. La prochaine fois je m'occuperai moi-même de l'éclairage. Je dispose les trois torches en faisceau, les mèches d'amorce se touchant, et je guette.

Je ne distingue toujours rien, en dehors du halo de la lampe frontale. Puis tout à coup apparaît dans le faisceau de ma pile une forme vague à peine perceptible. L'allumette que je tiens en main craque, flambe. Je l'approche des mèches rassemblées. Cela prend bien, fuse : une lumière jaillit qui m'éblouit. Je me retourne, saisis l'appareil, presse le bouton. J'ai été presque aveuglé par la violence de cette lumière, mais Loubens, à une douzaine de mètres seulement, n'est qu'une silhouette sombre sur le fond noir, qui tourne et tourne en descendant lentement. Les torches brûlent une minute et demie : cela fait six ou sept mètres de descente.

Peu à peu il approche. Il est revêtu d'une combinaison imperméable vert foncé. Suspendu par la ceinture, il a les jambes écartées, légèrement relevées, les mains ramenées sur le ventre.

Je ne distingue rien du visage tourné vers le haut. Et la tête est cachée par le casque métallique. On dirait un mannequin étrange, un peu terrifiant.

Le mannequin a touché le sommet de l'un des énormes blocs qui jonchent le fond du gouffre ; instantanément il prend vie :

« Stop ! »

Le câble s'arrête net, mais Loubens ne peut tenir sur sa plate-forme inconmode.

« Descends encore de trois mètres », lui dis-je.

Il transmet à la surface et s'approche de nouveau, dos à la pente, suspendu à son filin, rebondissant mollement contre les blocs, rappelant l'allure qu'aurait au fond de la mer un scaphandrier trop peu lesté.

« Salut, frère ! La descente s'est bien passée ?

— Oh ! J'ai les côtes endolories. Ça comprime, cette bricole !

— Ce n'est rien. Il était temps que tu arrives et que je puisse bouger... On caille par ici !

— Hé ! oui, il est temps que j'arrive ! Sinon, nous serions pris par la nuit ! »

C'est vrai, il y a quelque part des nuits et des jours...

Nous sommes descendus jusqu'au bivouac. Loubens s'est déchargé de son sac bourré de matériel. Avant de déboucler les sangles de sa bricole, il hésite. J'avais hésité de même : il faut pouvoir la remettre convenablement, être sûr pour la remontée de rebloquer correctement cette boucle spéciale. L'idée seule de la boucle s'ouvrant soudain pendant que nous serions hissés dans le vide nous fait frissonner... Soigneusement, nous examinons le modèle du harnais, repérons le parcours de chaque sangle.

« Bon, ça ira. »

Le voilà débarrassé du triple étau qui lui comprimait les côtes et les cuisses depuis près de deux heures. Repos.

Je suis allé remplir d'eau une gamelle à l'un des filets qui chantonnent dans le voisinage. Loubens la fait bouillir. Nous avons inspecté nos provisions, notre matériel, l'avons classé, rangé. Je consulte ma montre : 18 heures ! Il y a sept heures et trente minutes que j'ai pénétré dans le gouffre et je n'ai encore fait que des manœuvres de câbles.

« Tu seras étonné, me dit Loubens, sous terre le temps ne compte plus. »

De fait, ici, le temps fuit en silence à une extraordinaire vitesse, que l'on travaille ou que l'on attende. Curieux ! J'aurais imaginé qu'au contraire l'obscurité, les longues périodes d'inconfortable inaction, le froid, tout aurait rendu le temps interminable.

Qu'est-ce que le temps ? Mon esprit engourdi par la froide humidité de la caverne tente vainement de comprendre pourquoi six heures peuvent être tellement plus courtes que l'effroyable seconde d'une chute dans le vide, pourquoi une année de la vie d'un adulte dure si peu, comparée à l'éternité sans fin d'une heure de classe ennuyeuse lorsqu'on vient d'avoir douze ans et que brille dehors le soleil de juin...

Loubens me rappelle aux réalités :

« Alors, tes impressions ? »

C'est vrai. C'est mon baptême de « cavernicole », cette expédition !

« Mes impressions ?... Hum ! Je me demande quelle mouche vous a piqués !
Ainsi vous descendez chaque année dans vos caves *par plaisir* ? »

Les passions, évidemment, ne se peuvent discuter...

L'eau a enfin consenti à bouillir. Attentifs à ne pas nous brûler, nous buvons l'infusion sucrée de café et de lait en tube, reconnaissants à cette chaleur qui se communique peu à peu à tout notre corps transi.

« Que veux-tu manger ? demande mon compagnon. Biscuits complets, pâte vitaminée, chocolat ? »

L'idée seule de ces aliments judicieusement dosés, scientifiquement préparés, me coupe l'appétit. Je songe avec nostalgie à un solide quignon de pain, à un morceau de fromage, à un verre de vin rouge. Moins difficile, Loubens mâche consciencieusement son chocolat.

« Qu'est-ce qu'on fait ? dit-il soudain.

— Eh bien, si nous finissons les prises de vues ? Après nous pourrons poursuivre l'exploration.

— D'accord. »

Loubens a une âme de cinéaste. Son premier luxe a été d'acheter, dès que ses moyens le lui ont permis, une caméra perfectionnée. Aussi nous sentons-nous bien à l'aise ensemble ; il ne considère pas comme temps perdu quelques minutes consacrées à filmer. Nous vivons d'ailleurs à une époque où toute découverte, toute aventure, tout voyage sortant de l'ordinaire se doivent d'être enregistrés sur pellicule.

Loubens hausse la voix, appelle la surface :

« Allô ! Lévi ? Ici, Loubens. Nous resterons en bas cette nuit.

— Entendu ! Alors contact demain matin à 6 heures...

— Merci. Bonne nuit !

Lentement, il enlève ses écouteurs, dégrafe de derrière son cou l'attache du laryngophone. Désormais, pendant onze heures, nous serons isolés de tous.

Chapitre 2

Record de profondeur

Nous partons à l'aventure munis de notre matériel.

Pente raide mais facile, de gros gravier.

Nos lampes à acétylène, nouvellement chargées, éclairent jusqu'à une cinquantaine de mètres. Nous avançons entre deux haies de pierre, formées de blocs énormes coincés les uns contre les autres en de curieuses positions.

Sur les faces roussâtres ou blafardes de la roche, la lumière mouvante fait jouer aux ombres un fantastique ballet.

Nous avons contourné un donjon, nous nous sommes rabattus sur la gauche et longeons à présent la paroi même de la salle.

« Jackie a opéré ici, constate Loubens. »

À terre, en effet, des lampes-flash brûlées luisent faiblement près de leurs enveloppes de carton rouge à pois blancs.

Nous cheminons prudemment dans ce dédale de pierres, nous faufile sous des voûtes arc-boutées, escaladant des blocs ébréchés, nous glissant par d'étroits passages.

Pendant douze heures, Jackie Ertaud a parcouru ces mêmes lieux, regardé, fouillé, photographié. Solitaire, il n'avait pas osé enlever son harnais de parachutiste, craignant de ne pouvoir le rajuster. Ce harnais était fixé très serré, et l'eau qui l'imbibait augmentait encore la tension des sangles. De ce fait, Jackie était contraint à se voûter, à contracter tout son corps vers la boucle de sécurité située sur le ventre. Cette position, déjà pénible dans l'immobilité, il avait dû la conserver au cours de douze heures d'une progression parfois acrobatique.

Prisonnier volontaire de ce carcan, il avait pris d'abord le parti d'en rire. On ne peut rire pendant des heures. . . Coupé du reste du monde en un lieu inconnu semé d'embûches, nerveux, tendu, épuisé par des efforts continuels, il se mit à manquer ses photos l'une après l'autre.

« J'étais si excédé, nous raconta-t-il au retour, que je me suis mis à en faire de mauvaises *exprès* ! Vers 3 heures du matin j'ai eu un de ces coups de pompe. . .

Sont-ils nombreux, les hommes qui se hasarderaient, seuls, absolument seuls, dans l'inconnu de cette immense salle souterraine ?

Une fissure de la paroi apparaît dans la clarté de nos lampes, prometteuse de cheminements inédits. Nous l'atteignons : un étroit boyau s'enfonce au cœur de la roche. Nous le fouillons de nos lumières sans apercevoir d'obstacle.

« J'y vais ? dit Loubens.

— Un instant, camarade, que je filme ça. »

Il faut trouver une pierre assez plate, convenablement inclinée et suffisamment sèche, y répandre la poudre, placer la petite mèche. Puis je braque l'appareil sur l'anfractuosité. La lumière brutale des feux de Bengale illumine les pans de roc, révèle mieux encore les dimensions de la salle. Au grésillement de la poudre qui brûle se mêle le ronronnement du moteur de la caméra.

Loubens a disparu, happé par un coude du boyau dans lequel il s'est glissé, de biais. J'ai cessé de filmer et profite des dernières secondes lumineuses pour contempler ce qui m'est révélé de la caverne. Le plafond s'aperçoit vaguement. Partout ailleurs, entassées, étayées de blocs plus petits luisants d'humidité, des masses énormes s'ébauchent dans les derniers vacillements de la flamme.

« Ho ! Tazièffe.

— Ho !

— Ça ne va pas plus loin. Mais j'entends couler de l'eau.

— Au travers de la roche ?

— Non, il y a une fissure.

— Alors ?

— Alors, je reviens ! Loubens repaît.

— Je ne crois pas que ce soit du vent. C'est bien le bruit de l'eau.

— Lépineux l'a entendu. Ertaud aussi. Ils sont presque certains que ce n'était pas du vent.

— Il y a de l'espoir. Continuons. . . »

Nous sommes repartis, nous glissant entre deux grands blocs coincés. Nous en escaladons un autre, redescendons en ramonant du dos contre la paroi. Je m'arrête devant une ouverture de quelques décimètres parmi les éboulis. Loubens m'a rejoint et se penche. Nous nous regardons.

« Ce doit être le puits dont parlait Lépineux. »

Je ramasse une pierre, m'avance et soigneusement la lance au centre de l'évent.

« Une, deux. . . (la pierre heurte quelque chose, rebondit), trois, quatre, cinq. . . Fini. »

Loubens répète l'opération.

« Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. . .

— Cela semble sérieux, dis donc. . .

— Oui. Dangereux aussi. »

Les rochers entassés, arc-boutés l'un à l'autre, constituent autour du puits de menaçantes pyramides.

« Allons voir plus loin. »

Une sorte d'allégresse m'a envahi, une soif de découvrir, de trouver le moyen d'aller plus avant, plus bas. . .

Nous longeons à présent la paroi qui elle-même se rabat à droite, vers l'est, amorçant ainsi le fond de la salle. Je marche en tête, aussi rapidement qu'il est possible de le faire sur un tel terrain.

Ma lampe tâte la roche, mon regard fouille les creux, les recoins, anxieux d'y déceler quelque ouverture.

« Hé ! Ça te tient, le virus spéléologique ?

— Ma foi. . . »

Chacun de nous, de son côté, furète entre les blocs, tel un épagneul qui cherche dans les fourrés.

« Hé ! Viens voir. »

J'escalade un bloc, me laisse glisser de l'autre côté. Loubens est penché sur une espèce de trou, large d'un mètre sur deux, bordé de pierres à l'aspect peu stable.

Trois mètres plus bas, une plate-forme, puis la plongée verticale reprend. Nous y lançons des pierres, comptons les secondes : quatre, cinq, six. . .

Loubens a arrondi ses lèvres et tout doucement siffle sa satisfaction.

En quelques minutes nous avons dégagé l'entrée. Je sors la corde du sac, Loubens s'y attache. Solidement calé, il se laisse glisser dans le puits et atteint la plate-forme sans difficulté.

Penché sur le vide, il y promène le faisceau de sa lampe frontale.

« Tu vois quelque chose ?

— Il y a une grande pente d'éboulis, à dix mètres en dessous. Mais tout a l'air pourri par ici. . . »

Il détache quelques pavés et je les entends bondir et rouler à l'étage inférieur. Le bruit semble ressortir par d'autres points de notre salle, comme si ce fond chaotique sur lequel nous avons progressé était percé de toutes parts. Les pierres dégringolent et, de nouveau, leur fracas surgit autour de moi.

« Mon vieux, dis-je, ça promet ! Tu y vas, ou je descends ?

— C'est mauvais, mauvais. . . » La corde tendue sur mon dos et mon épaule gauche, les jambes largement écartées, je me penche sur le puits. Loubens palpe les rochers avec prudence, se penche, revient en arrière, essaie plus à droite. . .

« Si tu voyais sur quoi nous sommes ! J'ai l'impression que si je déplace un de ces pavés tout cet amoncellement va dégringoler. J'ai peur. . . »

Au ton de sa voix, je sais que c'est vrai ! Je la reconnais, cette peur d'un

homme devant la terrible puissance de la nature, cette peur qui vous saisit au ventre lorsqu'il s'agit de traverser une pente à avalanches ou une zone battue par un bombardement volcanique. Peur d'être broyé, enterré sous l'affalement de milliers de tonnes de roc.

Je ne dis mot. À mon camarade d'évaluer ses chances et de décider lui-même ce qu'il doit faire.

« Veux-tu me descendre l'échelle ?

— Oui, je fixe la corde, et je te l'envoie. »

J'extrahis du sac le rouleau serré de l'échelle d'électron, où les cordes sont remplacées par de minces filins d'acier et les barreaux de bois par des tubes creux en alliage léger. À chaque extrémité les câbles se terminent par un anneau métallique. J'y passe un mousqueton et, grâce à un anneau de fil d'acier, j'arrime le tout, solidement, à un bec inébranlable. Bientôt l'échelle pend dans le vide.

« Allons ! J'y vais, dit Loubens. Si je ne reviens pas, tu te charges de Patrick ! »

Il empoigne l'échelle, descend prudemment échelon par échelon, disparaît à ma vue. Je puis cependant suivre sa progression par le glissement de la corde que je tiens fermement et par les légers soubresauts de l'échelle. Un mètre, une halte, un autre mètre, une nouvelle halte. Celle-ci se prolonge. Puis la voix du compagnon me parvient, non du puits, mais comme si elle sortait de dessous mes pieds.

« Mon vieux, impossible ! Si tu savais sur quoi tu es là-haut... Tout cela tient par miracle. Et je me méfie des miracles ! » ajoute-t-il après un court silence.

L'échelle s'agite de nouveau. J'entends Loubens souffler et, quelques secondes après, il se tient auprès de moi.

La fatigue commence à se faire sentir, mais nous savons maintenant qu'il y a du vide en dessous de nous et qu'il nous faut à tout prix découvrir le passage.

Il doit être minuit quand nous repérons enfin une petite ouverture nichée entre la paroi principale de la salle et deux énormes blocs coincés. La sagesse, cependant, l'emporte et, au lieu de nous y attaquer tout de suite, nous décidons de remonter au bivouac pour prendre quelque repos et boire un peu de café.

Le café chaud paraît meilleur encore que celui de 18 heures. Loubens grignote de la nourriture scientifique comme il l'appelle.

Puis nous voilà de nouveau en action.

Ç'a été facile : nous nous sommes glissés entre deux blocs, nous nous sommes faufiletés sous un autre. Quelques pas encore entre les éboulis et la voûte, et ça y est. C'est un puits assez semblable à l'autre, mais beaucoup moins exposé.

Après avoir déblayé l'entrée, nous déroulons l'échelle dans le vide. Sans heurts, sans hésitation, mon compagnon descend les dix mètres d'échelons.

« Il me faut encore quelques mètres ! Peux-tu me descendre à la corde ? »

Lentement, pouce à pouce, je laisse la corde glisser dans ma main.

Loubens a touché le sol.

« Je suis sur une pente raide, une pente d'éboulis. Assure-moi ! »

Arrivé à bout de corde, Loubens s'est détaché.

« Ça va bien, crie-t-il, pente normale. 30 à 40 degrés, comme la première salle. Celle-ci est encore plus grande, dirait-on. Je continue vers le bas.

— Bon. Est-ce que je te suis ?

— Non ! attends. »

Je reste sur place, attentif.

« C'est formidable ! Un chaos fantastique ! » Enthousiaste, son « fann-tastique » se répercute de roc en roc. Quelques secondes. . .

« C'est énorme, énorme ! J'ai allumé la grosse torche et ne parviens pas à distinguer de paroi. Je vais descendre encore un peu. »

Pas à pas, il s'enfoncé. Toutes les trente secondes, nous nous hélons. « Hoô ! hoô ! » Bientôt il est trop loin pour me parler et ces « Hoô ! » progressivement étouffés restent le dernier lien entre nous.

Je demeure immobile, impatient de voir revenir mon camarade pour descendre à mon tour et explorer dans une autre direction la gigantesque salle. Mais il s'enfoncé toujours. . .

Et puis je ne l'entends plus ; nulle réponse à mes appels.

« Bon, me dis-je, il a dû passer derrière un de ces grands blocs. . . Je vais l'entendre de nouveau. »

De longues minutes. . . Le silence se fait de plus en plus lourd.

« Pas derrière un bloc. Alors, entré dans une galerie latérale, peut-être. . . »

De temps en temps, je lance un « Ho ! » sonore, écoute, puis compte jusqu'à trente, crie de nouveau. . .

J'avais jeté un coup d'œil sur ma montre lorsque Loubens m'a quitté. Je me souviens : 3 h 13. Il est 4 h 5 à présent.

4 h 10, 4 heures et quart. . .

4 heures et demie.

Faudra-t-il que je m'occupe de Patrick ? . . .

4 h 40.

Je suis généralement optimiste, mais cette fois mon optimisme s'étiolé. Je le sens décroître comme la flamme de la lampe que j'ai posée sur un roc.

Je pense à mille accidents possibles.

5 heures ! Que faire ? S'il s'était égaré, j'entendrais ses appels. . .

J'ai hâte de descendre à mon tour. Non pour explorer, bien sûr. . . Mais, dans cette énorme salle, quelle chance aurai-je de retrouver mon ami ? Et même si je le retrouve, que pourrais-je faire ? S'il est mort, rien. S'il est blessé, pas grand-chose, car il me serait absolument impossible de le ramener. Alors ? . . .

Rien à faire, sinon attendre. Attendre en criant de temps à autre pour le cas

où il serait simplement égaré. S'il n'y a toujours rien à 5 heures et demie, je remonte au bivouac. Il a été convenu que nous appellerions la surface à 6 heures juste. Il n'y aura alors rien de mieux à faire qu'à demander de l'aide. Labeyrie pourra descendre, et Janssens, les autres... Ce sont de solides gars.

Je ne sais pas si j'ai tressailli d'entendre tout à coup, au loin, après cette heure et demie de silence, l'appel de Loubens.

Ma réponse est un hurlement de joie. La voix de Loubens se rapproche.

« Ta-zi-èffe ! Où es-tu ?

— Iciiii !

— Où, ici ?

— Place Vendôme, crétin ! Où veux-tu que je sois ? A l'entrée de la salle !

— Mais je t'entends de quatre côtés différents ! Il y a des échos partout ! »

Que faire en pareille circonstance, sinon essayer une direction après l'autre jusqu'à tomber sur la bonne ? Je le lui conseille, j'augmente la fréquence de mes appels, et j'allume l'une des dernières torches de magnésium.

Loubens a tenté une direction, une deuxième... Tout à coup :

« Ho ! Je vois ta lumière ! Ça y est... Je reconnais la pente ! Mon vieux, je suis crevé... »

— Qu'est-ce qu'il y a eu, petite tête ? Pourquoi ce silence ?

— M'étais perdu. En prenant des notes, en essayant d'évaluer le chemin parcouru. Cette salle, mon vieux ! Elle a bien cinq cents mètres sur trois cents ! Tu imagines ?

— Et en hauteur ? dis-je.

— Cent.

— Et au fond ?

— Au fond, une rivière... »

Il faut à présent le hisser à la corde jusqu'au niveau de l'échelle qui pend dans le vide.

Je tire tant que je peux, à plein dos, à pleins bras, à pleines épaules.

Je souffle, j'ahane comme un rameur à bout de forces. Puis l'échelle oscille. Sans un mot, nous nous donnons entièrement à ce dernier effort.

Enfin, sous mes pieds, je vois apparaître la lueur de la lampe frontale.

« Ne bouge plus ! Tiens-toi bien. Je vais prendre la caméra... »

— Dépêche-toi, souffle-t-il, je n'en peux plus... »

J'attrape la machine. Pas question de trépied. Le trépied est là, fermé, non déplié. Il servira quand même : de chandelier.

Je fiche entre les branches trois torches au magnésium, en rapproche les mèches, cherche la boîte d'allumettes.

La lumière jaillit avec une violence de coup de poing. L'œil collé au viseur, je filme l'apparition de ce visage tiré, vidé de toute énergie.

Il se hisse, raide et articulé, dirait-on, comme un automate. La tête émerge, puis les épaules, le torse, et il se laisse tomber, cassé en deux, à plat ventre, les jambes encore dans le puits. À bras-le-corps, je l'empoigne, l'aide à sortir complètement.

« 6 heures moins 20. Dépêchons. Contact téléphonique à 6 heures ! » Nous plions la corde, roulons l'échelle métallique.

« La Henne-Morte est battue, dit Loubens, haletant. Cinq cent cinq mètres. Et une rivière... »

Alors, après l'affreuse tension nerveuse que provoquent toujours ces longs cheminements solitaires à travers la nuit totale, après cette lutte de toute la volonté pour ne pas s'abandonner au découragement, pour réfléchir, pour s'orienter, après sa longue dépense d'énergie physique et morale, Marcel Loubens, tout en roulant son échelle, se mit à pleurer...

Chapitre 3

Retour au soleil, retour à la nuit

Nous avions pensé que, dès notre retour à la surface, des camarades nous relaieraient et pousseraient l'exploration plus avant. Il suffirait de deux, ou mieux de trois hommes frais, bien pourvus d'échelles souples, pour rejoindre la rivière et chercher à la suivre. Hélas ! ce ne fut pas possible : le treuil à manivelles et à pédales n'était pas assez puissant. Ma remontée et celle de Loubens furent malaisées : la fatigue du treuil, dont certaines pièces faiblissaient, n'avait d'égale que la nôtre.

Il faisait grand soleil lorsque j'émergeai au fond de la doline. Depuis vingt-quatre heures j'étais demeuré sous terre. Depuis deux grosses heures on m'en retirait, lentement. C'est à partir de la terrasse inclinée des « moins quatre-vingts » que l'on aperçoit, encore très loin au-dessus de soi, le premier reflet du jour. Quatre-vingts mètres de profondeur, dans un gouffre normal, c'est déjà, paraît-il, appréciable. Ici, dans cet abîme de la Pierre Saint-Martin, j'eus l'impression de me trouver dans la proche banlieue de la surface ! Pays connu... Aventure terminée.

Vingt minutes plus tard j'atteignais la sortie. Les camarades m'attendaient, plusieurs d'entre eux penchés sur l'embrasure étroite de cette fenêtre ouverte dans le roc. Ils m'encourageaient, et c'était bon de sentir leur solidarité amicale.

À peine fus-je dehors qu'ils se jetèrent sur moi, débouclant le harnais, dégrafant ma combinaison, étant mes vêtements mouillés. En quelques instants je me trouvai presque nu dans le chaud soleil.

« Alors, vieux ? C'est vrai qu'il y a une rivière ?

— Bien sûr ! Enfin, Loubens a trouvé une rivière. Moi, je suis resté dans la première salle... »

Il fallut raconter, expliquer. Et l'espoir de découvertes futures apaisait en partie la désillusion de ne pouvoir redescendre tout de suite...

Le câble se déroula de nouveau, allant chercher Loubens.

« J'ai faim, dis-je à Lévi. Il n'y avait que du concentré et du sucré dans tes

fichues rations !

— Bon ! Viens, tu auras du gigot ! »

Je remontai vers les « cayolars » de pierres sèches de nos amis les bergers. Que c'était bon, le ciel, les nuages blancs chassés par le vent, et toute cette lumière...

« Un vrai gaspillage de lumière ! »

Je m'assis sur l'herbe rase, tondue par les brebis. La fatigue, d'un seul coup, s'était faite pesante. Maternelle, Jacqueline Cosyns m'apporta à manger, de bonnes choses simples et solides, le pain, la viande saignante, le fromage, le vin rouge dans la vieille gourde de peau toute culottée...

« Je ne sais pas ce qui est meilleur, Jacqueline, manger ou dormir ? » Ah ! ce soleil sur la peau et dans les yeux, quelle joie !

« Non, la spéléo... Content de savoir ce que c'est. Mais ça me suffit ! »

Jacqueline me parlait, j'écoutais et ne comprenais pas grand-chose : il y avait trente-deux heures que je n'avais fermé l'œil. Je mâchais béatement mon pain.

« Faudra que je redescende à la doline. Voudrais filmer la sortie de Marcel... »

Je me réveillai trois heures plus tard, étendu sur le dos dans l'herbe courte déjà jaunie de la fin de l'été. À quelques pas, près de la cabane, au milieu des camarades de l'équipe, Loubens racontait son aventure.

« Ho, Tazièffe ! Alors, tu as dormi, vieux frère ? Qu'est-ce qu'on fait ? On passe la nuit ici ou on descend au village ? »

Il y avait dix jours que nous étions dans les alpages rocailleux, à 1 800 mètres d'altitude. Dix jours de brumes, de pluies et de brouillard. J'avais la nostalgie d'une baignoire pleine d'eau bien chaude.

« On descend ! »

Nous sommes partis tous les deux, à grands pas. Sept heures... Le soleil est bas, presque posé sur l'infinie mer de nuages qui couvre tout en dessous de 1.500 mètres. Seules les crêtes émergées ondulent, harmonieuses et paisibles, dans l'air pur du couchant.

Nous marchons vite, heureux. Sur notre droite nous avons laissé les « bra-cas », ces lapiaz calcaires, chaos étranges et paradoxalement monotones de pierres lisses et claires, coupées de fissures profondes, de failles sombres, de gouffres. La roche, ici, a été décharnée par l'érosion, et l'on croit voir à nu le squelette, les os mêmes du globe... Il vaut mieux ne pas s'aventurer dans ce dédale lorsqu'on est pressé ou par temps de brume.

Où nous dévalons la pente, une mince épaisseur de terre herbeuse revêt encore le calcaire. Mais quelques lustres de pâturage, et le lapiaz aura envahi des surfaces nouvelles.

C'est vers l'époque de Louis XIV, je crois, que la dégradation du sol a com-

mencé ici ses ravages. Jusques alors, d'épaisses forêts de hêtres et de pins recouvraient les pentes supérieures de la montagne. Mais il fallait du bois pour construire les caravelles et les frégates de la flotte royale. Les arbres furent abattus, à blanc étoc, sans pitié. Et les eaux, si abondantes en ce pays de pluies, entraînent vers les vallées l'humus et la terre meuble que nulle racine vigoureuse ne retenait plus. L'herbe seule subsiste et, de-çà de-là, un pin accroché dans une « poche » de la pierre. Tout récemment un bûcheron vient de retrouver, dans la forêt qui subsiste plus bas, un émouvant témoin de ce qu'on appelait à cette époque le « chemin de la mâturation », ce chemin par lequel les galériens enchaînés transportaient vers les vallées les troncs de pins destinés aux chantiers navals. Ce témoin, C'est un « cœur de bronze », un cœur de bronze qui servait à cadénasser les chaînes des bagnards. . .

Depuis des millions d'années que les Pyrénées existent, les eaux de pluie et les eaux de fonte des neiges avaient « percolé » la couche de terre. Une partie notable de ces eaux s'y accumulait sous forme de nappes, réapparaissant en sources à divers points des pentes. Une autre portion, atteignant le roc, s'insinuait dans ses étroites fissures. Le calcaire est pratiquement la seule roche que l'eau puisse dissoudre, surtout si elle est quelque peu acide. Or cette eau l'était pour s'être chargée d'acides humiques en traversant la terre meuble. Ainsi, au cours des centaines de millénaires, a-t-elle peu à peu élargi les fentes du calcaire, dissolvant, digérant progressivement la roche. Les entailles se sont approfondies, des galeries se sont creusées le long de joints, non plus verticaux, mais horizontaux ou obliques. Aux points de rencontre avec des couches plus solubles que d'autres, des chambres, des salles se sont formées.

Et finalement, entre la surface et la base de ces calcaires qui repose quinze cents mètres plus bas sur des schistes imperméables, la montagne s'est trouvée percée, taraudée de chantoirs, dolines, puits, avens, gouffres ou galeries, cavernes de toute taille et de toute espèce.

Tant qu'une épaisse couche terreuse recouvrait la pierre, les abîmes sous-jacents n'étaient révélés que par de rares affaissements du sol. Mais lorsque après le déboisement cette terre fut emportée, les ouvertures apparurent les unes après les autres et dans ces trous béants s'engouffrèrent les eaux. Le ruissellement superficiel devint insignifiant : toute la masse des pluies et des eaux de fonte s'engloutit dans le sein de la montagne. Les cavernes et les puits s'agrandirent encore, fouillés par les torrents qui parfois s'y ruaièrent. À l'extérieur, en revanche, tarirent sources, ruisseaux et rivières.

« Au fond, ce qui vous intéresse, vous, spéléologues, c'est de retrouver le cours des rivières souterraines ?

— Entre autres choses, dit Loubens. Mais il y a aussi la découverte des salles, celle de leur beauté. Elle est parfois extraordinaire, la beauté des stalactites, des

stalagmites, des gours. . . Mais ici, l'intéressant, c'est la rivière : il n'y en a nulle part sur cette montagne, alors que dans le bas il en sort plusieurs, aux gorges de Kakouetta, au cañon d'Holçarté. . . On voudrait savoir d'où ça vient, comment ça y va.

« Alors, tu es content de ta découverte ?

— Content ? Tu parles ! »

Pour moi cependant l'attrait de la spéléologie restait faible. Bien sûr, je me souvenais de l'ardeur joyeuse qui nous avait envahis tandis que nous sentions approcher le moment de la découverte du puits conduisant à la salle inférieure. Mais de là à abandonner le ciel, le soleil, les nuages. . .

À quelques kilomètres vers la gauche une belle falaise s'étirait, dessinée en ligne pure sur le ciel vert clair. Devant nous, très proche à présent, une mer de brume. Nous hâtions le pas, poussés par le désir d'arriver au village de Sainte-Engrâce avant la nuit. Désir déçu : nous nous égarâmes dans l'alpage brumeux d'abord, puis dans la forêt. L'obscurité nous prit et une bruine ténue se tissa autour de nous. Nous ne savions plus où nous en étions, parmi ces troncs énormes, ces ravins, ces pans de rocs blafards. . . Nous qui venions de passer vingt-quatre heures dans des grottes, bardés de lampes et de photophores, nous étions tout à l'heure repartis si vite du camp que nous n'avions emporté d'autre source de lumière qu'une boîte d'allumettes. . .

La fatigue m'abrutissait. J'étais bigrement loin de songer en ce moment à l'endroit où pouvait resurgir la rivière souterraine ! Dormir, dormir. . . Nous étions trempés, et nous sentions l'eau froide nous ruisseler le long du dos, s'amasser un moment au creux de la ceinture, puis dégouliner soudain sur les reins, les cuisses.

« Marcel, j'en ai assez ! Je me couche et je dors. On y verra plus clair demain matin.

— Non, vieux. . . On va y arriver. »

Je n'ai jamais su s'il croyait vraiment qu'on allait y arriver ou si c'était là pure parole d'encouragement. Il me le répéta une demi-douzaine de fois, et puis on « y arriva ». À minuit nous étions à Sainte-Engrâce.

Notre voiture, depuis deux semaines, dormait dans le seul garage disponible, chez le curé.

« On le réveille ?

— Bien sûr, on le réveille ! »

Il ne dormait pas, le brave abbé, et il nous fit fête avec toute la cordialité basque, à tel point que lorsque je pris le volant et engageai la « traction » sur la petite route en lacet, je crus prudent de demeurer « en seconde » .

Loubens abondait dans mon sens, hilare :

« Non, non, je t'en prie, reste en seconde. Surtout reste en seconde ! »

Nous arrivâmes saufs à Licq vers une heure du matin. En pénétrant dans la salle basse de l'hôtel où les boiseries sombres luisaient doucement, Loubens déclara de son parler lent et savoureux de Gascon :

« Madame Bouchet, comme je suis recordman de profondeur, je désirerais une piperade digne de ce nom et de nous ! »

Et la bonne Marguerite Bouchet, en dépit de l'heure indue, nous prépara une piperade à faire exploser le palais.

« Je reviendrais bien pour la piperade, murmurai-je avant de m'endormir. Quant à vos cavernes... »

L'automne et l'hiver passèrent sans que je songeasse à la Pierre Saint-Martin : je n'ai jamais de temps disponible pour les souvenirs, et le gouffre n'entraînait pas dans mes projets. Même lorsqu'il m'arriva de cuire au soleil au bord d'une île de la mer Rouge, même lorsque avec mes camarades je m'appliquais à repeindre la coque blanche de la *Calypso* dans la fournaise du port de Djeddah, en aucun moment je n'eus la nostalgie des fraîches caves pyrénéennes.

Puis nous rentrâmes en Europe, et je retrouvai quelques-uns des camarades du groupe spéléologique : Janssens, Lévi, Cosyns, Loubens. Chacun parlait de la descente du mois d'août, aidait à établir le plan d'attaque, à rassembler le matériel. Il s'agissait cette fois de descendre suffisamment nombreux, six ou huit hommes, afin d'explorer en détail les salles immenses et de suivre le cours de la rivière. Pour que cette exploration fût efficace, il fallait que l'équipe pût arriver au fond aussi en forme que possible et, par conséquent, que la descente fût à la fois confortable et rapide.

Cela exigeait un système de suspension et un treuil supérieurs à ceux de la première tentative. Du treuil, Max Cosyns se chargeait. Grâce à Janssens, une partie des pièces mécaniques seraient fournies par une grande usine. Quant à la suspension, Robert Lévi, intendant attitré de l'équipe, affable et tenace, maigre mais infatigable, avait déjà établi avec le ministère de l'Air des contacts étroits : le meilleur type de harnais de parachutiste nous serait prêté.

Petit à petit, à force de discuter de problèmes d'équipement et de projets d'exploration, je sentis renaître en moi un intérêt croissant pour ce trou noir. On m'interrogeait sur la caverne, on sondait mes souvenirs, d'autant plus que Loubens était peu visible à cette époque, absorbé par la petite fabrique de papier et de matières plastiques qu'il venait de monter ; que Jackie Ertaud, le deuxième homme à être descendu dans le gouffre, travaillait sans relâche aux films ramenés de notre croisière en mer Rouge avec J.-Y. Cousteau, et que Georges Lépineux, depuis plusieurs mois déjà, avait rejoint en terre Adélie l'expédition antarctique de Frank Liotard.

Et c'est ainsi que j'y revins... Je me donnai comme prétextes l'insuffisance de mon compte rendu filmé de la première exploration et l'exceptionnel intérêt du gouffre qui méritait d'être mieux connu. En réalité, je me trouvais pris par la passion de la découverte. Et je compris par quoi la spéléologie tenait ses adeptes, elle agissait sur eux par le plus actif des ferments : l'attrait de l'inconnu.

C'est, toutes proportions gardées, la même passion qui a lancé sur l'immensité des océans les hommes d'Erik le Rouge¹ et ceux de Magellan, puis a conduit à travers les forêts vierges et hostiles Stanley et Fawcett, et pousse aujourd'hui encore explorateurs polaires ou alpinistes. Sur la grande exploration de surface, celle des abîmes souterrains présente deux avantages : son champ d'action reste si neuf que les possibilités de découvertes y apparaissent plus innombrables que dans l'Antarctique, les Andes ou l'Himalaya et, d'autre part, il suffit de parcourir quelques dizaines, quelques centaines de kilomètres au maximum pour être à pied d'œuvre dans une région calcaire : Vercors, Causses, Jura, Pyrénées, Carso italien ou Karst yougoslave, presque au sortir de son logis. Dans l'espace d'un simple week-end, le spéléologue peut éprouver toutes les difficultés, les affres et les joies d'une expédition en pays vierge. La spéléologie ou l'exploration dominicale...

Cette attirance de l'inconnu et de l'inconnu difficile n'ose cependant guère se manifester comme telle. De tout temps elle s'est abritée derrière des mobiles plus recevables : raisons économiques, buts scientifiques... Je veux bien croire que c'est l'appât de richesses fabuleuses qui entraînait les navigateurs de Carthage ou de Cadix vers le large, Marco Polo dans les steppes et les déserts de l'Asie centrale, les pionniers dans les monts du Pérou ou les jungles du Congo. Du moins était-ce là le motif avoué ; mais ce qui brûlait au fond d'eux-mêmes, n'était-ce pas l'ivresse du contact avec l'inconnu ?

La spéléologie, elle aussi, met en avant des objectifs d'ordre utilitaire, voire stratégique. Elle n'ose confesser son simple amour de l'inconnu révélé, du risque couru, des difficultés surmontées. De même que l'alpinisme des débuts, elle se donne des apparences scientifiques. Et, de fait, il est passionnant, au fond des gouffres et dans les galeries souterraines, de trouver quelque indice sur la formation de la croûte terrestre, des vestiges de l'humanité primitive et d'animaux disparus, d'y chercher à percer le mystère des rayons cosmiques ou d'approfondir la biologie des cavernicoles... Mais personne, je crois, ne s'est fait spéléologue uniquement pour de telles raisons. En revanche, plus d'un spéléologue est venu du sport à la science et a senti croître en lui la curiosité de ce monde étrange où le seul goût de l'action l'avait d'abord introduit.

Je ne sais comment se recrutent les autres équipes spéléologiques, mais celle de la Pierre Saint-Martin se compose de gens de toutes professions et de di-

¹Roi Scandinave qui découvrit le Groenland.

verses nationalités. Il faut dire qu'elle est un peu comme le couteau de Jeannot, cette équipe : on en a changé successivement les lames et le manche, mais c'est toujours le même couteau. Depuis que Cosyns explore ce massif calcaire à la frontière du pays basque et du Béarn, bien des équipiers se sont succédé autour de lui. Il y a eu des Anglais et des Italiens, des Belges et des Français, mais l'esprit a passé des uns aux autres. Parmi les membres du groupe actuel, les uns viennent du Jura, d'autres de la Gascogne, quelques-uns de Belgique ou d'Italie, sans oublier Paris : tous se retrouvent vers le début d'août à Licq-Atherey dans les Basses-Pyrénées. Cet éparpillement au départ ne facilite ni la préparation ni la mise au point des expéditions. . .

Au fur et à mesure que s'avancait le printemps, puis l'été, l'affaire cependant prenait tournure. Le treuil avait été dessiné et calculé par Max Cosyns. Il devait être mû non plus par le muscle humain, comme celui de l'année précédente, mais au moyen d'un moteur électrique alimenté par un groupe électrogène. Sa construction fut entreprise à Bruxelles, sous la surveillance de son inventeur. En principe, il devait amener son homme en une demi-heure au bas des trois cent cinquante mètres du puits vertical. À cette vitesse, une cadence de quatre, voire six descentes par jour pouvait être envisagée, ce qui permettait de prévoir au fond des équipes fraîches en nombre suffisant, et des relais faciles.

Chaque homme descendrait avec 50 ou 60 kilos de matériel : matériel de campement, de navigation, de plongée, échelles, cordes, et un camp de base serait établi dans le bas de la salle Elisabeth-Casteret, vers cinq cents mètres de profondeur, sur la plage de galets que Loubens nous avait dit exister au bord de la rivière qu'il avait découverte.

Quant à Robert Lévi, quand je passais à Paris, je le trouvais toujours en train de négocier avec des industriels ou des commerçants des prêts de matériel, des dons de vivres ou d'équipement. Depuis deux ans que je le connais, je ne le vois en plein essor, en pleine euphorie que durant les semaines qui précèdent le rassemblement de l'équipe.

Grâce à lui, nous obtînmes un matériel moderne de suspension parachutiste, d'excellents casques, des combinaisons étanches, des canots pneumatiques, des réchauds au butane, des tentes neuves, des vivres en quantité, depuis les jus de fruits jusqu'aux petits-beurre.

Non seulement cela nous épargnait des sommes que nous ne possédions guère, mais cela laissait prévoir une descente et un séjour au fond confortables. Confort qui ne pouvait manquer de contribuer au succès de l'aventure.

Le matériel et les promesses de matériel s'accumulaient, et l'espoir de réussir augmentait sans cesse. Le premier point, une fois que trois hommes seraient arrivés au bas du grand puits vertical, serait de descendre aménager le passage conduisant à la salle inférieure et de transporter jusqu'auprès de la rivière de

quoi monter un camp de base sur la plage. Pendant ce temps, d'autres équipiers devaient rejoindre l'avant-garde et l'exploration se développerait alors, d'une part tout autour de ces vastes salles et de l'autre le long du cours d'eau lui-même. Aussi longtemps que la chose serait possible, on suivrait l'une ou l'autre des berges rocheuses ; ensuite, les canots pneumatiques devaient permettre de naviguer à la surface, les échelles souples de descendre les cascades, les « scaphandres Cousteau » de franchir les siphons, ces tunnels noyés dont l'eau touche la voûte. Si tout marchait bien, enfin, on ressortirait de la montagne quelque part au fond des gorges de Kakouetta, quinze cents mètres plus bas, six kilomètres plus loin !

Géologiquement, la chose était possible, car il semblait bien que cette épaisse « galette » calcaire reposât, selon un plan incliné, sur un soubassement de schistes imperméables. Sur ce plan inférieur, les innombrables filets d'eau qui percolaient au travers des roches calcaires devaient se rassembler en rivières et retrouver le jour là où le contact schistes-calcaires affleurerait : au fond des dites gorges.

« Tu es optimiste, petit père, remarquait Labeyrie en écoutant mes élucubrations. »

Malgré les efforts de Lévi, il restait tout de même de gros frais à couvrir... Nous eûmes recours à un expédient classique : vendre par avance à un grand quotidien le récit de nos impressions et de nos aventures. Nous traitâmes la chose par téléphone, et le prix demandé par Lévi fut accepté sans hésitation.

Au ministère de l'Air, nous passâmes des heures à discuter, avec d'affables techniciens, sur la qualité des harnais de parachutiste et la sécurité de leurs boucles de fermeture. On finit par choisir un modèle « bien sous tous rapports », et Lévi et moi, le léger et le lourd, fûmes tour à tour suspendus à un portique : nous trouvâmes ce siège fait de sangles de nylon incomparablement plus commode que l'insupportable harnais de l'année précédente. Celui-ci, l'avions-nous maudit au cours des heures un peu trop longues où nous étions restés suspendus dans le puits interminable et où, peu à peu, nos jambes, après s'être engourdies, semblaient comme ossifiées !

Dans les premiers jours d'août je traversai la France, en route vers les Pyrénées. Pour la première fois, je ressentis au cours de ce voyage une très légère appréhension à l'idée de toute cette entreprise. Il est facile, après, de parler des intuitions que l'on a eues avant. Pourtant, c'est un fait : je me surpris à diverses reprises passant en revue mes coéquipiers et supputant lequel des onze causerait le moins de chagrin s'il lui arrivait de rester au fond du puits...

« Tu es idiot, me dis-je. Le surmenage te donne des idées noires. »

Je retrouvai, encaissée entre ses hautes croupes presque trop vertes, la vallée du Saison, les maisonnettes basques éparses, blanches, pareilles à des jouets de

Nuremberg au milieu des prés, la petite route en lacet et enfin Licq, tapi dans un recoin du val, avec l'hôtel des Touristes, traditionnel rendez-vous des spéléologues, qui depuis bientôt trente ans s'y rassemblent avant de s'égailler vers les profondeurs de la région. Je songeais au classique hôtel Seiler du Zermatt d'avant 1900, où des propriétaires sympathiques, plus amis qu'hôteliers, prenaient part aux espoirs, aux joies et aux déceptions des Whymper et des Mummery. Ici, de même, nous retrouvions avec un plaisir non dissimulé les visages ouverts et accueillants de la famille Bouchet.

Pendant deux jours, en attendant que tous les membres de l'équipe fussent arrivés, nous formâmes au centre de la salle à manger une tablée bruyante.

Lévi était là depuis une huitaine, stockant à mesure le matériel dans une grange. Tout devait être acheminé à dos de mule vers le col de la Pierre Saint-Martin, et l'on préparait les charges. Tentes, échelles, conserves, cordes, vêtements, jus de fruits, pneumatiques, biscuits, torches au magnésium, films, pitons, légumes secs, outils, téléphones, café, thé, mousquetons, sucre, sel, réchauds, marmites, nouilles et chocolat étaient méticuleusement disposés dans des espèces de longs cylindres faits d'une mince feuille de bois, que l'on fermait d'un couvercle de même matière et que Pierre Accoce, journaliste, devenu pour nous un camarade, marquait d'un numéro d'ordre.

L'année d'avant, une nuée de représentants des journaux les plus divers s'était abattue sur nous, là-haut, dans le bivouac que nous partagions avec les bergers. Tout d'abord nous n'avions rien compris à cette invasion, puis nous nous étions rendu compte que ce qui les avait attirés c'était le bruit qu'un « record du monde » pouvait être battu. Avouons-le, cette notion même de record de profondeur n'a en l'occurrence qu'un intérêt tout relatif : on pourra un jour ou l'autre, si les circonstances naturelles le permettent, descendre sans difficultés particulières à plus de mille, à plus de quinze cents mètres : tout dépend de la configuration des puits. En revanche, il existe nombre de gouffres extrêmement durs à « faire » et qui ne dépassent pas trois ou quatre cents mètres. Mais nous étions au mois d'août, saison des serpents de mer... Reporters mes amis, laissez-moi vous dire que la spéléo vaut mieux qu'un serpent de mer.

En 1952, Licq vit surgir, dès avant notre départ vers le col, deux reporters, l'un d'extrême gauche, l'autre d'extrême droite. Ils s'entendaient en bons confrères, et je crois même qu'ils se passaient les tuyaux. Tuyaux, c'est beaucoup dire... Il n'y avait pas grand-chose à relater, sinon qu'on empaquetait, qu'on dressait des listes, que Labeyrie, prudent comme toujours, essayait les cordes. Il les attachait par une extrémité à la jeep de Sauveur Bouchet, les faisait passer par-dessus une poutre haut placée et accrochait à l'autre bout un tonneau de deux cents litres plein de sable. Bien peu, parmi les vieilles cordes conservées par Lévi, supportèrent l'épreuve...

Le treuil n'était pas encore là. Il venait par la route, amené de Bruxelles sur deux voitures par Max Cosyns et Jimmy Théodor. En l'attendant nous eûmes une journée de farniente. Seul Lévi travailla, discutant, avec les muletiers de Sainte-Engrâce et d'Arette, du transport de nos bagages.

C'était bon, une journée de vrai repos. Je n'en avais plus connu depuis des mois. Dans une prairie, pendant des heures, nous passâmes notre temps avec Labeyrie à lancer le disque.

D'abord étonnées, les bonnes vaches basquaises se résignèrent bientôt et s'en allèrent brouter tout au fond de l'herbage, entre un muret de pierres sèches et une haie vive. Au disque succéda le javelot. C'est Guillaume Bouchet qui nous le fournit. N'avait-il pas frôlé le record de France, il y a dix ans ? Et un record de javelot, j'estime que c'est bien autre chose qu'un record de profondeur. . .

Pendant que nous nous exercions sous l'œil goguenard de la jeunesse villageoise, arriva un cabriolet décapotable dont le conducteur se mit à pousser de joyeux hurlements en agitant les bras. Ne fût-ce qu'à l'accent, nous aurions reconnu Loubens ! Il nous rejoignit aussitôt, « tomba » la chemise, s'enquit de la technique et, de toute son envergure, projeta le disque droit dans une bouse de vache. . .

Les arrivées se succédaient : le docteur André Mairey, bon sourire fin, cheveux bouclés ; Jimmy Théodor, qui nous amenait de Bruxelles le treuil électrique. Jimmy ? Un ancien de l'équipe, mais qui n'avait pu être des nôtres en 1951. Puis Max Cosyns, avec le groupe électrogène et le moteur. Avec Norbert Casteret, Jean Janssens, André Treuthard et Pierre Louis, arrivés la veille, nous étions presque au complet. Il ne manquait qu'Occhialini. Comme il venait du Brésil, un retard de vingt-quatre ou de quarante-huit heures était naturel.

La montée du treuil, depuis les chalets au-dessus d'Arette jusqu'au col de la Pierre Saint-Martin, fut presque un tour de force. Ce treuil ultra-léger pesait tout de même cent trois kilos. . . Il avait environ deux mètres de longueur, la moitié de large et de haut. Il ne pouvait être question de l'amener au col autrement que par portage, car le sentier n'était, par endroits, qu'un escalier naturel dans la roche. Le mulet n'est pas de taille à abattre un tel travail. Il fallait un cheval, un cheval habitué à la montagne. Cet animal rare, Lévi l'avait découvert à Arette, dans la vallée du Vert, parallèle à celle du Saison.

La jeep de Bouchet amena le matériel jusqu'à la source de la rivière. Il faisait un temps adorable : de petits nuages tout blancs flottaient dans le ciel pur sur lequel se découpaient les monts, verts de forêts et d'alpages. Sur la prairie plus verte encore se détachaient quelques chalets de rondins et de planches, brunis et noircis par l'âge, et des vaches d'ocre claire paissant au tintement des clarines.

Là nous attendaient mules et cheval. Le chargement des premières ne présenta pas de difficultés particulières, mais on dut consacrer pas mal de temps

et de patience à fixer sur l'échine du cheval le treuil encombrant et fragile. Il n'y tint finalement qu'en un équilibre assez instable, et il fallut un homme de chaque côté de la bête pour maintenir la machine en place tout au long des cinq heures de montée. Ce n'eût été qu'un ennui mineur si le chemin avait été aisé. Malheureusement le sentier, trop souvent, n'est qu'une piste vaguement perceptible dans un chaos de roches claires, et les convoyeurs du treuil devaient alors faire de véritables acrobaties pour demeurer à hauteur du cheval, surtout lorsque celui-ci, pour franchir les raidillons, accélérât soudain l'allure. Pierre Louis, Treuthard et Levi se relayaient, par bâbord. De l'autre côté, le propriétaire de la bête, un jeune Béarnais blond aux yeux bleus, faisait des prodiges.

La zone des forêts traversée, nous atteignîmes les vastes alpages supérieurs, parsemés de dolines et d'affaissements de terrain. La caravane s'étirait dans l'étendue des crêtes. Nous longeâmes les extraordinaires lapiaz du Grand Bracas et, après avoir contourné la base du pic d'Arias, nous retrouvâmes en vue du col nos vieux amis les bergers, les frères Thantham d'abord, puis Henri, enfin Vincent Lagrave, dit le Juge, qui devait être notre hôte patient et souriant dans ces âpres régions.

Ce grand homme maigre et infatigable, les yeux perspicaces entre l'éternel béret noir et la moustache, était un hôte très généreux, nous laissant la disposition entière de deux de ses trois cayolars de pierres sèches. Encore dans le troisième, sa demeure, hébergeait-il quelques-uns d'entre nous.

Les journées qui suivirent furent remplies d'activité tranquille. Les tentes montées, chacun se mit à la tâche : il s'agissait de transporter le matériel à pied d'œuvre et d'installer les machines.

Les cabanes sont situées à l'abri des vents du nord, juste en contrebas de la crête calcaire. Une pente très roide de rocs et d'herbe rase descend vers un vallon, deux cents mètres plus bas. À mi-côte s'ouvre la fosse d'une dizaine de mètres dans la paroi de laquelle, telle une fenêtre, bâille l'entrée du gouffre.

Peu à peu le treuil, le moteur, le groupe électrogène, les échelles, le ciment se trouvèrent au bord de la doline.

Le treuil était superbe à voir : acier mat, poulies luisantes, fin, racé ! Mécanique de précision, il était l'objet de tous les soins, de toutes les attentions. Lorsqu'il avait fallu le descendre à bras depuis le col, tout le monde avait tenu à s'y mettre : douze paires de bras, les uns vigoureux, les autres moins, s'emparèrent de la perche de hêtre à laquelle la machine avait été attachée et tous les hommes, de front, à petits pas, descendirent la pente.

Cosyns ne toléra pas qu'un autre que lui disposât une à une les pierres qui allaient former le soubassement, ni qu'un autre les cimentât. Ce fut un labeur minutieux qui lui prit plus d'une journée. Puis, le ciment enfin durci, le quintal d'acier ouvragé fut soulevé par six ou sept hommes et précautionneusement

déposé sur ce socle.

Une cinquantaine de mètres plus haut, au creux d'une autre doline, Pierre Louis, Jimmy, Mairey et Treuthard, après en avoir amené les différentes pièces, avaient assemblé et mis en ordre de marche le groupe électrogène. Une ligne fut tendue de là au treuil. Un pin mort et tordu servit de poteau.

Le moteur électrique devait actionner la machine par l'intermédiaire d'un arbre de plus d'un mètre de long, et l'ajustage de tout cet ensemble prit pas mal de temps. Debout sur les corniches calcaires qui découpaient de blanc grisâtre le vert de l'herbe, nous admirions le travail des mécaniciens.

« Un treuil électrique, dit Loubens, ça nous fera une descente plus agréable !

— Théoriquement, il ne faudra qu'une demi-heure pour atteindre le fond, dit Jimmy.

— Une demi-heure seulement, et dans un harnais d'un confort !

— Avec cet équipement, reprit Marcel, le puits lui-même devient une simple formalité... Si l'on ne trouve pas des difficultés au fond, ce ne sera plus qu'une partie d'ascenseur ! »

Dans l'une des cabanes, notre grand intendant avait fini de présider au classement des cordes, échelles, lampes, scaphandres et canots pneumatiques. C'était impressionnant, ce matériel bien rangé. Comme un arsenal avant la bataille.

Le deuxième cayolar avait vu s'étagérer les boîtes de nouilles et celles de sardines, les paniers d'oignons et de piments, la caisse d'œufs, les paquets de biscuits et de pain d'épice. Aux solives, que des décades de fumée avaient noircies, on suspendit les deux jambons, le lard. Et l'antique foyer fait de quelques pierres plates s'émerveilla d'un moderne réchaud bleu, propre et luisant.

Les jours passèrent. Il ne restait plus de travail que pour les cuistots de corvée et les mécaniciens : Pierre Louis, maigre, noueux, un peu voûté, le regard vif et doux à la fois sous sa casquette de toile kaki à la visière relevée, œuvrait patiemment de ses mains sûres, guidé par Max Cosyns. Celui-ci couvrait littéralement la machine, penchant sur elle son long torse et son long visage. Avare de paroles, l'air absent aussitôt qu'il ne regardait plus son treuil. André Mairey avait groupé ses médicaments, ses drogues, ses bandages, ses instruments et ses attelles. Comme nous, il avait hâte de descendre dans le gouffre. Nous attendions avec impatience que tout fût enfin prêt et que la vraie expédition commençât.

On discutait un peu, par petits groupes. Dans quel ordre allait s'effectuer la descente ? Priorité à ceux qui l'an dernier, le treuil faiblissant, n'avaient pu pénétrer dans le gouffre ? Chacun son tour, c'était bien légitime.

Mais il fallait aussi que le premier, cette fois-ci, fût un homme en parfaite condition physique et morale, et pourvu d'une grande expérience de spéléologue.

Enfin, on put procéder aux essais. Loubens, qui n'aurait dû descendre au fond que le dernier, se proposa pour cette épreuve préliminaire du matériel. Il s'équipa : impressionnant casque de « pilote à réaction », harnais de parachutiste en nylon kaki, une lampe au front, une à la poitrine, sac sur le dos, marteau, pitons et mousquetons à la ceinture.

Tandis que j'aidais Marcel à endosser son attirail compliqué, trois ou quatre reporters photographes prenaient des clichés. L'un d'eux, presque agenouillé, s'avancit vers lui, tenant son appareil comme s'il eût voulu le mitrailler. Poli, Marcel esquissait un sourire. Puis aussitôt le sourire s'effaçait, faisant place à cette gravité qui fige toujours les traits des plus hardis, des plus éprouvés, au moment où, une fois de plus, il faut se livrer aux ténèbres. Tendue obliquement dans la doline, entre le treuil et la poulie de renvoi placée à l'orifice du gouffre, le mince filin scintillait au soleil. Il y avait de légers nuages dans le ciel, et des moutons, comme suspendus au-dessus de la falaise, semblaient eux aussi de légers nuages. Tout parlait de lumière et de vie, et il était étrange de songer au monde souterrain.

« Le périmètre de sécurité ! » ordonna Cosyns, de sous la bâche où il se tenait assis devant le treuil.

Et Norbert Casteret, avec à peine une ombre de malice sur son visage de vieux berger, se mit en devoir d'entourer toute la doline d'une longue corde... que journalistes et curieux enjambèrent aussitôt avec désinvolture.

Ma mère, en montant de Sainte-Engrâce le matin même, avait cueilli dans l'alpage quelques brins d'œillet sauvage. Elle les tendit à Loubens, qui les mit sur sa poitrine et murmura, avec un sourire qui n'était plus pour les photographes :

« Embrassez mon fils. »

Au cours de ce premier essai, Loubens avait pour mission de placer un « diabololo », sorte de très large poulie, en un point que nous avons repéré l'année précédente, vers -80 mètres, où le câble de suspension entaillait le roc et déjà avait creusé une rainure de près d'un centimètre.

Le moteur électrique n'ayant pu encore être branché, le treuil se manœuvrait à la main. Deux grandes manivelles, chacune actionnée par un homme.

La mécanique supporta parfaitement cette première épreuve. Loubens également, quoiqu'il dût passer cinq heures dans le puits à creuser au burin, à même la paroi calcaire, les quatre trous de fixation des pitons auxquels le diabololo devait être accroché. Il n'était pas fatigué le moins du monde quand il reparut à la surface, les prunelles écarquillées, la pupille dilatée à l'extrême comme l'ont toujours les hommes qui sortent de l'obscurité.

« Elle est dure, cette roche ! » (Son accent toulousain sonnait joyeusement.) Mais ce qu'il y a d'eau, cette année ! J'entendais la cascade depuis les -90, et

l'an dernier ce n'était qu'à -150. »

Bon, tout avait très bien marché. Sauf deux légers incidents au treuil : l'un à la descente, l'autre à la remontée. Tout fut assez rapidement réparé. Les véritables descentes pourraient commencer dès le lendemain.

Qui serait le premier à descendre ? Le deuxième ne pouvait être que moi, vu ma mission : rapporter des notes filmées. Je devais être présent au fond tout au long de l'exploration, mais je voulais que quelqu'un m'eût précédé dans la première salle, la salle Lépineux, et y eût allumé une torche puissante pour que je puisse, tournoyant dans le vide des derniers cent mètres, filmer à cette lumière le carrousel hallucinant des parois et des voûtes.

Nous passâmes en revue les gars de l'équipe : parmi ceux qui réunissaient les conditions requises, le sort voulut que le plus qualifié fût encore une fois Marcel Loubens.

Heureux de l'aubaine, il s'équipa, boucla son sac, descendit l'échelle de corde jusqu'au fond de la doline.

Un reporter d'actualités le filmait. On accrocha à la potence métallique fixée aux suspentes de son harnais la boucle terminale du câble.

« Un peu de mou, s'il vous plaît. »

Il introduisit son crâne dans l'épais casque blanc, ajusta les écouteurs qui y étaient inclus, bien en face des oreilles, s'agrafa au cou les pastilles rouges du laryngophone.

« Paré ! »

Il se faufila par l'ouverture étroite, accroché des mains au vérin coincé en travers et sur lequel était placée la poulie de renvoi. Puis il se laissa couler à bout de bras et se trouva suspendu.

« Descendez un peu. »

Aux manivelles, Casteret et Cosyns lâchèrent du mou.

« Stop ! »

Il se tenait à présent debout sur le marchepied naturel, à trois mètres sous l'entrée.

« Passez les sacs. »

Jimmy et Mairey avaient attaché les deux lourds « kit-bags » bondés de matériel à une corde d'alpinisme. L'un après l'autre, les gros boudins de toile épaisse furent descendus vers Loubens. On entendit claquer les mousquetons.

Marcel défit les nœuds d'attache.

« Voilà, je suis prêt. Descendez. Au revoir, les gars ! »

Le câble se mit en mouvement, silencieux. Penchés sur ces profondeurs noires d'où montait un souffle cru, nous regardions décroître le point jaune de la petite lampe.

Comme le treuil ne fonctionnait pas encore au moteur mais à bras, il fallut

environ une heure et demie pour que Loubens atteignît le fond. Cela se passa sans incident notable.

D'en bas, il téléphona qu'il avait retrouvé tel que nous l'avions laissé l'an dernier tout le matériel : bobine de quatre cents mètres de fil téléphonique, boîtes de chocolat, de café, d'alcool solidifié.

Pendant qu'on remontait le câble, je m'équipai à mon tour : sous-vêtements de laine, chemise et léger chandail de laine, pantalon, combinaison de toile et encore par-dessus une autre combinaison étanche. Je me chaussai, mis le casque spécial. Mes lampes étaient vérifiées, piles renouvelées. Nous descendîmes dans la doline. Les copains étaient joyeux, tout marchait « au poil » : ça allait « ronfler » !

Nous étions bien une dizaine devant l'entrée du gouffre. Le câble était presque entièrement ressorti. C'était le moment d'enfiler le harnais.

Quelques minutes encore, et l'extrémité du filin apparut.

Jimmy l'attrapa, l'amena près de moi, y accrocha le mousqueton de sécurité du harnais.

« Prêt ! »

Du treuil, dix mètres au-dessus de moi, vint une brève réponse :

« Attendez un instant. »

Puis :

« Un détail à rectifier. »

Nous attendîmes.

Ma mémoire, depuis ce moment, a subi de curieuses fluctuations et il y a des « blancs » que je ne parviens pas à meubler. Je me souviens seulement que tout, au fond de la doline, se passait dans une atmosphère bienfaisante. Norbert Casteret, pince-sans-rire comme toujours, Jimmy, Mairey débordaient de bonne humeur.

Il s'écoula une heure environ. Sous la combinaison de caoutchouc, la condensation se formait et ce n'était pas très agréable. Nous ne savions toujours pas ce qu'on bricolait au treuil...

Le treuil, depuis le début, était une sorte d'objet de culte. Il ne s'agissait pas de le blaguer.

« Allez-y, monsieur Casteret, souffla Mairey. Vous, on n'osera pas vous foudroyer du regard. »

Quelques minutes plus tard, notre ami me faisait signe que je pouvais me déshabiller...

Cela se passait vers 2 heures de l'après-midi, je crois. Ma descente ne commença qu'à 10 heures du soir. Le tambour du treuil, sur lequel s'enroulait le câble, s'était grippé à la remontée, et à cette panne d'importance le remède n'avait pas été aisé à trouver. Pierre Louis et Max Cosyns y travaillèrent sans

arrêt, et enfin je pus m'équiper de nouveau. La nuit était tombée, et avec elle une pluie fine. Seuls André Treuthard et Jimmy Théodor demeuraient là, à me prêter la main. Les autres étaient montés se coucher. L'impression était plutôt lugubre.

Sans regrets de quitter ce monde noir et mouillé, je me glissai à mon tour jusqu'au marchepied. À la corde mes camarades me passèrent les deux kit-bags longs et pesants. Je les accrochai, libérai la corde, dis au revoir à André et à Jimmy...

Le treuil était actionné par Louis et Cosyns, et c'est avec ce dernier que je demeurai en communication. Je ne parviens pas bien à me souvenir de cette descente au moment où j'écris ces lignes. Peut-être suis-je trop fatigué encore : il n'y a qu'un mois que je suis ressorti, et ça n'a pas été un mois de repos...

Devant mes yeux défilèrent d'immenses parois verticales luisantes d'humidité, des kilomètres de puits, me semblait-il. Par-ci par-là, rompant cette vertigineuse et lisse uniformité, quelque vire, quelque terrasse étroite. Parfois, des lames calcaires, larges de dix ou de vingt centimètres, se bombaient en amples surplombs séparés par des cheminées. Ce gouffre, ce tunnel vertical, a tantôt une section presque circulaire ou ovale de quinze, de trente, de quarante mètres de diamètre, tantôt, au contraire, il se présente comme une cassure prodigieusement élargie, qui d'un côté se coince en une étroiture verticale d'impénétrable obscurité et, de l'autre, est tranchée net par une muraille perpendiculaire absolument unie : surface de faille ou de diaclase. Il arrive que le tuyau se resserre : la lampe révèle alors le rocher tout autour, près, très près même. Mais l'abîme peut aussi s'évaser jusqu'à se dissoudre presque dans sa nuit.

À partir de la moitié environ, on pénètre sous la « cascade ».

Quoi qu'eut prédit Loubens, elle n'était guère plus forte qu'en 1951. Imaginez simplement un robinet largement ouvert. Cela fait une douche irrégulière, grossière, qui, si vous n'êtes pas sous combinaison imperméable, vous transforme en repêché de la Seine. Par bonheur, j'avais un vêtement étanche...

Il était plus de minuit et j'étais assez las, lorsque enfin mes mains et mes pieds perdirent contact avec les parois du puits : je pénétrais dans les derniers cent mètres de descente, en plein vide.

Je me mis à tourner sur moi-même... Quelques minutes encore et j'aperçus, horriblement bas, la lampe de Loubens.

« Dieu, que c'est loin ! Ho, Marcel ! Salut !

— Salut, Haroun ! Tu en as mis, du temps ! J'allume ton magnésium ? »

J'hésitai un instant.

« Non. Suis fatigué. Pas le courage d'extraire l'appareil. Nous reprendrons ça dans deux ou trois jours : je me ferai remonter puis redescendre de soixante mètres. »

Et, m'adressant à la surface :

« Allô, Max, vous avez entendu?... Êtes-vous d'accord pour cette opération ?

— Oui, oui. D'accord. »

Nous ne pûmes jamais réaliser ce projet.

Vers une heure du matin, après avoir trébuché dans les énormes éboulis jusqu'à une plate-forme que Loubens avait repérée plus bas, nous y amenâmes le matériel de camp, dressâmes la tente et, croulant de sommeil, nous glissâmes dans nos sacs.

Chapitre 4

Reconnaisances

Marcel Loubens et moi, le surlendemain, remontions péniblement les derniers mètres de la raide pente d'éboulis qui conduisait au camp.

La journée avait été dure. De 9 heures du matin à 7 heures du soir, mètre par mètre, nous avons prospecté la paroi de l'immense salle ovale, de cette caverne que nous avons découverte l'an passé et que Loubens, après l'avoir parcourue en solitaire, avait baptisée salle Elisabeth-Casteret. Nous cherchions patiemment quelque trou, quelque issue pour sortir de cette salle, pour gagner en profondeur vers un réseau de galeries ou de salles encore inconnues... Nos lampes fouillaient et refouillaient les murailles, les encoignures. Nos oreilles guettaient le grondement lointain d'un torrent nocturne. La peau même de notre visage espérait le courant d'air révélateur d'un événement ouvert sur une profondeur nouvelle.

Nous avançons très lentement, escaladant ces pierres hautes comme des maisons. Pendue au cou, ma « loupiote » éclairait des plans, des arêtes, des fractures. Parvenus au sommet de quelque amas de rocs, notre regard plongeait dans le noir et de nouveau il fallait descendre prudemment, pour ne pas se tordre la cheville ou s'écorcher les tibias. De temps en temps l'un de nous pressait le bouton de sa torche puissante et le long faisceau de lumière balayait l'immense obscurité, heurtant de-ci, de-là, une paroi, une voûte surgie de nulle part, un chaos de blocs enchevêtrés.

Notre prospection avait été décevante : aucun puits, aucun passage conduisant vers les niveaux inférieurs...

Dans la voûte seulement se devinaient deux ou trois lucarnes, ouvrant sans doute sur des gouffres voisins.

Nous avons cherché aussi à suivre la rivière, ou plutôt le ruisseau, qui se faufilait parmi les énormes blocs entassés dans le fond de la salle. Là encore nous nous étions heurtés à une impasse : l'eau disparaissait dans un siphon dont l'étroitesse ne permettait même pas d'envisager une plongée. Quant à la plage

que Marcel, dans sa fatigue, avait cru voir ici l'an dernier, elle était inexistante : dans toute cette salle pas un endroit plat où camper.

Ce ne fut que vers sept heures du soir, au moment où il nous fallait, pour être exacts au rendez-vous fixé le matin avec nos camarades, abandonner ce travail dur et exaltant, que nous trouvâmes enfin l'entrée d'un puits : les pierres que nous jetions rebondissaient et dégringolaient durant de longues secondes avec des résonances qui indiquaient de la profondeur. Accrocher une échelle, entamer la descente vers une possible victoire... Bien sûr, mais il était tard... Aussi, en dépit de cette trouvaille faite in extremis, de cet espoir, l'atmosphère restait au pessimisme.

« Le plus dramatique de l'histoire, murmurai-je, ce sont ces articles à écrire. Je me demande ce que je pourrai bien raconter ! »

Le camp était installé dans la première salle, vers les trois cent quatre-vingts mètres de profondeur, sur une petite terrasse de quatre mètres sur quatre environ, l'un des très rares ressauts plus ou moins horizontaux de ce monde incliné à 40 degrés.

Loubens logeait seul dans la tente « Narvik » : mon lit de camp, trop grand, n'y pouvait tenir. Avant-hier, nous ne nous étions couchés qu'à 2 heures du matin. Hier, il était presque aussi tard : la journée s'était passée à attendre des contacts téléphoniques, à assurer la descente et la remontée d'André Treuthard venu convoier soixante kilos de matériel, à attendre encore bloqués à l'écoute pendant des heures, enfin à assurer la descente de Jacques Labeyrie, troisième membre de l'équipe de pointe. Aujourd'hui, c'était Labeyrie qui s'était chargé de la liaison téléphonique et des manœuvres de câble.

Ayant enfin gravi l'échelle, puis les derniers mètres d'éboulis, nous retrouvâmes notre compagnon au camp, et avec lui Beppo Occhialini, tout frais débarqué d'en haut.

Pendant que sur le réchaud à butane Jacques, avec patience et savoir, cuisinait des lentilles sans matière grasse (il n'y en avait aucune dans notre stock de provisions de bouche), nous faisons, Loubens et moi, le récit de notre exploration, et nous voyions sur le visage expressif d'Occhialini l'enthousiasme s'amenuiser...

Une causerie avec Beppo s'oriente inévitablement vers des considérations philosophiques, considérations qui nous amenèrent une fois de plus aux petites heures du matin.

Nous nous fauilâmes alors dans nos sacs de couchage : deux hommes sous la tente, Labeyrie et moi à l'extérieur. Jacques se mit à siffler un concerto de Vivaldi, et je m'endormis.

Le lendemain matin, à l'idée de sortir des duvets chauds, d'enfiler les vêtements humides, de faire bouillir l'eau du déjeuner, nous n'éprouvions plus

guère d'entrain. Il était tard lorsque nous nous mîmes en route vers le bas, lourdement chargés. Mes camarades transportaient cinquante kilos de fluorescéine, moi une vingtaine de kilos de matériel cinématographique : caméras, torches au magnésium, films.

Les vingt mètres d'échelle métallique souple, que nous avions placés la veille et qui conduisaient à la salle Elisabeth-Casteret, furent descendus rapidement et nous nous acheminâmes parmi les énormes blocs vers la perte du ruisseau.

La fluorescéine colore l'eau de façon intense et cette coloration se perçoit encore à des taux de dilution infinies, ce qui permet de reconnaître la résurgence des cours d'eau souterrains. Or l'une des inconnues fondamentales de notre problème spéléologique était précisément le lieu de réapparition à l'air libre de cette rivière abyssale que Loubens avait découverte l'année précédente.

Nous fîmes glisser l'un après l'autre plusieurs bidons de dix kilos jusqu'au fond de l'espèce d'entonnoir rocailleux de quatre ou cinq mètres où, sur un parcours extrêmement bref, l'eau apparaissait. D'une pesée de tournevis Jacques ouvrait les bidons, les retournait et les immergeait vivement, afin que l'impalpable poudre rouge n'eût pas le temps de se répandre dans l'air et de le rendre irrespirable.

Vue en lumière réfléchie, la fluorescéine est rouge, un beau rouge vermillon. Dissoute, elle donne à l'eau par transparence une admirable couleur d'émeraude.

Spectacle sensationnel : deux hommes, jambes largement écartées au-dessus du ruisseau, manipulent de leurs mains écarlates les bidons blancs au-dessus du vert prodigieux qui fuyait vers l'aval et disparaissait sous les blocs de calcaire.

« C'est le moment de faire une photo en couleurs », me cria Loubens.

J'allumai une torche au magnésium, réglai le Leica et... m'aperçus que l'obturateur ne fonctionnait plus. Quatre jours de cette humidité avaient suffi pour mettre hors de combat le vieux compagnon de tant de voyages.

À 6 heures du soir, pendant qu'Occhialini et moi rassemblions le matériel, les deux autres poussèrent une reconnaissance vers une cassure remarquée au cours de l'après-midi et dont on devinait la fente noirâtre. Une demi-heure plus tard ils revenaient pleins de nouvelles : la fissure était suffisamment large pour qu'on pût s'y glisser. Elle s'enfonçait de quelques mètres dans le roc, puis faisait un coude à angle droit vers la droite. Jusque-là, ils avaient marché à plat. À présent, le sol montait rapidement et ils s'étaient trouvés tout à coup arrêtés au bord d'un à-pic assez profond qui se perdait dans les ténèbres sous leurs pieds.

« Nous n'avions pas de corde pour faire un rappel, mais on a cru apercevoir la possibilité de pénétrer dans cet espace en revenant sur nos pas jusque dans la salle et en contournant l'espèce de bloc que notre fissure sépare de la roche massive. »

Ils avaient vu juste : ils trouvèrent l'ouverture, à laquelle faisait suite un large couloir d'éboulis en pente assez forte. Ils avaient finalement atteint, une centaine de mètres plus bas, un point d'où se percevait nettement le grondement des eaux. Cela permettait d'éviter le siphon que nous connaissions et de retrouver le cours du torrent.

Il y avait plus : l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur avait paru être l'entrée d'une salle inconnue. Cette salle, l'optimisme de Loubens la crédait de vastes proportions. Le prudent Labeyrie ne lui accordait que des dimensions moyennes. Quoi qu'il en fût, ces perspectives nous tentaient terriblement et seules la fatigue et l'heure tardive nous inclinèrent à remettre au lendemain la suite de l'aventure.

« Quant à moi, déclara Loubens, j'ai eu ma part de plaisir. Je remonte demain matin. Un autre poursuivra à ma place. »

C'était bien là le bon Marcel... Il nous manquerait, quand il aurait regagné le monde du soleil ! Ce soir sa joyeuse humeur nous réchauffait encore. Nous étions heureux tous les quatre. Heureux d'être ensemble, heureux de pressentir de nouvelles découvertes. Ce fut notre première nuit complète de bon sommeil, après un repas relativement substantiel de spaghetti aux tomates, de sardines, de tonimalt et de pain déjà à demi mois.

Nous nous levâmes à huit heures, sauf Beppo, que nous laissâmes dormir. Nous montâmes tous trois jusqu'à la petite plate-forme où, solidement arrimée, attendait l'extrémité du câble.

Nous aidâmes Loubens à s'équiper : combinaison étanche, casque puissant, harnais de parachutiste, kit-bags de matériel accrochés aux suspentes, lampe de poitrine, lampe de secours, laryngophone sur la gorge... Et de nouveau ce fut le dialogue avec ceux de la surface, dialogue singulier pour les auditeurs qui devinent les questions en entendant les réponses.

« Allô, la surface ? Je suis prêt.

— ...

— Allez-y », fit brièvement Loubens.

Une hâte joyeuse fait trembler sa voix...

Lentement le câble se tend, oblique, entre le bivouac où nous sommes et cette lucarne noire et carrée, aboutissement inférieur du puits, que le faisceau puissant de ma lampe découpe dans l'énorme dalle lisse qu'est le plafond de la salle. Pas à pas, comme un étrange robot, Loubens remonte la pente, halé par le filin, les kit-bags traînant derrière lui sur la pierraille et les rocs abrupts. À ses côtés nous escaladons les blocs, dérapant dans la caillasse fluide.

« Surtout, Marcel, n'oublie pas d'insister sur tout ce qu'il est urgent de nous faire parvenir : huile d'olive, potages concentrés, viande ou jambon, lampes à acétylène, du pain si possible...

— ... Et aussi, à moins que vous n'ayez changé d'avis depuis hier soir, toutes les jeunes bonnes de l'hôtel Bouchet ! Non, rien, ajouta-t-il, cette fois pour le laryngophone. Je parlais aux copains d'en bas ! »

Nous gravissons quelques mètres encore, puis le câble s'arrête.

« Allô ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— Une petite vérification au treuil ? Bon. Ce ne sera pas trop long ?

— ...

— Cinq petites minutes ? O.K. »

Nous nous sommes assis tous les trois sur des roches mouillées. Nous attendons, patients. Un quart d'heure passe, une demi-heure... On attend toujours beaucoup en spéléo, cela fait partie du métier. Souvent en position plutôt inconfortable, voire périlleuse.

Cette fois, non : nous sommes bien, placidement installés sur nos sièges de pierre humide.

« Je serais bien resté encore un jour au fond, remarque Loubens avec une nuance de regret. Cette salle, quoi que tu en dises, Jacques, je crois qu'elle est grande. »

Il prononce « grannde », appuyant sur l'*e* final et roulant terriblement le *r*.

« Peut-être, répond Labeyrie, peut-être as-tu raison. Mais, en somme, nous n'avons rien vu de bien positif. » Labeyrie a la prudence cartésienne du savant qu'il est :

« Modérons notre enthousiasme. Ordre et méthode. Sans quoi, c'est la pagaille. » Loubens insiste :

« Moi, je « sens » la salle derrière cela. » Un instant, Jacques réfléchit.

« Peut-être. Tu peux avoir raison... Evidemment, ajoute-t-il après un bref silence, tu as le sens de la grotte, tu la perçois certainement mieux que nous. »

Le sens de la grotte, c'est comme le sens de la montagne, celui du désert, celui de la mer. Il est possible qu'il faille un don inné. Une longue habitude, l'expérience accumulée, l'esprit d'observation, les avis des anciens ne peuvent qu'aiguiser cette perception quasi intuitive. Marcel Loubens, de l'âge de dix-sept ans à celui de vingt-neuf, avait exploré caverne sur caverne, gouffre sur gouffre, initié, piloté par le plus expérimenté, le plus perspicace des spéléologues, Norbert Casteret...

« Oui, reprit Loubens, je pense que cela continue. Et je ne serais pas étonné que l'eau y soit plus abondante que celle que nous connaissons.

— Comme kilowatts, ça se poserait, dis-je.

— Plutôt ! »

La veille déjà, Jacques Labeyrie avait laissé éclater un enthousiasme soudain en approchant du ruisseau où nous devions dissoudre la fluorescéine :

« Dites donc ! Mais c'est fantastique ! »

— Quoi ?

— Attends... Un mètre par seconde, deux mètres de large sur une profondeur..., une profondeur... disons de cinquante centimètres en moyenne. Cela fait... »

Les chiffres volaient, rapides, articulés nettement, selon cette diction parfaite et claire qui caractérise Labeyrie.

« ... Trente millions de mètres cubes par an, au bas mot. En réalité, il y en a plus, car c'est visiblement la période d'étiage, il suffit de voir le niveau de l'argile : plusieurs mètres au-dessus du point où nous sommes. Je crois qu'en régularisant le débit, ce qui ne serait pas sorcier dans des salles comme celles-ci, on pourrait compter sur cent millions de mètres cubes au moins. »

Labeyrie s'arrêta, nous dévisageant avec une intensité joyeuse, les yeux tout pétillants d'un enthousiasme que j'appellerais technique.

« Alors, on perce un tunnel, une galerie horizontale à partir du flanc de la montagne. Il n'en faut pas beaucoup, deux cents mètres, peut-être... »

— Trois cents, dis-je, prudent.

— Trois cents, je veux bien : on doit, à l'horizontale, avoir déjà largement dépassé l'aplomb du Soum de Lèche. La pente est rapide au-delà, et nous ne devons pas en être bien loin. Trois cents mètres, à un million le mètre, ça ne fait jamais que trois cents millions. Une fois dehors, on enferme l'eau dans une conduite forcée et on l'envoie dans la vallée, à Licq.

— C'est la commune d'Arette, remarqua Loubens.

— Va pour Arette. Nous sommes ici vers les 1 200 mètres d'altitude, Arette doit être à 500 : sept cents mètres de chute. Transforme-moi cela en kilowatts, petit père, et les kilowatts en francs dévalués... »

Nous refîmes les calculs. Des calculs approximatifs certes, mais soigneux, volontairement dénués d'optimisme : tunnel, conduite forcée, usine hydro-électrique, tout devait être amorti en quatre ans. Après, bénéfice intégral.

« D'autant plus, renchérit Labeyrie, qu'ils font parfois des travaux plus considérables pour des rigoles bien moins importantes : à Tré-la-Tête, ils ont creusé environ deux kilomètres de galeries pour aller chercher l'eau de fonte du glacier. Dix fois plus de travaux souterrains pour deux ou trois fois moins d'eau, j'ai idée... »

Chapitre 5

Un cri bref...

Nous sommes toujours assis sur nos blocs mouillés. Le temps passe. Que diable peuvent-ils bien faire là-haut ? C'est comme ça depuis le début, depuis que Loubens est descendu il y a cinq jours ! Jamais on ne tient au courant les hommes du fond de ce qui se passe exactement, jamais on ne leur dit pourquoi le câble s'arrête, pourquoi pendant des heures on ne répond pas au téléphone...

« On est comme les gars du front, qui râlent contre ceux de l'arrière, conclut Loubens.

— Et je ne serais pas étonné que ceux de la surface râlent de même contre nous !

— C'est assez normal, somme toute : comment veux-tu qu'on se comprenne lorsqu'on ne peut pas se parler et se dire clairement tout ce qu'on a à se dire ?

— N'empêche, nous ne sommes pas ici sur un lit de roses, et si quelque chose flanche au treuil, ils pourraient bien nous l'expliquer franchement, y compris la durée probable de la réparation !

— C'est peut-être pour ne pas nous inquiéter. »

Conciliant, Labeyrie tente de nous apaiser.

« Ne pas nous inquiéter ? On n'est plus des gosses. Ou bien une avarie est réparable, cela dure un certain temps, et puis on peut y aller ; ou bien elle ne l'est pas ? Si elle ne l'est pas, il n'y a pas de quoi se faire du mauvais sang : il suffit d'attendre qu'on amène un autre treuil, ou qu'on place des échelles dans le puits... »

Je me lève, remue les jambes pour les dégourdir, me réchauffer. Labeyrie en fait autant. Loubens, lui, ne le peut pas, engoncé qu'il est dans son armure. Il est presque aussi incapable de se mouvoir par ses propres moyens qu'un scaphandrier hors de l'eau, prisonnier de son harnachement pesant.

Labeyrie s'écarte de deux pas, arme son appareil et photographie cette es-
pèce de sombre statue immobile, cet homme équipé, semble-t-il, pour quelque voyage interplanétaire, éclairé dans cette obscurité totale par sa seule lampe

électrique de poitrine. Il prend une deuxième photo, de tout près : sous le casque, le visage résolu de notre ami.

C'est à ce moment que la nouvelle arrive d'en haut : tout est en ordre, la montée peut commencer.

« Salut, vieux ! Bonne remontée. Amitiés aux copains là-haut. Insiste pour qu'on nous envoie des gars en renfort, dis-leur bien qu'on n'aura jamais trop de monde pour le boulot qu'il y a ! »

Le câble s'est tendu de nouveau. Le long de l'éboulis, de bloc en bloc, Loubens a repris sa marche lente, étrange, comme curieusement libérée des lois de la pesanteur.

Dans la main gauche, il tient cette espèce de bâton épais, long de cinquante centimètres, qu'est la torche au magnésium. Il l'allumera lorsqu'il aura été hissé de quelques mètres. La lumière violente qu'elle produit doit me permettre de filmer cette extraordinaire ascension d'un homme en plein vide, attiré lentement vers le trou carré du plafond dans lequel il finira par être absorbé.

Jacques Labeyrie s'arrête, s'appêtant à photographier d'où il se trouve. Je monte encore un peu, sur les talons de Loubens, puis, au moment où il est hissé le long du grand bloc lisse qui couronne l'éboulis, je m'écarte vers la gauche pour avoir un champ de prises de vues convenable.

Ça y est, Loubens a décollé. Dans le faisceau de ma lampe, je distingue à dix mètres de moi sa silhouette ténébreuse qui s'élève avec lenteur, tournant sur elle-même au bout du câble.

Sur ma pellicule, je veux avoir cette giration impressionnante, et nous ne cherchons pas à l'épargner à Loubens.

D'habitude, cependant, on atténue pour celui qui monte (ou qui descend) ce tournoiement peu agréable en maintenant fermement tendu le fil téléphonique qui le relie au petit tambour de la terrasse de départ. Ce fil ne sert d'ailleurs à cette fin humanitaire que subsidiairement, son rôle essentiel étant de permettre au câble d'acier, terminé par une espèce d'obus d'aluminium contenant boucle de fixation et prise téléphonique, d'être, après l'ascension, ramené en bas à vide sans accrochage ni blocage dans quelque chausse-trape rocheuse. Loubens est arrivé enfin à dix mètres de hauteur.

« Stop ! »

Le câble se fige. Une allumette craque, étonnamment lumineuse dans cette obscurité, puis s'éteint. Loubens tourne sur lui-même et je vois le petit disque jaunâtre de sa lampe de poitrine apparaître et disparaître, minuscule phare à éclipses. Une deuxième allumette, une troisième... Je m'attends à chaque instant à l'éblouissement éclatant du magnésium, mais ça ne marche pas.

« Pas moyen d'allumer, me crie Loubens. Je suis dans la flotte, et il y a un de ces courants d'air... ! » (Il prononce « courann » d'air.) Un instant de silence,

puis, s'adressant à la surface :

« Non, rien ! Je parlais à Tazièffe ! »

Je porte la caméra à hauteur de l'œil ; dans le viseur, je vois distinctement le point lumineux, la lampe de Loubens, briller, s'éteindre, briller, s'éteindre... On ne sait jamais, ce va-et-vient pourrait impressionner la pellicule, et l'effet sera peut-être étonnant ? J'appuie sur le bouton. La caméra se met à ronronner doucement. La torche refuse toujours de prendre. Seul le petit phare tourne, tourne ; un tour à la seconde... J'interromps la prise de vues, mais garde l'appareil collé à l'œil, prêt à l'actionner, le doigt sur le poussoir.

Il y eut un cri, angoissé et très bref.

Et aussitôt, dans un profond silence, je vis le point lumineux tracer vers le bas un trait rapide. Une fraction de seconde, puis un écrasement dont le fracas horrible m'emplit tout entier. Le corps de mon ami, roulant et dégringolant, passait à trois pas de moi.

Cette chose s'était produite, cette chose à laquelle nous avons toujours refusé, non seulement de croire, mais même d'accorder la moindre possibilité. Bien souvent des gens nous en avaient parlé, dehors, après l'expédition de l'année dernière ou avant celle-ci : « Et vous n'avez pas peur de vous suspendre dans ce vide de près de quatre cents mètres au bout d'un fil de quelques millimètres d'épaisseur ? » Bien sûr, nous aurions eu peur si nous avions laissé courir notre imagination, si nous lui avions permis de s'appesantir sur la finesse d'un câble, la légèreté d'un axe, la fragilité d'une goupille. Lorsqu'on prend l'avion, songe-t-on à la paille qui pourrait se trouver dans l'arbre de l'hélice ?

Et voilà... La machine dans laquelle l'homme plaçait sa confiance, la machine dessinée, calculée, construite, la machine créée par un spécialiste nous avait trahis.

Après dix mètres de chute dans le vide et trente mètres à rouler et à rebondir de roc en roc, le corps de Loubens venait de s'arrêter comme une masse inerte. Déjà Labeyrie l'avait rejoint et le maintenait sur l'éboulis, l'empêchant de continuer l'affreuse chute.

Prudemment, pour ne pas faire tomber de pierres sur mes deux camarades, pour ne pas m'exposer non plus, par une hâte intempestive, à un accident supplémentaire, je descendis ces quinze ou vingt mètres de rocaille.

Chapitre 6

La vie de Loubens tenait a un tour de boulon

Loubens gisait à plat ventre en travers de la pente, la tête légèrement tournée de côté. Anxieusement, je scrutai de ma lampe le visage maculé de sang : ce sang s'écoulait de la bouche et un peu du nez. Rien ne semblait sortir des oreilles. « Peut-être n'a-t-il pas de fracture du crâne ? » Nous nous accrochions à l'espoir, souhaitions le miracle. . . Nous appelâmes Occhialini toujours couché là-bas sous la tente. Quelques cris : « Ho ! Ho ! Beppo ! » puis : « Au secours ! » Labeyrie hurla le premier, pour faire comprendre d'emblée à Beppo que quelque chose de terrible venait de se produire, et je joignis mes appels aux siens.

On ne crie au secours que lorsqu'on est dépassé, écrasé, anéanti par une force contre laquelle on ne peut plus lutter seul. C'est l'aveu de l'impuissance, une imploration implicite à la pitié, au soutien des autres, une sorte de renonciation. Nous étions écrasés par cette foudroyante catastrophe.

Occhialini nous rejoignit, haletant d'avoir gravi trop vite cette pente abrupte. Il n'avait pas pris le temps d'enfiler ses brodequins et s'était précipité vers nous, courant sur la pierre humide et glacée. Il apportait un sac de duvet et le léger lit de camp de Labeyrie.

« Il faudrait le retourner, le mettre sur le dos, suggérai-je.

— Oui, mais attention ! S'il a la colonne vertébrale brisée, il ne faut pas le remuer.

— De toute façon, il faut le déplacer : impossible de le laisser ici, en plein dans la zone des chutes de pierres. . . »

Perplexe, Occhialini réfléchissait, serrant et relâchant ses lèvres, le regard perdu.

« Je descends chercher une toile de tente, dit-il brusquement. »

Et il dévala la pente, en chaussettes.

Debout, en contrebas du corps, nous le calions de tout notre poids, anxieux

qu'il ne dépassât le rebord du surplomb où il s'était arrêté et ne reprît son effrayante dégringolade. Loubens haletait à coups puissants, pressés. Terrifiant soufflet de forge.

Il avait perdu ses lunettes et je regardais ses yeux mi-clos, espérant à la fois ces deux choses contradictoires : que ces yeux s'ouvrent, nous disant « Je vais vivre », et qu'ils demeurent voilés, fermés, qu'ils nous prouvent que notre ami, sans connaissance, ignore l'excès de souffrances accumulé en lui. . .

Beppo revint avec la tente. Il n'avait toujours pas pris le temps de se chauffer. Je le tançai :

« Tu es fou, tu vas attraper une pneumonie. Ça ne nous avancera pas ! »

Plissant les yeux, il secoua la tête, très italien :

« Eh! . . . »

Nous eûmes beaucoup de mal à retourner Loubens. Il était grand et lourd, terriblement lourd. Nous le fîmes glisser dans la toile de tente, nous efforçant de combiner les ménagements, la douceur avec le maintien de l'équilibre sans cesse compromis. Puis nous le transportâmes, pied à pied, mètre après mètre, vers le seul endroit relativement abrité des pierres où l'on pût l'étendre à l'horizontale : notre vieux bivouac. Nous n'avions qu'une vingtaine de mètres à parcourir : ils nous demandèrent une demi-heure. Nous étendîmes Loubens sur le lit de camp, le couvrîmes du duvet. Je saisis à deux mains les oreilles du casque, les écartai autant que possible. Jacques Labeyrie souleva la tête et je pus ôter le casque. Nous examinâmes anxieusement le crâne : rien d'anormal n'apparaissait. À la surface du casque, dans la couche de toile de verre mise à nu par l'éclatement de la peinture externe, deux étoiles s'irradiaient : double point d'impact. Au terme de cette chute libre de dix mètres, le casque de verre avait résisté. D'acier, il eût été enfoncé.

« Je vais voir s'il y a moyen de ramener le bout du câble, dit Labeyrie. »

J'y songeais aussi depuis un instant : pourvu qu'ils aient pensé à le laisser redescendre et que nous puissions leur téléphoner. . . Calme, à pas larges, Labeyrie s'enfonça dans la nuit. Occhialini et moi demeurâmes silencieux. On n'entendait que les pierrailles dévalant la pente et le halètement rauque et rapide de l'homme couché à nos pieds.

Puis Labeyrie revint avec le câble. À la surface, ils avaient dû se rendre compte que quelque chose d'anormal s'était passé, et ils avaient donné du mou. Labeyrie avait trouvé le filin épars en spires lâches entre les blocs du haut de la salle.

Il tenait à la main l'obus d'aluminium clair destiné à protéger des chocs la boucle terminale. Il s'approcha de nous sans dire un mot, le visage dur et triste, nous regarda, puis nous tendit l'objet. Le câble y pénétrait bien par le trou foré dans la pointe, comme nous avons coutume de l'y voir. Mais, de l'autre côté,

il ne réapparaissait plus, ne formait plus cette boucle de deux pouces de long sur un de large dans laquelle on crochait le mousqueton fixé aux suspentes du harnais : il jaillissait en un faisceau de torons d'acier échevelés au milieu desquels, dorée sous sa gaine de matière plastique transparente, s'apercevait l'âme téléphonique de cuivre rouge.

Je regardais, hébété, ne parvenant pas à comprendre cet éventail de fils métalliques qu'une petite bride et un écrou enserraient à la base.

« Que s'est-il passé ? »

Précis, technique, Jacques Labeyrie expliqua :

« Le serrage s'est révélé insuffisant à la longue. Vibrations répétées, retrait dû au froid, et le filin a coulissé dans le serre-câble. »

Il est horrible que la vie d'un homme tienne à une rondelle d'acier, à un tour de boulon. . . La vie d'un homme ! Trente années d'efforts, de travail, de soins, d'inquiétudes, d'amour.

Tout cela soufflé par l'absence d'une goupille, d'un tour supplémentaire de clé à molette.

Jacques brancha les écouteurs, agrafa le laryngophone derrière son cou :

« Allô, du treuil ? Allô, du treuil ? Allô, du treuil ? »

— ...

— Ici, Labeyrie. Loubens est tombé, il y a une heure environ. Il est grièvement blessé. »

Il écouta la réponse, puis :

« Bien, passez-le-moi. »

Et plus bas, nous regardant :

« Ils vont me passer Mairey. »

Mairey, un de nos meilleurs équipiers, était le médecin de l'expédition.

Un instant d'attente :

« Allô, Mairey ? Oui, bonjour. »

— ...

— Il est sans connaissance, depuis le début, oui.

— ...

— Il souffle violemment, cinquante-huit inspirations-expirations par minute. Il bave. Cela mousse et gargouille. Mâchoire supérieure apparemment fracturée. Quelque chose aux reins, car il cherche inconsciemment à y porter la main droite.

— ...

— Je ne t'entends pas bien. Répète.

— ...

— Je ne t'entends pas bien. . .

— ...

— Le maintenir immobile ?

— ...

— Répète !

— ...

— Le maintenir immobile sur une surface rigide et horizontale ? Bon.

— ...

— Et tu descends dès que possible ? Parfait. À bientôt, vieux. Tu me passes Lévi ? Bon. »

Un moment de silence, le temps que là-haut ils échangent écouteurs et laryngophone, puis la conversation reprend, limitée pour nous aux silences attentifs, aux phrases claires et nettes de Labeyrie.

« Bonjour, Robert.

— Oui, c'est terrible. Il faut essayer de le remonter le plus vite possible. Je suppose que c'est une question d'heures, qu'il survive ou pas.

— ...

— Installer des échelles dans le puits ? »

Jacques nous regarde, les yeux interrogateurs. Notre réaction commune est immédiate : impossible pour l'instant, on voit bien qu'ils ne savent pas comment tout ceci se présente !

Labeyrie enchaîne :

« Non, absolument impossible d'installer des échelles pour le moment : Marcel est à peine à l'abri ici, ses jambes et son bassin n'ont pu être garés des chutes de pierres. Si l'on se met à pilonner dans le puits et à fixer des échelles, on nous enverra des tonnes de parpaings. Neuf chances sur dix que Marcel en reçoive.

— ...

— Oui, la chose essentielle est de nous envoyer Mairey aussi vite que possible.

— ...

— Bon, vous remontez le câble, vous réparez la boucle d'attache – c'est elle qui a lâché – et vous envoyez le toubib. Au revoir. »

L'attente commença.

Chapitre 7

Dans les ténèbres au chevet d'un mourant

Il devait être environ midi. Tiré d'en haut, le câble se mit à remonter. Attentif, je surveillais le déroulement du fil téléphonique que nous avions attaché à l'obus terminal. Le treuil à vide ne demanda qu'une heure pour ramener toute la longueur. Mon petit tambour s'immobilisa. Jacques reprit l'écoute, et je le remplaçai au chevet de Marcel. La communication se révéla laborieuse : la voix avait à franchir les quatre cents mètres de câble, plus les quatre cents mètres de fil. C'était beaucoup. Cette fois, Labeyrie percevait parfaitement ce qu'on lui disait, mais c'était à la surface qu'ils ne parvenaient pas à entendre.

« Ils me disent qu'on est en train de réparer la cosse. Pierre Louis y travaille d'arrache-pied. Il place plusieurs étriers de serrage séparés par des renflements. Le pays entier est alerté. La Radiodiffusion française se trouvait à côté du treuil au moment où la nouvelle est parvenue. Un hélicoptère est en route, parti ce matin d'Allemagne... »

— D'Allemagne ? Pourquoi d'Allemagne ?

— Je ne sais pas ; d'ailleurs, je n'ai pas bien saisi s'il venait d'Allemagne ou d'Angleterre. Il y a aussi un avion sanitaire, des groupes spéléos qui arrivent de divers endroits, de Pau, de Mauléon. Les cinq petits gars de Lyon qui étaient au trou Fertel l'autre jour sont remontés également. Ils étaient descendus pour surveiller la réapparition de la fluo. »

En nous s'épanouissait une reconnaissance chaleureuse pour toute cette aide spontanée qui accourait vers notre ami en danger.

Mais nous nous sentions nous-mêmes terriblement impuissants, incapables d'apporter à Loubens quoi que ce fût de plus dans sa lutte tragique contre la mort. Car c'était bien cela, cette prodigieuse dépense d'énergie, ce furieux halètement de forge : la lutte sans merci de la vie contre la mort. Et je sentais que la mort était quelque chose d'impitoyablement patient, qui n'avait nul effort à

faire, qui attendait là, placide, derrière l'un de ces pans de rocher. Elle n'a pas de bataille à gagner, ni même à livrer. Elle est là en permanence, et la vie seule est une bataille. Cela se percevait inexorablement dans cette caverne opaque et humide, auprès du souffle presque rugissant de l'homme sans connaissance.

« Pourvu que Mairey arrive avant qu'il ait repris conscience, murmurai-je.

— Oui, ce serait effroyable... »

L'idée me glaçait de Marcel sortant de son évanouissement, rendu aux souffrances de son corps fracassé. Pour lui et pour nous, incapables de lui apporter le moindre soulagement, je souhaitais que l'effet du choc subsistât jusqu'à ce que le médecin nous eût rejoints avec ses calmants.

Les heures passaient, le câble était toujours en réparation. Mairey ne pouvait descendre. Loubens luttait sans faiblir.

« C'est tout de même dur, un homme, c'est solide... »

— Ce qu'il perd comme énergie par heure, à respirer comme ça ! dit Jacques. Si l'on essayait de lui faire avaler quelques gouttes de café, ou de lait ?

— Comment veux-tu, vieux ? Les mucosités lui encombrent déjà la gorge. J'aurais peur de l'étouffer, avec du liquide.

— Si on lui mettait une bouillotte sur la poitrine ? suggéra Occhialini. Ça lui restituerait quelques calories... »

Je descendis au camp chercher le réchaud à butane. Occhialini se chargea de l'eau. Il y en a relativement très peu dans cette grotte, car les ruisselets sont inaccessibles sous les énormes éboulis qui encombrent le fond des salles. À cause de cela, nous étions obligés de recueillir littéralement goutte à goutte l'eau dont nous avons besoin. L'endroit le plus commode se trouvait à une vingtaine de mètres du bivouac, exactement en dessous du petit surplomb sur lequel Loubens s'était arrêté dans sa chute. Pour recueillir un litre d'eau il fallait une demi-heure de patience.

Occhialini revint, fit bouillir une pleine gamelle, en versa le contenu dans une gourde et plaça celle-ci sous le duvet, contre la poitrine du blessé.

D'en haut, on ne nous envoyait plus guère de nouvelles et la qualité de la transmission devint très mauvaise. Inlassable, Jacques tentait de maintenir le contact, tantôt à la voix, tantôt par alphabet Morse, au moyen de l'un des fils du téléphone pris comme manipulateur. Sans grand succès, hélas ! Puis il y eut une période meilleure, où la surface ne nous entendait guère mais où nous comprenions sans trop de mal.

« C'est Jimmy qui parle », nous signala Jacques. Il dit qu'on travaille toujours à la boucle du câble, et que la gendarmerie a installé un poste de radio pour communiquer avec la vallée. Norbert Casteret a prévenu les parents de Loubens.

Je songeais avec une immense pitié à ces pauvres parents. Ce devait être

atroce pour eux de savoir leur enfant en un péril extrême et de ne pouvoir lui apporter le moindre secours.

Il n'y avait que quatre cents mètres entre le salut possible et notre camarade gisant. Quatre cents mètres plus infranchissables qu'un océan ou qu'un désert. . .

« Et à Huguette, lui a-t-on dit ? »

Jacques posa la question au laryngophone, mais Jimmy ne parvint pas à saisir. Finalement il réussit à transmettre la question en morse.

« Oui. Elle l'a pris très courageusement. »

Jacques continuait à nous faire part de ce qu'il parvenait à saisir.

« Ils ont l'air très anxieux, en haut. Beaucoup plus anxieux que nous. Probablement parce qu'ils sont moins dans le bain. . . »

Vers 17 heures, soudain, le silence se fit complet.

« Le circuit n'est plus fermé, diagnostiqua Labeyrie. Qu'est-ce qui se passe ? »

Pendant plus d'une heure il s'efforça de renouer le contact. Mais en haut tout semblait mort. Peu à peu, nous nous sentions abandonnés, seuls au fond de cet abîme, aussi incapables d'en sortir notre ami, aussi incapables d'en sortir nous-mêmes que si nous avions été au fond d'une colossale et obscure bouteille. . .

« Ah ! les salauds ! Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent donc ? Qu'est-ce qu'ils f. . . ? »

Je n'osais plus regarder ma montre : trop lentes, les aiguilles. Cinq minutes, même pas, s'étaient péniblement écoulées depuis mon dernier coup d'œil.

8 heures arrivèrent, 8 heures et demie. Marcel haletait, toujours au même rythme, avec la même violence. Les mucosités mousseuses sortaient à présent des narines aussi bien que de la bouche. De temps en temps l'un de nous se penchait, prenait la serviette trempée, essuyait les lèvres.

« Il faut nous nourrir, les amis. Ce n'est pas le moment de perdre nos forces.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Eh bien. . . – je farfouillai dans les objets épars parmi les blocs – nous avons des sardines, des petits-beurre, du Nescafé, du sucre. »

Cette nourriture et la boisson brûlante nous firent du bien.

9 heures du soir. Il n'y avait toujours pas de contact téléphonique avec la surface. Nous décidâmes de nous reposer à tour de rôle sous la tente au camp d'en bas.

J'y descendis le premier.

Chapitre 8

« Tu n'as pas d'espoir, toubib ? »

Quand je me réveillai, les deux aiguilles de ma montre se trouvaient superposées sur le douze. Un instant j'hésitai : midi ou minuit ? Non, il ne pouvait être midi : j'avais bien trop sommeil encore !

Je m'étais glissé déshabillé dans le sac de couchage. Il faut toujours se dévêtir si c'est possible pour profiter d'un repos, en montagne, en mer ou sous la terre. À présent, je rassemblais tout mon courage pour me forcer à quitter cette chaleur douce et sèche, pour enfiler le pantalon humide, la combinaison, les chaussures mouillées. . .

J'avais dormi sous la tente, sur l'un des matelas pneumatiques. En pénétrant dans la petite guitoune blanche, j'avais interdit à mon cerveau trop las de chercher pourquoi j'abandonnais mon lit de camp pour ce « pneu » que je n'aimais pas. . . Maintenant que j'avais entrouvert l'étroite entrée circulaire de la tente, je savais pourquoi j'avais fui mon lit de grosse toile, tendu à l'extérieur : puissant, terrible, envahissant l'immensité obscure de la grotte, le halètement de Loubens arrivait jusqu'ici, m'emplissant la tête de la souffrance de son corps et de notre impuissance effrayante. Durant trois heures de mauvais sommeil, j'avais réussi à fuir ce cauchemar. De nouveau, maintenant, il fallait ouvrir les oreilles et les yeux à la très dure réalité.

Je retrouvai mes amis au bivouac. Ils avaient réussi à s'installer avec le minimum d'inconfort, accroupis sur un pneumatique, au chevet de Loubens, les jambes abritées du froid insidieux par une tente dépliée. Les trois heures s'étaient passées à essayer vainement de renouer le contact téléphonique, à récolter de l'eau, à essuyer la bouche de Marcel.

Jacques me céda sa place et descendit dormir.

La nuit s'étira, lourde, interminable, faite de notre silence anxieux et de ce souffle de forge à nos côtés. De temps à autre, je prenais les écouteurs, branchais le laryngophone.

« Allô, du treuil ? Allô, du treuil ? Ici, Tazieff. Allô, du treuil ? »

Rien. Ni réponse, ni même ce grésillement ténu qui aurait témoigné qu'on avait là-haut fermé le circuit. . .

« Mais qu'est-ce qu'ils font donc ? Bon sang de bon sang ! Tu crois qu'ils ont tous fichu le camp ?

— Dis-moi, demanda soudain Occhialini. Les Espagnols, quand ils sont venus l'autre jour, comment étaient-ils ?

— Tu crois que les carabiniers auraient flanqué tout le monde en tôle ? Non, impossible ! D'ailleurs ils ont été très bien, surtout le gars qui commandait le détachement. »

Oui, il était sympathique, cet homme d'une quarantaine d'années au front dégarni sous des cheveux châtain clair. Nous avons passé deux heures ensemble au creux du vallon sauvage, sous la borne-frontière appelée Pierre Saint-Martin. Ils étaient quatre Espagnols, venus en mission officielle, qui attendaient patiemment que soient recopiées par d'autres membres de notre équipe les lettres de chancellerie attestant que nous n'étions pas venus ici pour faire de l'espionnage. Et nous étions deux à leur tenir compagnie : Marcel, qui parlait fort bien leur langue, et moi, qui voulais les filmer.

Loubens et le capitaine avaient bavardé paisiblement avec de longs silences détendus, pendant lesquels on entendait la brise tiède chanter dans la ramure d'émeraude sombre des pins. Ils avaient plaisanté ; tout le monde avait ri, même moi, qui ne comprenais pas la moitié de ce qui se disait.

Non, même pour violation flagrante de frontière, sachant Loubens en danger extrême ici, ces hommes n'auraient pas ordonné l'évacuation des gars qui, nous l'espérions, faisaient l'impossible pour le sauver !

« Ah ! les vaches ! S'ils pouvaient au moins nous donner ne serait-ce qu'un signe de vie, secouer le câble, laisser tomber une pierre. . . Ils ne se doutent pas de ce qu'est ne rien savoir. . . ici ! »

De temps à autre on essayait les mucosités, on redressait la tête de Loubens.

« Tazieff ! . . .

— Quoi ? »

Je m'étais légèrement assoupi. La voix angoissée de mon voisin me rappelait en sursaut à la réalité.

« Ça ne coule plus de la bouche. Du nez seulement. L'infection monte. Elle monte. . . Que faire ? »

Rien. Nous ne pouvions rien. Rien de plus que ces deux duvets, cette bouillotte, cette tendresse angoissée. . .

À 5 heures du matin, Labeyrie vint relayer Occhialini qui descendit se coucher à son tour. Cela me donna un nouvel espoir de voir rétablie la communication téléphonique, car j'avais confiance dans la patience et le savoir de Labeyrie. Mais, aussi adroit et compétent fût-il, que pouvait faire un homme isolé au fond

d'un abîme si ceux de la surface avaient coupé le circuit ?

« Qu'ils aillent se faire f... ! »

Jacques vint s'accroupir à côté de moi. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre, avides d'un peu de chaleur.

Des heures encore, des heures...

D'un coup de coude dans le flanc, Jacques me fit tourner la tête. Du regard, il me désignait le fil téléphonique tendu qui, du tambour, s'élançait vers le haut, faiblement éclairé par la flamme du carbure. Ce fil s'agitait, secoué de soubresauts...

Je jetai un coup d'œil sur ma montre : 8 heures.

« Mon vieux, ils ne sont pas morts, là-haut. Du moins pas tous ! »

Déjà nous étions debout, occupés à enrouler sur la bobine de fil qui descendait. Oui, qui descendait ! Quinze heures avaient passé, interminables. Quinze heures de complet abandon sans lien avec le monde vivant, sans la moindre notion de ce qui se passait à la surface, avec l'angoisse rentrée de ne pouvoir sauver cet homme qui luttait. Notre imagination avait battu la campagne, jusqu'à des limites inracontables. Et voici que de nouveau l'espoir renaissait : le monde extérieur existait donc encore, se préoccupait du blessé, mais nous ne le savions que par ce simple bout de fil de cuivre qui condescendait enfin à se mouvoir.

Impossible de téléphoner, car quelqu'un devait se trouver suspendu au câble, Mairey très probablement, et lui seul pouvait parler avec la surface.

La descente semblait s'effectuer avec régularité. Au fur et à mesure que nous enrôlions le fil, l'espoir de sauver Loubens se faisait plus net.

Loubens, qui bataillait toujours contre la mort, haletait au même rythme d'une inspiration et d'une expiration par seconde, avec la régularité d'une machine. Une machine à vivre.

Nous mîmes à chauffer de l'eau afin que le toubib trouvât prêt le peu que nous pouvions préparer. Durant la nuit, nous avions rempli à la « source » tous les récipients que nous possédions, gourdes et gamelles. Sur le réchaud, à petit feu, nous fîmes bouillir une marmite à pression de trois litres.

C'était bien André Mairey. Vers 9 h 30, nous reconnûmes sa voix criant au laryngophone des indications à ceux de la surface. Quelques minutes encore et sa lampe apparut, petit rond jaune vif dans les immenses ténèbres. Il se mit à tourner dans le vide ; mais nous pûmes, en tirant sur le fil téléphonique fixé à sa ceinture, réduire cette giration à un minimum insignifiant. Il atterrit enfin, touchant tout d'abord le grand bloc sommital, puis glissant le long de la paroi et rebondissant sur les blocs inférieurs et les pierriers.

Le toubib nous arrivait, un sac tyrolien sur le dos et une civière métallique accrochée aux suspentes de son harnais.

Nous l'aidâmes à prendre pied, à se désharnacher, à ôter le casque englobant qui lui serrait les oreilles.

Je ne sais plus si nous nous parlâmes, mais je me souviens que nous étions heureux, Labeyrie et moi, heureux de le voir près de nous, avec son beau visage empli de bonté. Nous nous serrâmes les mains, très fort, longuement.

Puis Mairey se pencha sur le blessé. Nous l'observions, anxieux.

Il fit une moue, hocha légèrement la tête.

« Tu n'as pas d'espoir, toubib ?

— Non ! Il est fichu. »

Toujours, je crois, j'entendrai ces trois mots, doucement prononcés, avec cet accent franc-comtois chantant qui me rappelle celui de Liège : « Il est fichu... »

« Mais pourquoi ? Le crâne est intact !... »

— Non. Fracture du crâne, fracture de la colonne vertébrale.

— Mais il a remué les jambes. Un peu, du moins, quand on le transportait. Et il n'a pas saigné des oreilles... »

— Il a saigné du nez, or il n'y a pas de blessure au nez. La colonne, c'est aussi certain. »

Calme, précis, il sortait ses instruments.

« Enfin, s'il a une chance, il faut la lui donner. Nous ferons tout ce qui est possible. »

Je ne voulais pas abandonner tout espoir. Je suis d'une nature optimiste. C'est parfois un tort, mais cela peut aussi avoir du bon. Je me raccrochais désespérément à l'une de mes expériences personnelles, une chute libre de neuf mètres au cours d'une escalade dans les rochers de la Meuse. Je m'étais abattu sur le dos, à plat, sur une dalle horizontale. Neuf mètres : à peu près la hauteur de chute de Loubens. Et cela ne m'avait coûté qu'un trou insignifiant dans le bras et un dos de toutes les couleurs... »

« Oui, dit Mairey, mais cette fois, c'est grave. »

Chapitre 9

Tenter l'impossible

Sérieux, concentré, Mairey se mit posément à l'œuvre. Il brisa des ampoules, emplit des seringues, fit des injections. Je voyais, sans regarder.

Devant le corps de notre camarade bataillant farouchement pour vivre, devant notre totale impuissance à le sortir du piège où nous nous trouvions avec lui, un sentiment de quasi-culpabilité nous avait peu à peu envahis. Plus durait l'incompréhensible silence de la surface, plus tardait la descente des secours, plus nous percevions que les chances de Loubens décroissaient, et plus lourd pesait sur nos épaules le sentiment que c'était de nous que sa vie dépendait. Mais que pouvions-nous, tous trois, pour l'aider ? Rien, rien que lui essayer la bouche, lui redisposer la tête, le tenir au chaud. . .

À présent, le médecin était là et la responsabilité nous était enlevée. Pourtant je ne m'en sentis pas soulagé ; j'étais abruti, tellement las. . .

Le médecin diagnostiqua une fracture ouverte du coude gauche.

« Il vaudra mieux le plâtrer avant de le déplacer. »

Occhialini nous avait rejoints, après cinq heures d'un mauvais sommeil obtenu à coups de narcotique. Il était arrivé du Brésil très fatigué et, quoiqu'il ne fût au fond que depuis quatre jours, il paraissait à bout, le visage émacié, la mâchoire saillante, les yeux enfoncés.

« Mairey, dit-il tout à coup de sa voix au timbre élevé, s'il faut faire quelque chose, ordonne-le-moi, parce que je ne sais pas. . .

— Oui, dit Mairey. Si tu veux tirer sur le bras. . . Oui, le gauche. Prends-le par le poignet, c'est ça, et tire de toutes tes forces. »

Occhialini avait saisi le poignet inerte de Marcel. Je le regardais : il ferma les yeux, les lèvres fortement serrées. Il ferma les yeux, non, ce n'est pas assez dire, il serra les paupières l'une contre l'autre aussi énergiquement qu'il serrait les lèvres. Puis il tira. Pendant qu'il travaillait, André nous racontait ce qui se passait en surface.

« Ça a été un coup terrible pour nous là-haut !

- Pour nous aussi, petit père, dit Labeyrie.
- J'ai voulu descendre tout de suite. . .
- Oui, tu me l'avais dit au laryngophone, et ce qu'on t'a espéré !
- Mon vieux, mais je bouillais d'attendre. La réparation de la cosse terminale a été d'un long. . . Je te jure que cette fois elle ne lâchera plus !
- Je le souhaite. . .
- Puis il y a eu le parachutage, vers 5 heures hier soir. . .
- Vers 5 heures ? dis-je. Mais c'est alors que nous avons définitivement perdu le contact téléphonique. . .
- Bien sûr ! Dès que l'avion s'est mis à tourner, tout le monde s'est précipité pour lui faire des signaux.
- Eh bien, les salauds ! Sans nous avertir. . .
- Oui, on aurait dit qu'ils croyaient qu'un secours miraculeux allait leur venir de cet appareil qui volait. . .
- Qui tombait du ciel, enchaîna Labeyrie.
- C'était d'ailleurs terriblement beau, ce gros tri moteur qui tournait et tournait sur un ciel d'orage crépusculaire, gris noir et rouge. »
- Le plâtrage progressait. Je voyais avec soulagement le membre disloqué devenir un cylindre net, blanc, propre. . .
- « Et c'est tombé loin ?
- Oui. Il y avait un vent du diable, et le parachute a été emporté jusqu'à la lisière de la forêt.
- Tonnerre, ça fait un bout de chemin ! Qui est allé chercher le container ?
- Oh ! ce ne sont pas les volontaires qui manquaient ! Gendarmes, bergers, les gars de Mauléon et de Pau, ceux de Licq et ceux d'Arette. . .
- Sauveur et Guillaume Bouchet sont là ?
- Et comment ! Ils ont abattu un de ces boulots. . .
- Bon ! Mais après ce parachutage, pourquoi n'avoir pas rétabli la communication ?
- Eh bien, en réalité, je n'en sais rien. . . Tout ce que je puis vous dire, c'est que quelque chose clochait au laryngophone et qu'après cet épisode aérien ils se sont mis à le réparer.
- Enfin ! Je te jure qu'ici en bas ce n'est pas drôle de ne rien savoir de ce qui se passe en haut. »
- André ne répondit pas, il se contenta de regarder son interlocuteur avec un léger hochement de tête approbateur.
- « Et alors ?
- Alors, la nuit est tombée, et ensuite un orage formidable. Réellement formidable, qui a arraché la tente du treuil. Pluie, rafales, foudre, tout y était. On

ne pouvait envisager les manœuvres de descente dans de telles conditions, du moins sans un certain danger. Il m'a fallu attendre le matin.

— On ne peut pas le soigner ici ? demanda tout à coup Occhialini, silencieux depuis un bout de temps.

— Le soigner ici ? Comment veux-tu ? Avec ce qu'il a, il faut des conditions idéales, tirer parti de la chance, s'il lui en reste, de s'en sortir. Alors, ici, comme conditions idéales...

— Mais tu disais qu'il fallait absolument éviter de le déplacer pour empêcher que la moelle épinière ne soit lésée ?

— Oui. Mais aucune chance de le sauver, si on ne le remonte pas. Il faudra le fixer très étroitement sur la civière, pour éviter toute lésion au cours de la montée. Ce sera dur, terriblement dur... »

Soudain nous perçûmes au loin un bruit que nos oreilles exercées reconurent aussitôt : chute de pierres. Un caillou tombait dans l'interminable puits vertical, ricochant de paroi en paroi. D'un seul mouvement nous nous accroupîmes tous quatre, bras repliés derrière la nuque. Nos têtes se rencontrèrent, se touchèrent à quelques centimètres au-dessus du ventre de Loubens. Nos quatre dos tâchaient de couvrir le bas du corps de notre camarade, qu'il avait été impossible de garer tout entier à l'abri du rocher.

Brutalement la pierre percuta, ayant atteint le fond du gouffre, et elle éclata en fragments qui passèrent, comme d'habitude, du côté de la « source », les gros en ronflant, les petits en sifflant doucement.

Nous nous redressâmes, et Mairey acheva son plâtrage.

« Ce sont les gars qui descendent placer les échelles, commenta-t-il.

— Qui ?

— Les jeunes Lyonnais.

— *Good !* cria Beppo. Excellent ! Ils sont très forts aux échelles : je les ai vus la semaine dernière sortir du Fertel !

— Il s'agira de faire attention aux parpaings, dit Jacques. Parce qu'ils vont en faire partir quelques-uns en pitonnant. »

Mairey claquait des dents, fatigué par sa descente avec l'encombrante civière. Ses nerfs devaient être tendus à l'extrême, quoiqu'il n'en laissât rien paraître : il s'était pendu à ce mince filin au-dessus de trois cent cinquante mètres de vide, premier homme à le faire après que Marcel Loubens se fut fracassé contre le fond.

Ayant achevé ses piqûres, il se redressa, contemplant le blessé.

« Il faut le laisser reposer un peu. Tout à l'heure, nous le placerons dans la civière et l'on pourra le remonter. Essayer de le remonter... »

— Oui, ça n'ira pas tout seul.

— Oh ! non, ça n'ira pas tout seul ! Je voudrais bien me coucher un peu, pour

recupérer. »

Occhialini partit avec lui, le guidant vers le camp à travers l'immense salle. Labeyrie et moi, nous nous accroupîmes à notre place habituelle au chevet de Marcel, les jambes abritées sous une tente dépliée.

Le travail commença, dur, éreintant. Du lit sur lequel il était étendu depuis l'accident, il fallait faire passer le corps de Loubens dans la civière. Habituellement, les blessés sont allongés sur un treillis de métal encadré d'acier, que l'on pose sur le soubassement de la civière fait de tubes. Mairey, avant de descendre, avait aménagé le brancard de façon à l'adapter le mieux possible au rôle de véhicule de remontée dans le gouffre. Au lieu de coucher Loubens sur cette espèce de sommier métallique, nous devons le placer dans l'espace creux ménagé par-dessous, entre les tubes d'acier formant les pieds de l'appareil.

Nous y mîmes d'abord un sac de couchage en duvet, puis tentâmes de soulever notre ami. Ce fut extrêmement difficile : autour du lit de camp et de la civière juxtaposés, il n'y avait pas de place où poser nos propres pieds : la plateforme était très étroite, et un gros bloc rocheux, encastré trop profondément pour qu'on pût l'extraire, en occupait le centre. Dans ces conditions, avec le peu de forces qui nous restait, nous avons beaucoup de peine à soulever Loubens, qui, équipé comme il l'était, pesait dans les quatre-vingt-dix kilos. Or il fallait en outre le déplacer avec des précautions infinies afin de ne pas ébranler ses vertèbres.

Ce fut très long. Nous y parvînmes enfin.

Un autre travail commença alors : il s'agissait de repasser autour du torse de Loubens le harnais de parachutiste que nous lui avons ôté la veille, car c'était par ce harnais qu'il serait hissé vers le haut. Cela fait, il faudrait fixer très étroitement le blessé sur la civière, aussi étroitement que possible, toujours pour protéger la moelle épinière.

Cela n'a l'air de rien de passer à un homme couché des sangles de parachutiste. Mais quand cet homme est votre camarade, quand l'accident qui l'a brisé a fait de lui plus qu'un ami, un enfant que vous voulez protéger comme une mère protège son fils ; quand vous savez que le moindre faux mouvement le tuera sur-le-champ ou le paralysera à jamais ; quand la place est à ce point réduite qu'il vous est impossible de poser les deux pieds d'aplomb sur le sol raboteux ; quand les muscles de vos bras et de vos épaules sont à bout et qu'au lieu de vous sentir fort vous ne percevez en vous que faiblesse, alors vous trouvez qu'il est surhumain d'enfiler ce corps inerte et qui souffle toujours comme une forge dans ce harnais plus facile à mettre qu'un gilet.

Chapitre 10

Un dernier gémissement, plus léger...

J'aurais tellement voulu que l'on donnât à Loubens sa dernière chance, qu'on le retirât de ce gouffre noir, qu'il fût déjà dans l'une de ces cliniques blanches, propres, lumineuses, riches en appareils miraculeux qui préservent le peu de vie qui reste dans un homme en danger de mort ! Mais nous ne pouvions nous hâter. Nous ne pouvions que peiner lentement, prudemment, à la lueur dansante de nos lampes.

Après que Loubens eut été enfin déposé dans sa civière, nous entreprîmes de l'y attacher. Il ne fallait pas qu'il se tassât sur lui-même, une fois le brancard redressé à la verticale et tiré vers le haut. Il ne fallait pas non plus qu'il se déplaçât latéralement en cas de choc. Evidemment on aurait pu le lier avec tant d'énergie que ces accidents n'auraient pas été à craindre. Mais on ne pouvait le serrer trop fort, entraver la circulation. Restait le casque. Mairey avait songé à tout, avant de descendre : afin que la tête de Marcel ne ballote pas, il avait foré dans la nuque d'un casque deux petits trous au travers desquels il n'y avait plus qu'à passer un bout de fil métallique pour immobiliser la tête sur la civière. Mairey avait également fait fixer une planchette creusée d'une dépression pour y loger l'arrière du casque.

André prit doucement la tête de Loubens entre ses paumes, la souleva. J'écartai les couvre-oreilles élastiques et glissai le casque.

Loubens était paré pour la remontée. Une seule chose restait à lui faire en bas, la perfusion de plasma. Là-haut, dans le puits, il fallait encore que les hommes qui aideraient la civière à franchir surplombs et étroitures eussent fini de fixer leurs échelles souples et fussent tous arrivés sur les petites plates-formes où ils se tiendraient en faction.

Déjà, nous les entendions. Plutôt, nous entendions leurs coups de sifflet, tandis qu'ils effectuaient leurs audacieuses manœuvres. C'est un gros effort phy-

sique que de descendre plus de cent mètres d'échelle à la verticale. Ici, l'équipe de secours devait se répartir sur deux cent quarante mètres : deux hommes à -80, un à -120, un à -180, un dernier à -240 mètres. Ils attachaient bout à bout leurs éléments de vingt mètres, puis descendaient l'un après l'autre, assurés à la corde comme en montagne. Parvenus à leur poste, ils cherchaient à enfoncer un piton dans quelque fissure, s'y accrochaient à l'aide d'un mousqueton et d'un anneau de corde, attendaient le suivant et l'assuraient à son tour pendant qu'il poursuivait la descente. De temps en temps, en dépit de leurs précautions et de leur adresse, ils délogeaient quelque pierre de son précaire équilibre, et nous entendions, lointain encore, le choc du projectile contre la muraille, puis un silence, un bruit plus fort, un nouveau silence. Déjà, nous étions prêts, casque coiffé, penchés au-dessus du corps de Loubens. Après un dernier silence, celui des cent dix derniers mètres de vide, le bloc soudain percutait le fond, explosait littéralement, tandis que des fragments fouettaient l'air près de nous.

Les coups de sifflet se faisaient plus distincts : un coup, stop ; deux coups, montez ; trois coups, descendez. L'équipe, cohérente et efficace, se rapprochait peu à peu. Bientôt leur chef serait là, sur la plate-forme à -240 (à cent quarante mètres au-dessus de nos têtes). Ces coups de sifflet, ces quelques éclats de voix que nous percevions par instants, c'était tout ce que nous savions de ces hommes qui exposaient délibérément leur vie pour nous aider à sauver Loubens.

Le docteur sortit de son sac des flacons, des tubes de caoutchouc, des seringues, les disposant de façon méthodique sur le corps même de Loubens : il n'y avait pas d'autre endroit où il pût les mettre. Puis il s'agenouilla au flanc du blessé, sur un seul genou. L'autre, il dut le coincer contre la muraille. De l'autre côté de la civière, Labeyrie et Occhialini, infirmiers anxieux, se débrouillèrent pour trouver une position tenable. Mairey leur passa les flacons, fixa les tuyaux. Il prit le bras droit de Loubens, l'étira, chercha la veine. La perfusion commençait.

À plusieurs reprises, au cours des dernières heures, nous avons ri, plaisanté ; il le fallait, il fallait préserver ce qui nous restait de potentiel énergétique, pour Marcel comme pour nous. À présent, un sérieux absolu nous enveloppait, presque palpable.

Je pris les écouteurs, agrafai le laryngophone. En surface un homme, désormais, se tenait constamment de quart à l'écoute.

« Allô, du treuil ? Ici, Tazieff.

— Allô, Haroun, salut. Ici, Janssens. Quelles nouvelles ? »

Je racontai brièvement le travail des dernières heures, signalai que nous serions bientôt prêts à « envoyer », puis demandai si là-haut on était paré.

« Oui, tout est prêt. Dès que le dernier des Lyonnais se trouvera à son poste,

ça pourra commencer.

— Bon. Alors, à tout à l'heure.

— Attends. Robert veut te dire un mot. »

La perfusion continuait. Millimètre par millimètre, le liquide incolore baignait dans la bouteille trapue qu'Occhialini tenait levée à hauteur de son visage.

« Allô, vieux, ça va ?

— Ça va, Robert. Quoi de neuf ?

— Dis-moi, as-tu pris des photos de l'accident ?

— Non, aucune. »

Je n'en avais effectivement pris aucune. Non que l'idée ne m'en fût venue. Bien souvent, tout au long de cette journée, j'avais « visualisé » des photos, et mentalement « encadré » de pathétiques images. Plusieurs fois, j'avais « vu » des documents étonnants. Mais je n'avais pas touché à mes appareils pourtant à portée de la main. Pourquoi ? J'étais cependant descendu pour cela, pour rapporter le plus d'images possible. Mais, depuis la catastrophe, des scrupules plus puissants que la passion du reportage me retenaient. Un peu de superstition aussi peut-être : si je m'abstiens, il survivra... Robert, là-haut, insistait :

« Peut-être faudrait-il en faire, vieux. Un reportage-photo nous aiderait, les frais deviennent terribles. »

Je le sentais gêné, à l'autre bout du fil.

« Entendu, Robert. On va les faire, ces photos. »

Je descendis vers le camp. J'y avais laissé mon appareil lorsque j'étais allé prendre mes trois heures de sommeil. Dieu, qu'elles étaient loin, ces pauvres heures d'un pauvre sommeil !

J'étais heureux, si je puis user de ce mot, de me retrouver seul un instant. Seul, je ne devais plus faire semblant de croire que la vie, somme toute, était belle, que j'étais un dur, que tout glissait sur mon indifférence.

Et puis, j'étais content de m'éloigner de l'homme dans le coma, de son hal-lucinant halètement.

Mais quelque chose, très vite, me rendit attentif : éloigné de quelques dizaines de pas, il me semblait à distance que la force de ce halètement avait décru... Ou peut-être était-ce ma fatigue ?

Je ne traînai pas au camp. Je pris l'appareil, m'étendis de tout mon long sur la toile de mon lit, élastique et amicale – juste quelques secondes, le temps de m'assurer qu'il existait des choses agréables sur cette terre – et je repris le chemin du haut.

Je n'avais pas fait vingt mètres que mon unique lampe s'éteignit. Je la secouai, la pressai, libérai le bouton, revissai l'ampoule, rien. Le noir parfait, absolu. J'appelai :

« Ho ! Jacques ! »

Une réponse me parvint, indistincte. Malgré la proximité du bivouac (une centaine de mètres), la configuration de la salle empêchait que l'on pût se comprendre.

« C'est vrai, me dis-je, ils sont bloqués là-haut par la perfusion. » Je demeurai un instant immobile dans le noir.

« Pourvu que j'aie des allumettes... »

J'en avais, par chance. Ce fut un exploit assez sportif que la remontée de ces cent mètres de blocs à la lueur fugitive des allumettes... Heureusement pour mes os, je les connaissais, ces blocs, depuis une semaine !

Revenu auprès de Loubens, je pris quelques photos de l'opération, sans magnésium, à cause de la fumée toxique qu'il dégage. Tout l'éclairage consistait en faibles torches électriques accrochées à la poitrine de mes compagnons et en deux minuscules flammes d'acétylène.

La perfusion s'acheva. Mes camarades n'en pouvaient plus d'avoir conservé une heure durant une position impossible. Mairey prit le téléphone.

« Allô, la surface ? Ici, Mairey.

— ...

— Quand vous voudrez. »

Il ôta les écouteurs. Son bon visage était durci, marqué par la fatigue. Silencieux, il considérait Loubens.

Du temps se passa. Que pouvions-nous faire encore ? Il fallait attendre. Nous sentions maintenant le froid, l'humidité, le poids de la fatigue. Quelqu'un avait allumé le réchaud pour faire un peu de café.

Flamme bleue du butane. L'eau qui chantonne. Illusion de douceur familiale...

Marcel poussa un tout petit gémissement, le premier depuis qu'il s'était abattu sur les rocs. Puis un deuxième, un troisième. Le halètement forcé s'arrêta. La lutte farouche prenait fin. Un dernier gémissement plus léger, un dernier souffle expiré...

Mairey se pencha, puis se redressa. Immobiles, sans prononcer une parole, nous demeurâmes à contempler notre ami mort.

Le médecin se pencha de nouveau, tendit la main, et de ses doigts précautionneux baissa les paupières. Jacques Labeyrie se secoua, alla au téléphone, brancha. Sa voix était froide :

« Allô, du treuil ? Ici, Labeyrie.

— ...

— Marcel Loubens est décédé.

— ...

— Oui. Marcel Loubens est mort il y a cinq minutes. »

Il coupa, déposa les écouteurs. Je regardai ma montre : 22 h 15. La chute avait

eu lieu trente-six heures auparavant.

Jacques Labeyrie reprit l'écoute :

— Allô, là-haut ? Nous allons dormir.

— ...

— Oui, contact demain matin à 9 heures. »

Chapitre 11

« Ici, Marcel Loubens a vécu les derniers jours de sa vie courageuse »

Nous enfouîmes dans nos sacs tout ce qui pouvait nous être utile en bas : le réchaud, la marmite, des vivres, un matelas pneumatique, les gourdes. Mes trois camarades s'engagèrent dans les éboulis. J'allai à la corvée d'eau. Celle-ci suintait toujours goutte à goutte, de sous la roche où le corps de Loubens avait buté dans sa chute. Son sang s'était répandu là, à moins d'un mètre au-dessus du creux où je me tenais, accroupi, maintenant la boîte de conserve vide où l'eau s'accumulait avec lenteur.

Malgré le froid de quatre degrés, le sang s'altérait et une odeur douceâtre commençait à flotter. J'essayais de ne respirer que par la bouche, de ne plus penser...

Une demi-heure, trente longues minutes. Les gourdes étaient remplies. Je descendis au camp.

Jacques et André faisaient bouillir des lentilles, ouvraient des boîtes de sardines. Beppo et moi, après avoir démonté la petite tente « Narvik », installâmes une « Raclet » plus vaste où nous pourrions loger tous les quatre et conserver ainsi le maximum de nos calories. Nous ne pensions, nous n'aspirions plus qu'à une seule chose : dormir.

Mais la nuit ne fut pas bonne : insuffisance de matelas sur ces pierres trop aiguës. Nous n'avions plus que deux sacs de couchage dont un très petit, et nous eûmes trop froid pour pouvoir faire autre chose que somnoler.

Il n'y eut guère à discuter, le lendemain matin, pour décider que s'il était normal de tout tenter pour remonter Marcel blessé, il serait fou d'exposer, pour ramener un mort, la vie des hommes accrochés sur les plates-formes de l'abîme. Non seulement le danger des chutes de pierres y était extrême, mais la résistance physique et surtout les réflexes de ces gars devaient avoir notablement diminué. Hier ils avaient réussi le véritable tour de force de placer deux cent

cinquante mètres d'échelles à la verticale, de les descendre à la force des poignets et, après l'annonce de la mort de Loubens, de remonter jusqu'à la surface. Le dernier, nous l'apprîmes par le téléphone, n'était ressorti qu'à 4 heures du matin.

La verticalité imparfaite du puits, qui ne faisait plus de doute, se révélait un empêchement majeur pour la remontée d'une civière de deux mètres chargée d'un corps de quatre-vingts kilos. Une seule solution eût été satisfaisante : un treuil assez puissant pour enlever à la fois la civière chargée et un homme valide qui la guiderait dans les passages délicats. Mais nous ne disposions pas d'un tel treuil. Il eût donc fallu poster de nouveau, sur les paliers intermédiaires, des hommes qui, montant et descendant aux échelles, pussent dégager la civière des pièges où elle se coincerait, et notamment de ces lames de calcaire séparées par d'étroites cheminées qui nous avaient déjà gênés lorsque nous descendions chargés d'encombrants kit-bags. Nous estimâmes qu'il eût été criminel d'exposer pour un corps la vie des jeunes sauveteurs. Labeyrie établit le contact et exposa notre façon de voir. C'était sa femme, Françoise, qui se trouvait de quart au téléphone. Elle transmit ce point de vue. Nous attendîmes un moment, puis elle nous annonça l'accord de la surface.

« Bon, dit Jacques, nous coupons. Rendez-vous ce soir. Gardez tout de même quelqu'un en permanence au téléphone... Dis, Françoise, remercie encore de notre part les gars des équipes de secours, les Lyonnais surtout, et Bouillon et Bouchet, et Laplace. Pour ce qu'ils ont fait pour Loubens, et pour leur lutte à nos côtés. Au revoir. »

Une nouvelle journée de rude labeur allait commencer. Il eût été tellement plus simple pour nous d'accrocher la civière au câble, d'envoyer le signal de remontée et puis d'aller dormir, dormir...

Mairey alla faire un tour d'inspection dans la caverne, à la recherche d'un endroit où inhumer Marcel.

« Ce que j'ai trouvé de mieux, nous dit-il, c'est un espace étroit d'un mètre sur deux environ, entre deux grandes dalles verticales, à mi-chemin du camp.

— Où ça ?

— Là, pas loin, entre le camp et la bobine. »

Je me sentais las, moulu de fatigue. À quoi bon y aller ce soir ? Demain matin on y verrait plus clair.

« Idiot, me dis-je. Demain matin... »

C'était bien la dixième fois que je me surprénais à commettre cette étourderie. Décidément, impossible de m'habituer à ce qu'on n'y vît pas, ici, mieux de jour que de nuit.

La civière nous parut bien lourde à descendre. Nous réussîmes cependant à la transporter sans heurt, la tenant l'un aux pieds, deux autres à la tête. Labeyrie,

solidement ancré, arc-bouté contre une roche, assurait la corde que nous avions fixée au chevet du brancard.

Ce fut une besogne très longue que cet ensevelissement et la journée passa presque tout entière sans que nous nous en rendions compte. Nous posâmes le corps de notre camarade au creux de l'espèce de fosse naturelle ménagée entre les deux blocs. Il était maintenant couché, raidi, bardé d'une véritable armure : combinaison étanche, sangles et boucles luisantes du harnais de parachutiste, puissant casque blanc, lisse et bombé. Le bras gauche, plâtré, était étendu le long de son côté. Le bras droit était replié sur la poitrine. Son visage, qui avait toujours été énergique, recevait de la mort une noblesse tranquille, et Marcel Loubens était désormais tout pareil à un authentique gisant du Moyen Age, chevalier mort mais invaincu.

Une révolte me saisit, que j'eus de la peine à retenir devant notre solide camarade mort... Ce gars joyeux pour qui j'avais déjà tremblé durant une heure interminable il y avait de cela juste un an, en cette même caverne. Tant d'amour, sa mère, son père, sa femme, tant d'efforts pour en faire l'homme courageux qu'il était devenu, et puis, un boulon qui se desserre...

Il fallut se résoudre à l'ensevelir, à le séparer à jamais de ce monde des vivants auquel nous appartenions encore. Mairey posa au-dessus de lui, en guise de protection, le léger grillage de la civière, puis nous le recouvrîmes d'une tente blanche déployée.

Il n'y a pas de terre dans cette grotte. Ce qu'on put trouver de plus fin, c'était un petit gravier de quelques millimètres que nous déposâmes, poignée par poignée, sur le linceul de grosse toile.

Soudain Occhialini eut un scrupule : avions-nous bien fait ainsi qu'il devait être fait, ainsi que les proches de Marcel l'eussent souhaité ? Nous nous étions enquis auprès de Casteret, par téléphone, des désirs qui auraient pu être les leurs et les siens. Mais qui sait ce que souhaiteraient encore la douleur d'une mère, la tendresse d'une femme ? Occhialini grimpa rapidement jusqu'au câble, brancha, s'enquit de nouveau. Il manda Casteret, que Marcel appelait « mon père spirituel », Casteret que nous savions presque aussi atteint que les parents de Loubens.

« Dites-moi, Casteret, que faut-il faire pour les funérailles ? Faut-il lui fabriquer une croix, faut-il ôter du doigt son alliance, dites-moi ? »

Lorsqu'une première couche eut presque entièrement caché la toile, nous excavâmes le gravier pour le verser avec un casque. Jacques empoigna un burin, un marteau, alluma sa pipe et, posément, commença à marteler la surface d'une large dalle à gauche de la tête de Loubens.

Les heures passèrent. Au fin gravier avait succédé un autre, plus grossier. Puis nous avons pris des pierres, grosses comme un poing, les avons dispo-

sées : une couche, une deuxième... Peu à peu, nous prenions des pierres plus volumineuses, plus lourdes... À présent, la forme humaine de notre ami avait disparu sous l'amoncellement de la pierraille. Le scrupule que nous avions éprouvé s'estompa à son tour, et nous lançâmes, pendant je ne sais combien de temps, de lourds morceaux de roc. Labeyrie termina l'épitaphe, sobre et simple comme la tombe elle-même. Une croix, un nom, une date.

Au sommet des deux énormes rochers et sur un troisième moins haut, nous élevâmes de petits cairns, faits de quatre ou cinq pierres sèches. Occhialini, depuis des heures, récitait entre ses dents, comme pour soi-même, des poèmes en espagnol de Garcia Lorca, je crois. Cette poésie murmurée à côté de la mort était pareille à une prière. Mairey ne disait rien, travaillait comme un bûcheron, manœuvrait des blocs de soixante kilos. Au chevet de la tombe, il construisit un mur. Il posa au sommet un morceau de calcaire noir que zébraient deux raies de pure calcite blanche. Puis, avec des rectangles de tôle recouverte de matière blanche luminescente, je fabriquai une croix irrégulière, posée sur une dalle inclinée. Elle reflétait la moindre lueur et se verrait dès l'entrée dans la salle, comme une croix de lumière dans toute cette nuit.

C'était fini. Nous ramassâmes les lampes, la corde, les casques, et considérâmes un instant ce mausolée d'une incomparable grandeur. Puis, lourds de fatigue, nous redescendîmes vers notre tente.

Pendant que Jacques et André préparaient un repas chaud, Beppo prit une lampe à acétylène, approcha la petite flamme de la paroi qui limitait à l'aval notre plate-forme d'habitation et, à la fumée, commença à écrire. Un quart d'heure après, je le relayai, terminant l'inscription :

ICI
MARCEL LOUBENS
A VÉCU LES DERNIERS JOURS DE
SA VIE COURAGEUSE

Comme la nuit précédente, nous dormîmes très mal. Le lendemain, 16 août, fut tout entier consacré à la remontée de Labeyrie d'abord, d'Occhialini ensuite.

Jacques Labeyrie est un garçon aussi prudent qu'il peut être audacieux.

« J'aurais dû tout vérifier avant de descendre, nous a-t-il dit et redit après l'accident, mais j'ai craint qu'on ne dise que j'exagérais les précautions, que j'avais peur. »

À présent que ses appréhensions s'étaient malheureusement vérifiées, il ne laissa plus rien au hasard, plus rien du moins qu'il pût vérifier étant au fond.

Nous passâmes des heures à ligaturer et renforcer avec du fil de laiton le système d'attache du harnais au mousqueton. Je coupai en plusieurs morceaux la belle corde de nylon et nous en fabriquâmes des suspentes de secours que nous attachâmes en parallèle aux suspentes normales.

« Dommage, une nylon dix millimètres, toute neuve... »

— C'est qu'on tient à en sortir vivants, hé! répliqua Jacques. Il s'équipa ensuite avec un soin extrême, examina attentivement chaque boucle, chaque mousqueton.

— Vous ferez de même, ordonna-t-il. Tu vois ceci, Mairey, cette potence? Assure-toi que chez chacun elle se trouve bien placée comme ceci, et que la corde de nylon soit bien disposée comme cela... Tu piges? »

Il prit un petit sac à dos, y enfouit les quelques objets importants qu'il voulait ramener à la surface : il ne s'agissait pas de s'alourdir inutilement. « Rapport au treuil... », fit André. Je confiai à Jacques mon Leica, momentanément hors d'usage, et tout ce que je pus retrouver de pellicule impressionnée : s'il arrivait à bon port, ces films seraient sauvés.

Il coiffa le gros casque qu'il n'aimait pas. Il avait été impossible d'en trouver un qui fût suffisamment large pour lui, et celui-ci, le plus grand pourtant, lui donnait mal à la tête.

« Allô, la surface? Vous êtes parés?... Bon, alors allez-y. Doucement.

— Salut, Jacques! Bon voyage... »

Quelques minutes plus tard, je dus fermer les yeux : Labeyrie s'élevait lentement, silhouette épaisse et anonyme, dans la clarté vague de nos lampes, et ce que je voyais à cet instant précis, c'était exactement ce que j'avais vu trois jours auparavant, dans les minutes qui précédèrent la chute de Marcel. Et j'eus peur, j'eus peur comme je crois n'avoir jamais eu peur encore, peur pour l'ami pendu dans ce vide. Cela se soulevait vaguement en moi, c'était indéfinissable et tellement inhabituel... Je gardais les paupières obstinément serrées, laissant filer au travers du mousqueton que je tenais à la main le fil téléphonique que Jacques emportait avec lui.

Occhialini et Mairey étaient moins impressionnés. Ils n'avaient pas assisté à la chute, et je crois que cela faisait une grande différence.

Lorsque Jacques ne fut plus visible, cette appréhension disparut. Heureusement! La peur est une sensation bien désagréable, et tellement inutile... Le fil se déroulait régulièrement. Labeyrie montait, assez lentement mais sans à-coups. Deux ou trois fois, il dut s'arrêter pour écarter du trajet du câble les échelles souples qui risquaient de s'y accrocher. De la sorte, il nous préparait le passage.

Je regardais la grosse bobine se vider progressivement. Ce furent enfin les dernières spires, puis la bobine s'arrêta : Jacques était sorti.

Il fallut ensuite arranger quelque chose au treuil, mais cette fois on nous

prévin par téléphone. D'ailleurs nous étions infiniment rassurés, maintenant que Labeyrie se trouvait là-haut. Pendant ces jours passés ensemble au fond, j'avais appris ce qu'était cet homme, quelle valeur sûre et solide il représentait. Je savais désormais que si Labeyrie s'occupait de quelque chose, on pouvait être tranquille.

Occhialini ne nous quitta que vers la fin de l'après-midi. Quand je parle d'après-midi, c'est uniquement pour nous situer dans le temps, parce que pour nous, depuis que nous étions dans la nuit... Je lui confiai la plus petite de mes deux caméras : ce serait encore ça de sauvé s'il arrivait à bon port. Très lentement il se mit en route, s'arrêtant fréquemment dans la pente d'éboulis pour essayer le treuil avant le vide : il se laissait aller de tout son poids sur les suspentes, recroquevillant les jambes, et nous l'entendions s'informer au téléphone :

« Qu'est-ce qu'il marque, le dynamomètre ? Comment se comportent les poulies ? »

Enfin il s'enleva. Tirant sur le fil inférieur, nous l'empêchions de tourner outre mesure. Mais je dus encore une fois fermer les yeux... Quoique moins impressionné que par la vue de Labeyrie, je sentais de nouveau au creux de l'estomac cette angoisse à voir la forme vivante suspendue en plein vide, s'élevant tout doucement, trop doucement. À son tour Occhialini se trouvait au point où Loubens s'était écrasé sur les rocs...

La montée d'Occhialini fut plus longue que la précédente. La fatigue s'appesantissait, douloureuse, entre nos omoplates.

« Finira-t-il par arriver ? Mon Dieu, que j'ai sommeil, sommeil... »

Enfin, vers minuit, la bobine fut presque vide, et notre aspiration au repos croyait pouvoir être satisfaite. Hélas !... Pendant de longues minutes encore Occhialini demeura arrêté sur le marchepied naturel à moins de deux mètres sous la sortie du gouffre. Ce ne fut que deux jours plus tard que nous apprîmes la raison de cette interminable attente : une vingtaine de reporters photographes attendaient, prêts à déclencher leurs flashes, et lui ne tenait pas à être photographié...

Chapitre 12

Dernière exploration

Avant la remontée de nos deux compagnons, nous avons parlé d'un projet. Timidement d'abord, de crainte de passer pour des inconscients. Mais notre sentiment s'était révélé unanime. Notre projet ? Ne remonter à la surface qu'après avoir repris l'exploration du gouffre, qu'après avoir, si possible, découvert un passage conduisant plus bas encore. Ce désir était né les jours précédents. Peu à peu, il s'était fait impérieux. Pourquoi ? Simplement parce que nous avions perçu, au travers des conversations téléphoniques échangées ces temps derniers avec la surface, que le monde extérieur nous considérait comme des espèces de naufragés, des hommes en perdition qu'il s'agissait de secourir. À présent surtout, qu'on ne pouvait plus sauver Loubens, nous devenions objet de sollicitude. Or, s'il y avait eu catastrophe, si l'on avait appelé à l'aide, demandé du matériel et des hommes, ç'avait été seulement pour qu'on pût retirer à temps le blessé hors du gouffre. Maintenant nous seuls restions à extraire, et le vaste sentiment de compassion s'était reporté sur nous. Malheureusement nous n'avions, aucun de nous, des tempéraments de vaincus, bien au contraire. Nous n'étions pas abattus par les événements et les efforts de cette longue semaine, et nous voulions le prouver. Mais aussi nous désirions, après que Loubens en eut juste entrevu l'entrée, nous rendre compte du prolongement de cette gigantesque caverne. Il s'agissait de montrer que Loubens avait eu raison, de découvrir de nouveaux passages, de faire ce que notre camarade eût aimé que l'on fît : poursuivre.

Cette exploration, nous avions espéré pouvoir la faire tous les quatre, les circonstances ne le permirent pas : il fallait songer à ceux de là-haut, parents, amis, secours...

Nous restions à deux.

« Allô, du treuil ? Dites donc, il est terriblement tard ! Il est 4 heures. Nous sommes morts de fatigue.

— Vous aussi ? M'étonne pas. Bon. Nous allons dormir, et ne comptez pas

nous entendre avant demain 14 heures. Bonne nuit ! »

Nous dégringolâmes la pente devenue familière. Une gamelle de tonimalt épais et chaud, et nous nous glissâmes dans les duvets. Dieu, que c'était bon : chacun sa couche, pas de cailloux pointus dans le dos, chacun un sac chaud !... Hélas ! ce ne fut pas long. Quoique nous n'eussions plus la montre-réveil d'Occhialini, nous nous éveillâmes vers 8 heures et demie, comme prévu.

Il ne faut pas hésiter à se lever, dans ces circonstances. Autrement, cela devient une torture croissante. De plus on risque de se rendormir, et pour des heures... D'un bond, avant d'avoir eu le temps de nous lamenter, de maudire la vie, l'humanité, le noir, le froid, le monde, d'un bond nous nous trouvâmes debout, enfilant vêtements, combinaisons et chaussures. André mit de l'eau à bouillir sur le butane. Pendant que je rassemblais et fourrais dans nos sacs le matériel que nous comptions emporter, corde, mousquetons, vivres, caméra, film, torches, lampes, il versa dans ce litre d'eau une pleine boîte de tonimalt. Nous l'avalâmes brûlant.

C'était si concentré que la gorge en cuisait, et pas à cause de la chaleur ! Je faisais la grimace : je n'apprécie guère les mets sucrés...

« Vas-y, me dit André, ça te donnera des forces ! Et avale ceci aussi, ajouta-t-il en me tendant un comprimé.

— Crois-tu qu'il faille déjà en prendre ? Ne vaudrait-il pas mieux réserver ça pour les coups de pompe ? »

C'était du lambarène, un excitant, un « dopant » qui devait nous permettre de trouver dans nos corps épuisés la force nécessaire.

« Non, non... Vas-y, il faut prévenir le coup de pompe. Nous en prendrons d'autres tout à l'heure, régulièrement.

— Bien, docteur. »

À 9 heures nous balançâmes nos sacs sur nos épaules, et en route vers le fond de la salle !

Nous allons bon train, contournons le rocher surnommé « Gibraltar », nous nous faufileons entre de gros blocs coincés dans des positions impressionnantes, du moins pour ceux qui ont à passer par-dessous, et arrivons au bord du puits conduisant dans la salle Casteret. Je déplie ce qui reste de la belle corde de nylon orangée, m'y attache pour qu'André m'assure, et je me glisse dans l'étroite ouverture où souffle un courant d'air violent. Je descends rapidement les vingt mètres d'échelle, dont toute la partie inférieure traîne sur un éboulis. André me suit à la même allure, nous rassemblons la corde et partons à grands pas vers le bas, traversant la caverne en diagonale en direction de la perte du ruisseau et de l'entrée de la galerie découverte quatre jours plus tôt.

Mairey est heureux. Il aime les grottes et la découverte souterraine. Il y a quinze jours qu'il est arrivé au col de la Pierre Saint-Martin, et depuis il a at-

tendu et attendu, que la mécanique fonctionne, puis qu'elle veuille bien le descendre. Pour que son vœu se réalise, il a fallu l'accident. Et son séjour au fond, hélas ! n'a pas été consacré à la spéléologie...

Dans l'immensité noire où nos lampes ne révèlent qu'une faible partie des amoncellements, luit de-ci de-là, étrange et diffus, un rectangle blême, élément du balisage que nous avons fait, Marcel et moi, il y a huit jours.

Nous traversons la salle à une allure record, car le rendez-vous au téléphone est pour 14 heures... Voici la cassure, la « diacalse ». La galerie doit se trouver un peu plus bas. Oui, ça y est ! Nous n'avons mis qu'une demi-heure pour arriver ici, ça ronfle !

Nous nous engageons aussitôt dans l'ouverture, descendons une pente de pierrailles. Cela plonge à 30 degrés environ.

« Tu entends l'eau ? André s'est arrêté, attentif.

— Oui... Oui, vers le bas. Ils l'ont dit, quand ils sont revenus, qu'on entendait la rivière ailleurs. Ils ont dû descendre jusqu'ici. »

Nous continuons, sans rencontrer de difficultés. Une dizaine de mètres plus bas, nous tombons sur un petit cairn construit à l'entrée d'un élargissement qui s'évase sur la droite et semble monter.

« Voici jusqu'où ils sont allés ! Et cette voûte, c'est la salle au sujet de laquelle ils n'étaient pas d'accord. »

C'était ici que Loubens avait entrevu le début d'une salle nouvelle et que Labeyrie s'était méfié d'un optimisme excessif.

À gauche, le bruit de torrent est à présent très net. Nous cherchons un peu, trouvons un passage étroit, et nous nous y engageons l'un derrière l'autre. Galeries, chatières, un cul-de-sac qui nous oblige à revenir quelque peu en arrière pour tenter une autre fissure et nous atteignons l'eau ! Je regarde l'altimètre : si l'on ne tient pas compte de la variation de pression atmosphérique, nous sommes au moins à vingt mètres au-dessous de la perte du ruisseau de la salle Casteret.

« Il faut tenir compte de la variation diurne. Nous sommes encore plus bas en réalité, dis-je. Tu crois que c'est le même ruisseau ? »

André a réussi à descendre jusqu'au bord de l'eau qui coule sous d'étonnants amas de blocs coincés. Je le vois à deux mètres sous moi, arc-bouté, les jambes et les bras écartés.

« Certain, me répond-il. Je vois de la fluo collée sur la pierre, dans le coin là-bas.

— Alors, elle n'est pas partie complètement ? »

Je me couche à plat ventre et me penche entre les blocs, me tire vers le bas... C'est vrai, je la vois ! La fluorescéine a laissé une mousse vermillon à quelques pouces au-dessus du niveau actuel de l'eau.

« Il a bien baissé en quelques jours, le niveau. . .

fg

André s'efforce de longer la rivière, mais c'est sans espoir. Nous cherchons un autre passage. Une série de chatières nous donnent la possibilité de progresser encore, trente ou quarante mètres peut-être en longueur. Nous retrouvons le ruisseau qui gronde sur ses galets. Et puis, nous restons bloqués.

« On pourrait essayer de plonger, dit André. On passerait sous ce siphon. Il est possible qu'après ça s'élargisse de nouveau.

— Brrr ! . . .

fg

Peut-être en d'autres circonstances ! Mais, dans l'état où je me trouve, l'idée ne me sourit pas d'une immersion dans l'eau à 3 degrés.

Nous avons balisé notre voie de lanières déchirées dans une pièce de tissu recouvert de peinture luminescente, et cela rend le retour facile : à chaque bifurcation, nous savons sans hésiter par où prendre.

Revenus au cairn, nous avons obliqué à gauche vers un orifice assez large, ouvert à mi-hauteur de la paroi, quelques mètres au-dessus de nos têtes. Nous y sommes arrivés sans efforts, avons franchi une espèce de seuil et pénétré dans une petite caverne que nous avons traversée rapidement.

Un nouvel élargissement, puis nos lampes ne balayèrent plus que d'immenses espaces noirs. J'allumai la puissante lampe que Pierre Louis, notre chef mécanicien, nous avait prêtée : très loin, le faisceau lumineux heurta la roche. Loin, très loin. . .

Nous nous regardâmes. Trop beau, trop de chance ! Une salle nouvelle, une salle certainement énorme, une troisième salle à ajouter aux deux premières, et cela sans obstacles, presque sans peine.

« Si tu allumais une de tes torches, Haroun ?

— Tu as raison. Attends un instant : je prépare la caméra et j'allume. »

Je sortis du sac la grosse machine à filmer. Elle était très froide et pour la réchauffer un peu je la glissai sous ma veste de duvet, contre la chemise. Immobiles, lampes éteintes, nous attendîmes. Nul bruit ici. Si ce n'est, dans l'immense nuit de pierre, les claquements épars des gouttes froides tombant des voûtes invisibles.

J'essayai le moteur de la caméra. Il tournait.

« Ça va, André. Je vais allumer, et tu t'éloigneras vers la droite. Marche sans t'occuper de moi, et profite du magnésium pour examiner la salle. »

La torche fusa pendant une seconde et la lumière jaillit, éblouissante. Nous étions arrêtés à l'entrée d'une espèce de prodigieux vaisseau, long de plusieurs centaines de mètres, nous semblait-il. Ici nous nous trouvions à mi-hauteur, environ à quarante mètres au-dessus du fond, la voûte nous dominant d'une ving-

taine de toises.

André s'avavançait de niveau, prudent et rapide à la fois, le long de la muraille de droite. Je le suivais dans le viseur. Gigantesque, son ombre dansait et se déformait sur la paroi rugueuse. Je le quittai, balayant la salle de ma caméra, avec l'espoir d'en pouvoir rendre un peu l'extraordinaire grandeur. J'arrivai à bout du ressort, le remontai en hâte, changeai de diaphragme et me remis à tourner. André avait disparu, du moins dans le viseur. Je ne parvenais plus à retrouver sa silhouette trop petite, perdue dans cette nef de roc.

La torche s'éteignit, et je demeurai plusieurs minutes aveuglé. Lorsque mes yeux se furent réaccoutumés à l'obscurité et que je fus de nouveau capable de me servir de ma lampe électrique, je rangeai la caméra, balançai le sac sur mon épaule et partis sur les traces de mon compagnon. Il m'attendait trois cents mètres plus loin. Ses prunelles étincelaient d'enthousiasme :

« Formidable, Haroun, formidable ! »

Réellement, nous étions heureux ! De cette joie, difficilement traduisible pour qui n'a pu l'éprouver, de la découverte d'espaces vierges... Je me souviens des impressions prodigieuses que j'avais ressenties au Congo lorsque je foulai pour la première fois – premier homme à le faire – les laves et les cendres d'un volcan nouveau. Je savais que personne encore n'avait marché ici, que personne ne s'était aventuré dans ce cratère, et cette certitude donnait toute son intensité à la joie qui me remplissait parmi ces espaces sinistres.

Ici, de même, nous nous savions les premiers : ni les hommes du paléolithique, ni les spéléos modernes n'avaient pénétré jusqu'à cet endroit. Nous étions les premiers humains à contempler ces voûtes, et cela même était enivrant... Est-ce vanité ? Peut-être, mais j'espère que non ! Cela fait partie de notre nature d'homme qui cherche à connaître, à comprendre.

Nous avons donc parcouru trois cents mètres environ et pensions être arrivés à l'extrémité de la salle, car, vers la gauche, se détachait de la paroi une espèce de barrage naturel plongeant, abrupt, à quarante mètres en contrebas.

Mais nous découvrîmes que derrière ce barrage la salle continuait encore.

« Il y a bien deux cents mètres de plus », dit Mairey, balayant l'immensité nouvelle du faisceau de sa lampe.

Dans le sac, j'avais une « bombe » au magnésium particulièrement puissante, lourde de dix kilos, qui pouvait brûler pendant dix minutes et que je réservais pour quelque occasion exceptionnelle. L'occasion, nous la tenions ! Je préparai la caméra, la réchauffai encore une fois sur mon ventre, posai la grosse torche contre un rocher et y mis le feu.

Les dimensions prodigieuses de la caverne nous émerveillèrent. La salle était plus vaste que les deux autres, nous paraissait avoir trois ou quatre cents mètres de long, et plus imposante du fait que le fond, au lieu d'être encombré d'éboulis

colossaux, apparaissait vide, creux comme la carène d'un énorme navire.

Il n'y avait pas d'éboulis, mais en revanche il y avait des concrétions, de fines stalactiques suspendues comme de longues pailles aux voûtes majestueuses : des draperies, des dômes stalagmitiques larges et courts, pareils à de monstrueux champignons poussant leur tête à travers le sol ocré de la caverne. Tout près, des gours d'eau transparente et immobile, vasques délicates d'argile brune. . .

Profitant de la lumière éclatante, Mairey s'engagea sur la crête du barrage. Ce passage vu à la lueur de nos lampes nous avait paru si étroit que nous l'avions craint impraticable. Pendant que Mairey s'avançait, circonspect et adroit, je le filmai. Puis le ressort se bloqua.

Il ne manquait plus que cela ! Le Leica hors de service, la petite caméra remontée à la surface, il ne restait que cet appareil pour rapporter un document, et voilà qu'il devenait inutilisable au moment précis où nous découvrons une merveille. . . Malgré tous mes efforts, le ressort demeura bloqué, vaincu par neuf jours d'humidité froide. Je fouillai dans ma poche, saisis la petite manivelle, l'engageai, et me remis à tourner à la main : mieux valaient des images mauvaises, très mauvaises, que pas d'images du tout. Je songeai à une répartie de Michel Simon : « Il vaut mieux une sale gueule que pas de gueule du tout. » La bonne humeur me revint.

Nous avons avalé à l'instant notre troisième comprimé de lambarène et l'effet tonique s'en faisait sentir. Dès que j'eus terminé la bobine de film, je bouclai le sac et m'engageai à mon tour sur l'arête exigüe du barrage. André avait disparu. Je le hélai, une fois, deux fois, mais il se trouvait déjà hors de portée de voix. Je n'avais du moins aucune peine à le suivre à la trace, car le chemin était parfaitement balisé de rubans luminescents de « scotch-lite » déposés sur des reliefs rocheux.

C'est certainement la meilleure façon de jalonner un itinéraire souterrain, et je le recommande vivement à mes collègues spéléologues. Un heureux hasard nous avait permis d'utiliser ce système et d'en apprécier la qualité exceptionnelle : quelques jours avant mon départ pour le gouffre de la Pierre Saint-Martin, j'avais dû passer au commissariat de police de mon quartier pour quelque histoire d'excès de vitesse. Le procès-verbal dûment signé, le commissaire me dit :

« Cela vous servirait-il, dans votre gouffre, un peu de tissu de scotch-lite ? Il m'en reste quelques déchets. . .

fg

J'acceptai, pensant que ce pourrait toujours être utile. Je l'avais apporté plutôt comme matériel de secours, puisque nous avons un stock de carrés de tôle recouverts d'une peinture similaire.

En fait, les tôles nous déçurent. Le tissu, en revanche, déchiré en lanières

étroites et longues, se révéla parfait à tous points de vue, tant sous le rapport de la luminosité que sous celui de la facilité de fixation ou d'accrochage.

« Ça a du bon, me dit André lorsque, sur le chemin du retour, nous avançâmes sans perte de temps et sans nous tromper, ça a du bon, d'être bien avec les autorités ! »

Après avoir longé la crête du barrage, parvenu sur une large terrasse d'éboulis de l'autre côté de la salle, je tournai à droite et suivis une voie descendante qui m'amena sans difficulté tout au bas de la caverne. En levant la tête et en dirigeant vers le haut le faisceau de ma lampe, je constatai que je ne « touchais » plus le plafond : celui-ci devait se trouver à près de cent mètres au-dessus de moi.

André ne répondait toujours pas... Je voyais dans la nuit deux ou trois rubans luminescents conduisant vers la voûte qui, une cinquantaine de mètres plus loin, venait se rabattre contre le sol : l'extrémité de la caverne. Où donc André avait-il disparu ? Je me hâtai, « dopé » au lambarène, sautant d'un bloc à l'autre avec une agilité retrouvée. Et puis, je compris : la salle se terminait, oui, mais un tunnel s'ouvrait tout au fond, au point le plus bas. Un tunnel noir et béant vers lequel m'entraînaient les lanières brillantes du scotch-lite.

Je pénétrai dans le tunnel. Ses proportions étaient à l'échelle de la salle que je quittais : dix mètres de haut, vingt à quarante de large...

Je regardai l'heure, l'altimètre, inscrivis quelques notes dans mon carnet trempé, puis partis à grands pas sur les traces de Mairey.

L'énorme tunnel, comme tiré au cordeau, fonçait vers le nord-ouest. On y eût fait passer de front une demi-douzaine de trains ! La pente, inclinée de quelques degrés seulement, contrastait avec les déclivités rapides des trois salles. Pas d'eau à terre ; de gros blocs empilés.

« Hôo ! »

L'appel de Mairey me fit plaisir : content de le retrouver, et content de partager ces impressions extraordinaires. Il m'attendait là, à deux cents mètres à l'intérieur du tunnel.

« Tu entends ? » me demanda-t-il.

Je prêtai l'oreille un moment : un grondement puissant remplissait la caverne. C'était terriblement impressionnant.

« D'où cela vient-il ? »

Il fallait faire vraiment très attention pour déterminer d'où venait le bruit, car ce roulement rocailleux semblait sortir de la paroi tout entière. En réalité, cela venait d'en dessous.

« La rivière, » dit André.

Le tunnel se poursuivait, pareil à lui-même, et nous repartîmes. Un peu plus loin, parmi les rocs qui encombraient le fond, l'eau apparut.

En quelques pas, nous étions passés d'une galerie sèche aux rives d'une grosse rivière souterraine. Ce cours d'eau était plus important, beaucoup plus important que le ruisseau que nous connaissions jusqu'ici : quatre fois, cinq fois plus de débit ; cinq à dix mètres de large, un à trois mètres de profondeur... Nous avançons rapidement, impatients de découvrir davantage, anxieux de l'heure qui nous contraindrait au retour.

Tantôt la voie était aisée à suivre, tantôt il fallait franchir des passages délicats au-dessus de l'eau cristalline, si limpide que par deux fois, apercevant une belle prise de pied dans le roc, je me trempai jusqu'à la cheville, ne m'étant pas rendu compte que la prise se trouvait sous la surface de l'eau !

À midi quarante-cinq, après une demi-heure de progression en ligne droite dans cet extraordinaire tunnel, nous nous arrê tâmes au bord d'une large mare d'eau calme, légèrement verdâtre. Nos lampes, fouillant au-delà du petit lac, découvrirent l'arc noir du tunnel qui semblait indéfiniment se prolonger. J'allumai une dernière torche au magnésium et tournai quelques mètres de pellicule à la manivelle. André profita de la lumière pour inspecter la galerie aussi loin qu'il était possible : aussi loin qu'il vît, le tunnel se poursuivait, semblable à lui-même.

Ce fut pour nous un très réel sacrifice que de faire demi-tour... Nous nous y résignâmes uniquement à cause de ceux qui nous attendaient à la surface, et qui allaient s'inquiéter de notre long silence. Mais ce fut dur ! D'après nos estimations, fondées sur la lecture de l'altimètre, nous devions nous trouver à près de six cents mètres sous terre et avoir parcouru en ligne droite, depuis le terminus du câble, une distance de quinze cents mètres.

C'était un résultat magnifique. Nous nous trouvions certainement à la base du puissant massif de calcaires tertiaires, là où ces roches sont en contact, suivant une surface faiblement inclinée, avec les schistes carbonifères sous-jacents.

À partir de cet endroit, il n'y aurait presque certainement plus de puits, mais une succession de galeries conduisant vraisemblablement jusqu'au fond des gorges de Kakouetta, à six kilomètres d'ici et à six cents mètres plus bas en dénivellation. Large et droit, le tunnel nous invitait...

Quel rêve inouï pour un spéléo que d'entrer par le haut dans le sein d'une montagne et d'en ressortir par le dessous, *douze cents mètres plus bas*, après l'avoir traversée dans toute son épaisseur !... Nous étions ici devant la réalisation possible d'un rêve aussi audacieux. Et il fallait s'en retourner. Non seulement abandonner cette enivrante exploration, mais affronter les fatigues de la remontée vers le camp, les aléas du grand puits vertical...

« Pauvre Marcel ! lui qui avait trouvé l'entrée de tout cela, il avait demandé à être remonté pour laisser leur part aux camarades ! »

Sur des boîtes d'alcool solidifié, nous nous préparâmes une gamelle de Nes-

café, croquâmes un paquet de biscuits, avalâmes un nouveau lambarène, tournâmes le dos à l'aval tentateur de la rivière et remontâmes vers les immensités obscures, guidés par la douce lueur des rubans luminescents.

Nous atteignîmes le grand barrage, franchîmes pour la seconde fois sa crête étroite. J'étais fatigué et la passai mal, à cheval sur l'arête.

« Mon Dieu, tu m'as fait peur ! » dit André, qui me regardait faire.

Dans cette salle aux proportions admirables, debout à côté des mamelons étranges de calcite luisante, nous demeurâmes un instant immobiles.

« Elle est très belle, cette salle.

— Très belle. Elle s'appelle salle Marcel-Loubens.

— Bien sûr. . .

fg

Tout alla bien jusque dans la salle Elisabeth-Casteret, que nous traversâmes en oblique, nous dirigeant vers l'échelle souple qui pendait du plafond dans le coin sud-est. J'avais donné la direction à suivre puisque j'étais le seul des deux à connaître la salle, André ne l'ayant parcourue qu'une fois, à l'aller. Ici, plus de rubans de scotch-lite. Par-ci par-là, seulement, quelques tôles luminescentes, de qualité médiocre, et du papier luminescent rouge, témoin de l'exploration de cette salle par Marcel Loubens un an auparavant.

Je commençais, malgré le lambarène, à ressentir durement la fatigue, j'avais de la peine à escalader les blocs énormes qu'il fallait redescendre ensuite pour attaquer aussitôt le suivant. Insidieuses, des crampes rampaient dans la partie antérieure de mes cuisses. Pourvu qu'elles n'augmentent pas. . .

Et puis, je ne sais comment, nous manquâmes le puits de sortie. Nous étions arrivés en un point élevé de la salle où la voûte coinçait, venant rejoindre le gigantesque éboulis du fond. Arrêtés, nous cherchions, projetant autour de nous les faisceaux lumineux de nos lampes, ainsi que de longues antennes.

Nulle part il n'y avait d'échelle : nous nous trouvions dans un paysage inconnu. Pourtant, j'étais déjà venu plusieurs fois dans cette salle ; trois fois, cela fait six passages, dont une exploration détaillée.

Mon cerveau fatigué commença de s'affoler. Je finissais par douter de ma lucidité d'esprit. . .

« Je ne reconnais pas cet endroit. Sommes-nous bien dans la salle Elisabeth-Casteret, André ? »

Mairey acquiesça. Cela me rassura.

« Alors nous ne pouvons nous trouver que dans la partie supérieure gauche de la caverne, continuai-je, celle que nous n'avons pas visitée avec Loubens.¹ Conclusion : il faut revenir par là et chercher à droite. »

¹Nous cherchions une sortie vers le bas.

Nous repartîmes. André Mairey me distança rapidement. Je fis un effort pour tenir son allure, et alors, brutalement, les crampes me bloquèrent les cuisses. Ce fut si douloureux que je me pliai violemment en deux et perdis l'équilibre. Je tombai du bloc sur lequel je me trouvais, me tordis le poignet, m'écorchai...

« M... ! »

Je dus continuer à avancer les genoux plies, presque à croupetons. C'était pénible et grotesque à la fois. Je me sentais affreusement ridicule, en même temps qu'une légère angoisse s'emparait de moi :

« Je ne réussirai pas à remonter l'échelle... Pour autant qu'on la retrouve jamais. »

Je songeai à Loubens, égaré l'an passé dans cette même salle, mais seul, pendant que je l'attendais au-dessus du puits que nous cherchions aujourd'hui. Ses deux lampes se mouraient, ses appels restaient sans réponse. Lorsque enfin nous nous étions retrouvés, embrassés, il m'avait dit, à bout de force : « J'ai eu peur. » Aujourd'hui, nous sommes deux, et je sais, ma raison sait que nous ne pouvons pas ne pas retrouver l'issue vers le haut. Et pourtant... J'admire encore le courage, le sang-froid grâce auxquels notre camarade en était sorti cette fois-là.

André poussa un cri joyeux :

« Ça y est, Haroun, j'ai retrouvé l'issue ! »

Je pris un nouveau lambarène. Pendant qu'André escaladait l'échelle, je me massai les jambes. En dix minutes tout était en ordre, et je montai à mon tour, sans difficulté.

Il était plus près de 4 heures que de 3, et nous étions en retard. Partis à 9 heures ce matin, nous ne nous étions pratiquement pas arrêtés, sauf un quart d'heure pour prendre du café, au point extrême que nous avons atteint. Durant ces six longues heures, les efforts, l'enthousiasme, la tension nous avaient éloignés du drame que nous avons vécu les jours précédents. Celui-ci s'imposa à nous dès que, après un ultime rétablissement à la sortie du puits, nous pénétrâmes dans la salle supérieure : l'odeur fade du sang s'était répandue dans la caverne entière. C'était atroce.

Nous nous hâtâmes vers le camp. Il fallait faire vite, ne pas laisser l'inquiétude gagner ceux qui attendaient à la surface (ils croyaient que nous dormions...) Il fallait faire vite pour nous aussi, afin d'être remontés avant la nuit.

Presque tout le matériel devait être abandonné. On nous avait prévenus : quinze kilos par homme, grand maximum.

Choisir l'essentiel. Pour moi, avant tout, la pellicule impressionnée. Puis la coûteuse caméra, le pied cinématographique, le sac de couchage. André n'avait que quelques appareils chirurgicaux à emporter, n'ayant rien apporté comme objets personnels, pas même un chandail de rechange, afin de peser moins sur

le treuil et de descendre plus vite.

Nous partageâmes le lot d'objets et d'effets que nous devions remonter. J'enfouis l'appareil et le duvet dans un sac de caoutchouc pour kayak que Jacques m'avait laissé et enfermai le tout avec les films impressionnés dans un sac à dos. Je mis dans un kit-bag le pied et les deux légers lits de camp, celui de Labeyrie et le mien, et en cinq minutes nos bagages furent bouclés.

« En route. Tu emportes les fleurs ? »

André prit le gobelet où trempaient depuis cinq jours, étonnamment conservées, les petites fleurs des prés qu'Occhialini avait apportées à Labeyrie. « De la part de ta femme », lui avait-il dit.

Une nouvelle fois, une dernière fois, nous gravissions l'énorme talus d'éboulis, cheminant entre ces blocs qu'à présent nous connaissions un à un. Nous essayions de nous hâter, mais la fatigue rendait nos sacs plus lourds et nos muscles moins souples. Nous arrivâmes au chevet de la tombe. À côté de la pierre noire veinée de blanc, André posa le gobelet de fleurs.

« Adieu, mon vieux », avons-nous murmuré... Puis nous avons poursuivi notre marche.

Chapitre 13

Quatre heures et demie au bout d'un fil

« Allo, du treuil ? Ici, Mairey.

— ...

— Oui, ça va bien. Nous allons nous équiper.

— ...

— Oui, ça ira. Dans une demi-heure environ. Nous sommes partis explorer vers le bas ce matin, et nous avons découvert une troisième salle, très grande. Puis un tunnel, très grand aussi. Et une importante rivière. À plus de six cents mètres de profondeur.

— ...

— Ça ne vous étonne pas ? Nous, oui ! À tout à l'heure. »

Nous nous sommes équipés. Il n'est pas facile d'endosser une combinaison étanche, un harnais de parachutiste transformé tel que nous l'employions, d'arrimer à soi un havresac, un kit-bag, et tout cela sans aide. Aussi nous sommes-nous harnachés tous les deux en même temps, nous prêtant mutuellement la main.

J'eus le tort de ne pas mettre ma combinaison étanche : elle était restée au camp. J'espérais remonter rapidement, comme l'avaient fait les deux premiers, et n'avoir à passer qu'un quart d'heure ou deux sous la cascatelle. Espoir qui devait être bien déçu...

« Eh ! vieux frère, il y cinq jours, nous craignons de n'avoir pas d'histoires à raconter. Il n'y en a que trop maintenant !

— Hélas !...

fg

Avant le départ de l'expédition, on s'en souvient, nous avons vendu à la presse l'exclusivité d'articles à écrire sur nos aventures. Maintenant que la catastrophe avait augmenté nos frais démesurément, il fallait gagner de l'argent.

D'autant plus d'argent que nous avons décidé de constituer un petit capital à Patrick Loubens, le fils de notre ami, âgé de deux ans. Articles, photos, films devaient y pourvoir. . .

Je coiffai mon casque, accrochai au mousqueton la cosse terminale du câble, branchai le laryngophone.

« Allô, du treuil ? Ici, Tazieff. Je suis paré.

— Ici, Cosyns. Bonjour. Nous commençons à vous tirer. »

Je me tournai vers Mairey.

« Au revoir, vieux frère. Espérons que ça ira bien. Évite d'avoir froid, fais-toi souvent quelque chose de chaud à boire. »

Le câble se tendit. J'escaladai la pente de ce pas étrange et lent qui rappelle la démarche d'un scaphandrier, caractéristique de l'homme haie en oblique vers le haut, tiré vers le bas par son poids. Je suivais la voie habituelle, celle qu'avait suivie Loubens. J'arrivai au gros bloc, après quoi je fus enlevé à la verticale.

« Ça va ?

— Ça va, merci.

— Parlez souvent, me dit Cosyns, afin qu'on sache si le téléphone fonctionne régulièrement. »

Je montais assez lentement, plus lentement que mes deux prédécesseurs.

« Ça ne va pas bien vite, dis-je.

— C'est plus prudent, répondit Max Cosyns. On vérifie la tension au dynamomètre : vous pesez plus que Labeyrie.

— Sûr : tous les films ! »

En baissant la tête, ce qui avec ce gros casque et tout ce harnais constituait un réel effort, j'aperçus la lueur jaunâtre de la lampe de Mairey. Que cela paraissait loin déjà ! Je tournai un peu, plus ou moins retenu par le fil téléphonique inférieur. Le faisceau puissant de ma lampe balayait les parois et la partie supérieure de l'éboulis : les blocs apparaissaient et disparaissaient comme des fantômes blafards.

« Parlez, dit Cosyns. Ça va ?

— Ça va, ça va bien. »

Malgré le lambarène que je venais d'avalier, je ne me sentais pas loquace du tout. Au contraire, j'aurais voulu demeurer parfaitement silencieux pour m'intégrer le mieux possible à cet endroit prodigieux, à cette étonnante situation. . . J'étais à trente, trente-cinq mètres dans le vide, tiré lentement vers le haut par un mince filin presque invisible, dans le silence obscur de l'intérieur de la terre, silence que je percevais pleinement malgré le tambourinement de l'eau sur mon casque.

Puis j'entendis, loin en dessous, André se mettre à siffler *l'Hymne à la joie*. C'était étrangement tonique, vivant ! J'enchaînai l'accompagnement. Je ne sifflai

pas longtemps : l'eau qui ruisselait sur mon visage et mes lèvres rendait la chose impossible.

Je me mis à chanter.

« Très bien ! »

J'entendis dans mes écouteurs, venant de la surface, l'approbation de Max Cosyns.

« Très bien, la *Neuvième Symphonie* convient admirablement et nous pouvons ainsi vérifier de façon continue le bon fonctionnement du laryngophone. . .

fg

Cinquante mètres, soixante mètres. La lampe ne révélait plus rien de l'immensité noire. Soixante mètres, soixante-dix. Grâce au laryngophone, j'étais tenu au courant de ma remontée. Soudain le câble s'immobilisa.

« Allô, que se passe-t-il ?

— Une simple vérification. »

Une simple vérification ? Je me méfiai.

« Vérification de quoi ? Il y en a pour combien de temps ? »

Silence.

« Allô ? Vous m'entendez ? Il y en a pour combien de temps ? »

Silence encore ; je criai :

« Allô ? Allô !

— Ce ne sera pas long, ce ne sera pas long.

— Mais encore ? Parlez franchement !

— Eh bien. . . (Je perçus une hésitation.) Dix minutes. Une heure, peut-être. . .

fg

J'explosai :

« Une heure !

— Peut-être serons-nous obligés de vous redescendre.

— Quoi ? (Je hurlai.) Quoi ? Me redescendre ? Mais c'est de la folie. . .

fg

Silence.

J'attendis un instant, me forçai au calme, puis repris :

« Allô ? Dites, vous m'entendez ?

— Oui.

— Dites, je suis en plein vide, et en pleine cascade. Vraiment c'est le plus mauvais endroit où faire attendre quelqu'un. Ne pourriez-vous me faire monter d'une quinzaine de mètres, jusqu'à la petite vire de -290 ?

— Non, impossible. »

Je marmonnai, résigné :

« Eh bien, mon vieux. . . »

L'eau tombait sur mon casque et mes épaules, commençait à s'infiltrer dans le cou malgré la serviette-éponge que j'y avais enroulée.

« Qu'est-il encore arrivé à ce treuil ? me demandais-je. Si au moins ils me le disaient. . . »

J'entendis André Mairey me héler :

« Ho, Haroun !

— Ho, André ! Le treuil est en panne ! »

Mairey me posa une question que je ne pus comprendre à cause de la distance (une centaine de mètres), des écouteurs appliqués sur mes oreilles et du tambourinement des larges gouttes d'eau sur mon casque.

Je regardai ma montre : un quart d'heure avait passé.

« Allô, Max ?

— Allô ?

— Il y en a encore pour longtemps ? »

Un court silence, puis :

« Dix minutes environ. Si tout va bien.

— Écoutez, je suis en pleine flotte, sans combinaison étanche. Ma veste en duvet commence à s'imbiber. Tout ce que je porte s'alourdit : je vais gagner plus de dix kilos d'eau. Vous y avez songé ? Il faudrait me faire monter jusqu'à la vire.

— Impossible, mon vieux.

— Alors tant pis, faites-moi redescendre !

— Impossible. »

« Impossible de monter, me dis-je, impossible de descendre ! C'est excessif. Que peut bien avoir ce treuil ? »

J'éteignis la lampe, avare de mes piles. La nuit m'entoura. Dans le fond, qui paraissait infiniment lointain, le reflet de la lampe d'André aggravait l'impression d'immensité.

D'un seul coup ma patience fut en pièces :

« Allô, allô ? Qu'est-ce qui se passe là-haut ? Dites-le-moi, bon sang ! Je ne suis pas un gosse. Si c'est grave vous pouvez me le dire, nom d'un tonnerre ! Allô ! . . .

fg

Silence.

J'attendis un instant.

« Allô ? Allô ? . . . ALLO ! »

Silence. Je fulminais.

« Vous pourriez au moins garder le contact ! Vous croyez peut-être que c'est drôle ici ? Allô ? . . .

fg

Rien.

Pendant quelques minutes, je demeurai silencieux. L'eau m'alourdisait terriblement. Je songeais à ces kilos qui s'ajoutaient à mon propre poids, et à ce treuil qui n'avait pas été assez puissant pour me faire monter alors que j'étais sec... Perspective peu réjouissante. Je me souviens de ce que Labeyrie nous avait raconté, huit jours plus tôt. Au cours de sa descente il avait eu un travail d'aménagement à effectuer dans le puits. À un moment donné, il avait demandé qu'on le remontât de dix centimètres. Dix centimètres seulement. Ce n'est pas beaucoup, bien sûr. Il lui fut répondu : « Impossible, il n'y a pas moyen... » Cela nous avait laissés un peu songeurs.

À présent je n'étais pas songeur, mais fou furieux. Je hurlai des invectives à jamais perdues, hélas ! puisque personne là-haut ne les entendait...

Inerte, je pendais dans le noir, enveloppé d'une chape d'eau froide.

Enfin on parla. Je reconnus la bonne voix de Janssens :

« Allô, Haroun ? Ça va ? »

— Allô, Jean ! Non, ça ne va pas. Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? Dis-le-moi, tu sais bien que je ne suis pas poltron. Explique ce qui cloche. Et surtout, ne me laissez plus sans écoute ! C'est horrible, cette sensation !

— Ça y est, mon vieux. Beppo a trouvé le système. On soulage le câble : des nœuds de Prusik avec du fil électrique. On en a fait une douzaine et tout le monde s'y est mis. Douze hommes te tirent. Tu ne le sens pas ?

— Non, je ne sens rien. Pas l'impression d'avoir bougé.

— À cause de l'élasticité du câble, sans doute. Mais ça fonctionne admirablement.

— Il y a beaucoup de monde là-haut ? »

Je sentais le calme revenir. Déjà ma colère avait fondu.

« Tu parles ! Tous veulent aider, les gendarmes, les journalistes, les gars de Mauléon, sans parler des copains. Tu sais qui est descendu le premier au fond de la doline pour tirer sur le câble dès qu'on a su qu'il fallait le soulager ? »

— Non...

— Ton père !

— Mon père ? Ils sont là, mes parents ?

— Oui, oui, depuis hier.

— Pas trop inquiets ? »

Je connais le tempérament nerveux de ma mère.

« Non, non. Ça va bien. Ils sont parfaits.

— Dis-leur que je les embrasse. »

Le temps coulait. L'eau aussi. Une heure passa. L'effet du lambarène également...

Irrésistible, la fatigue accumulée durant neuf journées sous terre s'abattit

sur moi. Neuf jours presque sans sommeil, avec trop d'émotions, pas assez de nourriture. Et cette ultime journée, cette course effrénée à la découverte, ces six heures de descentes et de grimpées, à coups de lambarène, cette journée, ajoutée aux autres, terrible.

Seul l'excitant nous avait permis de tenir. L'effet du dernier comprimé passé, n'en ayant pas d'autres, je ne fus plus qu'un lamentable paquet de viande misérablement pendu au bout d'un fil, soumis à un mouvement de rotation alternatif, quelques tours à gauche, quelques tours à droite, quelques tours à gauche, sous le gros robinet ouvert au-dessus de ma tête quelque part dans l'abîme noir.

J'eus presque envie de pleurer.

Je me mis à grelotter. D'abord cela me divertit. Puis cela devint épuisant. J'essayai vainement d'arrêter le claquement, pratiquement ininterrompu, de mes mâchoires : il dura plus de trois heures.

D'en haut, le brave Janssens me répétait patiemment qu'il n'y en avait plus que pour dix minutes. Un quart d'heure plus tard, pour dix minutes encore. Une demi-heure : encore pour dix minutes... Ces « dix minutes », voilà ce qui me désespérait le plus.

« Mais, Jean, *dis-moi* combien de temps *réellement* il vous faut encore. »

Combien de fois lui posai-je cette question... Il s'enquérissait auprès de ceux qui travaillaient d'arrache-pied à réparer le treuil.

« Un quart d'heure, peut-être vingt minutes. Ça dépend : Pierre Louis fore un trou dans l'axe de la poulie. Puis il y mettra une vis de calage. »

Je ne comprenais guère, mais j'étais content d'entendre des détails techniques, quelque chose qui ne fût ni ce noir, ni cette eau, ni cette giration, ni cette fatigue horrible, ni ces jambes comme mortes pour avoir été trop comprimées à la tête des fémurs par les sangles de mon harnais.

Ce fut interminable. En tout, cela dura deux heures vingt minutes. J'aurais voulu m'endormir ou perdre connaissance. Mais c'eût été trop beau. Jamais de ma vie je n'ai été aussi malheureux.

Il y eut l'épisode du kit-bag, qui un moment me rendit à moi-même. Max Cosyns me demanda combien de kilos de bagages je portais.

« Une quinzaine, répondis-je.

— Quinze kilos ! s'écria-t-il. J'avais dit : dix au maximum ! Qu'est-ce que vous avez pris ? »

Je le lui dis.

« Des lits de camp ? Il explosa : J'avais dit : ce qui est indispensable.

— Indispensable, murmurai-je. Alors je serais bien remonté tout nu ! »

Je continuais à bougonner : « Indispensable, indispensable. »

« Débarrassez-vous du kit-bag », commanda-t-il.

Dans le kit-bag, outre les deux lits qui faisaient quatre kilos, il y avait un

excellent pied cinématographique entre autres. . .

« Il y a le pied C.T.M., dis-je. Avec le reste, cela fait dans les deux cent mille francs. Je lâche quand même ? »

Il y eut un long silence, puis :

« Lâchez. »

Je dégrafai les deux mousquetons, tins le précieux kit-bag à bras tendus au-dessus du vide.

« Ho, André! . . .

— Ho, Haroun ?

— Je lâche le kit-bag, attention ! Si tu le retrouves, jette un coup d'oeil sur le pied. . .

— Entendu, vas-y ! »

J'ouvris la main.

Silence. Comme si rien ne se passait. Silence, plusieurs secondes de silence. Cela paraît long parfois, plusieurs secondes. Et soudain, le « crash », l'écrasement du lourd paquet sur les rocs du fond.

D'un seul coup, je percevais la quantité de vide qui me séparait de ce fond de l'abîme.

Que se passait-il là-haut ? Mes parents, plus tard, me le racontèrent. Ils étaient revenus de Licq, où ils attendaient les nouvelles, dès qu'il fut question de procéder aux remontées, et ils passèrent plusieurs jours dans ce bivouac invraisemblable, méli-mélo de sauveteurs, de gendarmes, de bergers, de journalistes, qui s'étaient rassemblés autour du petit groupe de l'expédition. Voici, d'après le récit qui me fut fait, comment je peux me représenter les choses.

Il est 5 heures et demie du soir. Le temps, beau d'abord, s'est peu à peu couvert et la pluie menace. D'après les brèves phrases que Cosyns, de sa voix monotone, prononce par le laryngophone, les assistants suivent les étapes de mon ascension. Jusqu'ici elle a été régulière, bien que ralentie par mes quatre-vingts kilos et le poids de mon bagage.

« Stop ! »

Le treuil s'arrête.

Cosyns ôte ses écouteurs, se penche vers le mécano. Puis il reprend le laryngophone, parle de vérification, propose la redescente, et finalement concède :

« Bon, nous allons essayer d'opérer sans vous descendre. »

Autour de la frêle machine juchée au bord abrupt de la doline, Max Cosyns, Louis et leurs aides se concertent à mi-voix. Mme Mairey est au téléphone

qui communique avec le camp. On l'entend demander qu'on cherche dans le matériel une poulie de cinq millimètres. Tout le monde comprend... Une vérification ? C'est de bien autre chose qu'il s'agit.

Les engins qu'on apporte ne conviennent pas. Il faut se résigner à réparer sur place la poulie du treuil.

Pour ce faire, il faut écarter le filin d'une trentaine de centimètres et le tenir soulevé pendant qu'on remplacera la vis qui a cédé... Cela n'a l'air de rien, une trentaine de centimètres. Mais il y a mon poids, celui de mes sacs, le frottement contre le roc et la tension de près de quatre cents mètres de câble... Imagine-t-on la prise que l'on peut avoir sur un câble tendu de cinq millimètres de diamètre ?

Pour soutenir le filin pendant qu'il est enlevé de la poulie, on scie un tronçon de la perche qui avait servi une dizaine de jours auparavant à transporter la machine et qui, par bonheur, traîne encore par là. Ce rouleau de fortune, on l'introduit et on l'encastre dans le châssis du treuil. Pour pouvoir le glisser sous le câble, il faut donner du mou, et soutenir aussi en bas, à l'orifice du gouffre, ce mince fil d'acier auquel est suspendu, quelque part à des centaines de mètres dans les ténèbres, le poids d'une vie.

Labeyrie, Treuthard, Occhialini s'affairent. Des fils téléphoniques serviront de liens de secours. On les noue au câble, et ho, hisse ! Une dizaine d'hommes se penchent en avant, les cordelettes blanches leur scient l'épaule.

« Maintenez seulement. Ne tirez pas trop fort, cela casserait ! »

Il y a là l'équipe de Pau et de Mauléon, avec Laplace, le grand Bouchet, le joyeux Bouillon au légendaire chapeau troué, d'autres encore. Ces gars, qui étaient accourus relayer les Lyonnais partis l'avant-veille, s'apprêtaient ce matin à retourner chez eux, se croyant désormais inutiles. Heureusement, ils sont encore là, et leurs bras vont servir, pendant deux longues heures, à soutenir le destin d'un homme. « Ça va, les bateliers ? » leur lance du haut du treuil Labeyrie, qui a pris d'instinct la direction du sauvetage, avec une décision et une justesse de coup d'oeil qui n'excluent pas chez lui la goguenardise vaillante.

Sur le petit groupe, massé dans le fond raboteux de la doline, s'épaissit peu à peu un crépuscule aggravé de pluie. Descendant l'échelle de corde qui se balance contre la falaise, mon père s'est joint à eux, et bientôt un solide journaliste, qui ne peut se résigner à n'être que témoin, vient réclamer une part de la lutte. De même que cinq hommes qui s'arc-boutent eux aussi en haut derrière le treuil, ils demeureront figés dans leur effort tout le temps qu'il faudra aux techniciens pour concevoir et réaliser la délicate réparation.

Dans l'obscurité, ma mère fouille les musettes de Louis.

« Une vis, s'il vous plaît... Non, pas celle-là, une vis d'acier, cinq millimètres. Il n'y en a pas ? Cherchez donc une tige de métal. »

Quelqu'un prête son anorak, on l'étend à même le sol boueux pour y verser

le contenu de la boîte à outils. Le mécanicien Louis s'est assis devant le treuil, le dos au vide, assuré par une corde d'alpinisme. Avec sa précision d'artisan, il s'ingénie à réaliser les suggestions de Delteil et de Labeyrie. À eux deux ils inventent, façonnent et placent les pièces nécessaires. Louis fore, coupe et lime le métal, l'ajuste, frappe du marteau.

Toutes les trois ou quatre minutes (de temps en temps ma mère jetait un coup d'œil sur sa montre-bracelet, dont elle essayait le verre mouillé de pluie), Cosyns répond d'une voix qu'il s'efforce de garder calme à des questions venues d'en bas et qu'on devine pressantes. Son visage de Christ abstrait, bleui par le froid et l'émotion, en dit long sur la gravité du moment.

« Mon vieux, je comprends que ce n'est pas drôle pour vous, mais sécurité avant tout. »

Et il donne l'ordre de jeter le kit-bag. . . Puis il passe le laryngophone à Janssens, dont la voix bonhomme et bourru essaiera de lutter contre la fatigue et l'inquiétude du copain suspendu dans l'abîme.

« Madame Tazieff, envoyez-lui un message. »

Ma mère ne veut pas me parler elle-même, de peur que le son de sa voix ne me trouble.

« Dites-lui que tout va très bien, qu'il ne s'impatiente pas, que je suis là et que je porte la veine. »

Avec un sang-froid qui ne se dément pas, les hommes du treuil travaillent toujours.

« Ça y est ! »

Il ne reste plus qu'à limer les trois millimètres qui dépassent. . . Ensuite, il faudra retirer le rondin, reposer exactement le filin dans la poulie en prenant soin de ne pas en fausser l'axe, et les quinze hommes qui retenaient le câble devront le laisser aller très doucement, l'un après l'autre, avec des précautions infinies, car une secousse pourrait être fatale.

Comme les manipulations ont légèrement désaxé la poulie, Labeyrie devra, assuré à la corde, contrôler de la main, à l'aide d'un anneau de fortune, le glissement interminable du fil d'acier. . . Mais l'espoir est revenu.

Enfin, la lente ascension recommence. Sur le bord de la doline rougeoie un grand feu dans lequel on jette une énorme souche de pin que notre jeune camarade André Laisse s'est évertué à arracher du sol.

Là-haut, dans une cabane de berger, Morizot cuisine une tambouille qui doit me revigorer.

Pour la nième fois, Janssens m'avait dit : « Encore dix minutes. » Je répondis d'une voix épuisée : « Ça va, on la connaît. . . »

Mais ce fut enfin vrai : le câble se remit en mouvement.

« Adieu, André, je repars. Ne prends pas froid en bas !

— Au revoir, Haroun. Bon courage. »

Pendant une heure et demie, je fus traîné le long des parois verticales, entre les roches lisses et humides du gouffre. Par-ci par-là, sur quelque vire, je demandais un instant d'arrêt, essayais de ramener un peu de sang dans mes jambes douloureusement ankylosées. Max Cosyns avait relayé Janssens au téléphone et m'encourageait constamment :

« Ça approche, mon vieux. Encore tant de mètres, telle altitude. Courage, ça va ? »

À la terrasse de -80, Robert Lévi et Jimmy Théodor m'attendaient, inquiets, prêts à me porter secours. Je parvins là complètement anéanti, marmonnai « Stop » au téléphone et demeurai affalé contre la roche, pendu à mon fil d'acier, comme un sac inerte. Jimmy me héla. Mon plaisir fut très grand d'entendre sa bonne voix, mais je ne pouvais ni répondre ni esquisser le moindre geste : mon corps était à bout. Je lisais parfaitement l'inquiétude dans les yeux de mes camarades ; j'aurais voulu leur dire que ce n'était rien, qu'il n'y avait pas à s'en faire. Ce fut impossible. Le cerveau fonctionnait, mais aucun muscle, aucun nerf ne voulaient, ne pouvaient plus lui obéir.

Plus tard ils me dirent avoir cru que j'avais perdu la raison, car mes efforts pour parler se réduisaient à l'émission de sons incohérents que moi-même, les oreilles étouffées par le casque, je n'entendais pas. Enfin je réussis à faire rejouer un peu de volonté, à remuer. Jimmy me mit du sucre dans la bouche. Je parvins à le mâcher, à l'avalier. Quelques minutes plus tard, j'étais sur pied.

« Merci, mon vieux. Content de vous voir. Très chic d'être descendus jusqu'ici pour m'attendre. »

Leurs faces amies s'éclairèrent derrière les barbes de quinze jours.

« Allez-y, dis-je au laryngophone, pouvez monter. »

Une demi-heure après, j'émergeais à la surface. Il faisait nuit, des lampes puissantes éclairaient la doline. Je ne pouvais dénombrer les visages anxieux penchés sur le gouffre. En moi, sur toute la largeur de ma poitrine, je sentis une merveilleuse chaleur, un sentiment véritable d'amour, de vaste reconnaissance pour tous ces hommes, mes frères. . .

On me retira, on me déshabilla, on m'étendit à côté d'un feu où flambait une grande souche de pin. On massa avec patience mes muscles tenaillés de crampes, on me nourrit. Ma mère, mon père, mes amis étaient près de moi. Mes amis : ceux que je connaissais et ceux que je n'avais jamais vus encore.

« Dites, renvoyez vite le câble à Mairey. Vite ! C'est dur, vous savez, d'attendre en bas. . .

fg

Las ! Une nouvelle réparation devait être faite au treuil et André ne put remonter que le lendemain. Sans peine, heureusement. Il émergea dans le soleil . . .

Mais l'ultime nuit, il avait accepté de la passer seul, à plus de trois cent cinquante mètres sous la terre, seul avec notre ami Marcel Loubens.

Chapitre 14

1953

Une expédition spéléologique de grande envergure doit être organisée avec une minutie, un soin, qui ne peuvent se comparer qu'à ceux que l'on met à préparer une campagne polaire ou de très haut alpinisme. Ici comme là-bas, le défaut de prévoyance et de plan détaillé préalable conduit à un échec certain : dans un gouffre très profond en effet l'assaut ne peut se poursuivre qu'à condition que le matériel et les provisions soient régulièrement acheminés vers l'avant, comme au cours d'un raid polaire ou d'une ascension par camps successifs. Ce matériel est plus lourd, plus volumineux en spéléo qu'en alpinisme : depuis le treuil du départ jusqu'aux échelles, en passant par les cordes, l'éclairage, les canots pneumatiques et les scaphandres, les impedimenta indispensables à la progression d'une équipe de pointe de trois hommes forment une masse à peine croyable. Car cette équipe de pointe elle-même ne peut poursuivre son avance que si, réparties tout au long du parcours, des équipes de soutien l'épaulent. Équipes de soutien qui, elles aussi, exigent matériel et nourriture.

À la « Pierre », tout ce bagage devait tout d'abord être descendu au bas du puits. Cela, nous ne le savions désormais que trop bien, nécessitait un treuil impeccable. Et pour le reste, il fallait une organisation parfaite.

Ce qui avait rendu précaire l'expédition de 1951, ce qui en 1952 nous avait valu tant de dramatiques émotions et un séjour tellement pénible au fond, ce qui, indirectement, nous avait empêchés de réaliser nos buts – observations d'ordre scientifique, levés topographiques, bon film – ç'avait été l'insuffisance du treuil.

Une autre lacune grave avait été le manque de chef responsable. Aussi longtemps que l'exploration de la région n'avait porté que sur des cavernes moins exceptionnellement profondes, ce défaut ne s'était guère fait sentir. L'esprit de démocratie égalité qui régnait entre les membres du groupe rendait au contraire l'atmosphère plaisante.

Lorsque tout fonctionne convenablement grâce à la chance et au bon esprit

des participants, l'absence de direction ne se fait pas sentir. Dès que la difficulté s'exacerbe, dès que des décisions importantes, voire vitales, doivent être prises avec promptitude et détermination, le manque de chef réel devient trop vite catastrophique. Et l'ancienneté seule est loin d'être un critère suffisant pour valoir une appellation de chef.

Cette dure expérience acquise en 1952 ne fut pas perdue et le succès complet de l'expédition 1953 lui est grandement redevable. La préparation fut extrêmement poussée, les essais de tous genres recommencés jusqu'à satisfaction totale, et un chef responsable fut choisi. Ce fut Robert-J. Lévi. Je n'ai jamais su ce que ce « J » signifiait : il se trouve sur ses cartes de visite, il s'intercale inmanquablement dans sa signature. Ce qui a fait que nous n'appelons plus jamais notre maigre ami que « Robert-J. ».

Eh bien, Robert-J. a pour le moins dépassé toutes les espérances que nous mettions dans ses talents d'organisateur et son plan d'attaque, minutieusement préparé après de nombreuses discussions avec les hommes de fond des années précédentes, permit à trois équipes successives, celle de pointe, celle des topographes et celle des « anciens », d'atteindre à tour de rôle la profondeur sensationnelle de 728 mètres sous la surface. En outre, on fit un levé précis de cette phénoménale caverne, on récolta des insectes jusqu'alors inconnus de la science, et l'on réalisa un film excellent.

Record sportif, résultats positifs du côté de l'économie, de l'art et de la science, tout cela dû essentiellement à la qualité de la préparation comme à celle du matériel.

Si j'insiste, trop lourdement peut-être, sur la part prépondérante de l'organisation et de la mise au point, c'est que le public et même de nombreux jeunes spéléologues oublient que si ceux qui « foncent » en tête avec plus ou moins de témérité récoltent la satisfaction d'une gloire éphémère, ils ne le peuvent, dans une aventure de cette envergure, que parce que, sauf l'effort final, réellement tout leur a été « mâché » au préalable. Il arrive d'ailleurs parfois que celui ou ceux qui ont ainsi « pré-digéré » les difficultés soient ceux-là mêmes qui marchent en tête de l'équipe de pointe ou de la cordée d'assaut.

Cependant, la condition préalable à l'application du plan de Robert-J. était la possession d'un treuil solide et digne de confiance. Comme disait Beppo Occhialini en son excellent anglais teinté d'accent italien, *reliable*. Un treuil qui puisse amener rapidement à pied d'œuvre hommes et matériel, et qui ne donnât pas à celui qui se trouvait suspendu au bout du câble l'impression de jouer aux dés avec la mort.

Ce treuil, notre nouveau camarade Queffélec le construisit. Oh ! pas à la légère ! Il passa des mois à l'étudier. Queffélec est ingénieur dans une entreprise spécialisée dans les appareils de levage : grues, treuils, ponts roulants,

etc. Dès septembre 1952, ému par l'accident survenu à Loubens, Queffélec entra en contact avec Labeyrie. Il se proposa comme technicien de l'équipe, et nous l'accueillîmes avec un véritable soulagement. La machine fut construite en hiver puis fut soumise, durant le printemps et l'été, à des essais impitoyables. L'un après l'autre, les gouffres du Jura virent Queffélec et son treuil arriver sur leurs bords pour faire inlassablement descendre et remonter hommes et charges. Lorsque enfin le mois d'août arriva et que de tous les points cardinaux les équipiers convergèrent vers la Pierre Saint-Martin, Queffélec, tranquillement, put les assurer que les risques d'accident étaient pratiquement nuls et que l'on pourrait acheminer vers le fond autant de tonnes de marchandises que l'on voudrait.

Une année entière de minutieux préparatifs allait cependant risquer de ne servir à rien, car l'Espagne soudain s'intéressait à la spéléologie : un détachement de carabiniers gardait militairement l'entrée du gouffre et, sous le prétexte que ce trou se trouverait en territoire ibérique, prétendait en interdire l'accès.

Ce litige de frontière fit pas mal de bruit et donna lieu à des palabres assez laborieuses entre les autorités françaises et espagnoles. Finalement il fut réglé de façon provisoire après une pittoresque rencontre entre le gouverneur de la province de Navarre et le préfet des Basses-Pyrénées qui, tous les deux, montrèrent avec leur suite jusqu'en ces espaces désertiques d'herbe rase et de rocs clairs. Sans préjuger l'appartenance de cette entrée de gouffre, ils conclurent un accord aux termes duquel les soldats espagnols se retireraient à condition que des spéléologues espagnols feraient partie de l'équipe et que l'expédition serait qualifiée officiellement de « franco-espagnole » ...

On pourrait dans cet incident ne voir qu'une manifestation assez amusante d'amour-propre national. En réalité, devant les perspectives d'utilisation économique du cours d'eau qui circule au fond de notre caverne, le gouvernement espagnol voulait garantir ses chances de propriété, ou de copropriété, si faibles fussent-elles, et prétendre éventuellement à un droit sur l'exploitation future.

Cet incident enrichit de cinq membres le groupe déjà important de la Pierre Saint-Martin. En effet des hommes de l'équipe de soutien 1952, les Lyonnais, étaient désormais devenus des équipiers effectifs. D'autres encore avaient été admis, qui n'en étaient pas naguère : Bidegain, Attout, Vergnes, Delteil, Rosini... Trois « anciens », d'autre part, manquaient cette année¹, mais Georges Lépineux, avec sa bonne humeur communicative, était revenu de la terre Adélie, et Jacques Ertaud faisait, comme en 1951, partie du groupe. Ce fut lui, en tant que cinéaste de l'expédition, qui de tous demeura le plus longtemps au fond.

¹Cosyns a été écarté du groupe de la Pierre Saint-Martin. Labeyrie était totalement absorbé par un travail de thèse. Moi-même me trouvais en expédition dans le nord du Kenya.

Comme de coutume les préparatifs durèrent plusieurs jours. Dans leurs grandes lignes ils ne différèrent pas de ceux de 1952, si ce n'est que Lévi fit ajouter au pittoresque en obtenant que plusieurs tonnes de l'imposant matériel qu'il avait rassemblé fussent parachutées par des avions militaires. L'atmosphère de ces préparatifs fut plus détendue que celle qui avait, les années précédentes, entouré le montage du treuil. Peut-être parce que celui-ci n'était plus considéré comme objet de culte et de respect, mais comme un outil sympathique et solide. Tellement solide que, au lieu d'en faire porter laborieusement les différentes parties jusqu'au point d'assemblage, Queffélec profitait de la raideur naturelle du terrain pour précipiter les pièces l'une à la suite de l'autre vers le bas. . .

Il y eut bientôt foule là-haut, près du vieux col frontière. En plus des trente hommes de l'équipe, il y avait des gendarmes, venus pour assurer la liaison radiophonique avec la vallée, des soldats parachutistes qui s'occupaient de la réception au sol des containers lâchés du ciel, des gens du pays montés en curieux du fond de leurs vallées, des touristes de passage, des journalistes. Et des journalistes, il y en avait. . . Dame ! Le gouffre était sensationnellement profond, bien sûr. Mais le gros attrait, je le crains, n'était pas d'ordre sportif. L'exemple de l'année précédente pouvait faire redouter un nouvel accident, et la remontée éventuelle du corps de Marcel Loubens avait attiré des représentants de toute la presse à sensation.

La remontée du corps de Marcel. . . En avait-on discuté, depuis l'été dernier ! Pour ma part j'y étais totalement opposé, car nulle part notre ami n'aurait trouvé mausolée plus grandiose que celui dans lequel il reposait. Et plus d'une fois Marcel Loubens lui-même m'avait dit qu'il souhaitait d'être enseveli en quelque profonde caverne. . .

Mais il y avait d'autre part le désir ardent qu'avaient les siens de le faire enterrer au cimetière de son village natal. Et c'est pourquoi il fut décidé que l'on s'occuperait tout d'abord de cette tentative. C'est pourquoi aussi le premier homme à être descendu dans l'abîme fut Norbert Casteret. Parce qu'il est le plus expérimenté de tous les spéléologues du monde, c'était à lui à décider si l'opération était techniquement possible. Parce qu'il était le plus cher ami de Marcel Loubens et qu'il tenait à se trouver le premier sur sa tombe, les autres camarades le laissèrent passer devant.

Sa descente fut relativement rapide. Une heure après avoir quitté la surface il pénétrait dans la nuit sans limites de la grande salle. Les parois soudain s'étaient à tel point écartées qu'à son tour il ressentait cette impression étrange que nous avions connue de se trouver suspendu au milieu d'un vide obscur et sans limites.

Mais pendant qu'il tournait, très lentement cette fois grâce au câble antigiratoire dont était muni le treuil, il vit soudain apparaître, réveillée de son long

sommeil par la lumière de sa torche frontale, la luminescence blafarde de la croix.

On continuait à le descendre, régulièrement, et Casteret avait l'impression de voir cette croix, blême dans la nuit, monter à sa rencontre, s'élever peu à peu vers lui. . .

Lorsqu'il eut atteint le fond du puits, une nouvelle sensation bizarre l'attendait : on eût dit que la vie s'était arrêtée là quelques heures auparavant. Tous les objets que douze mois plus tôt nous avions dû abandonner gisaient épars sur les roches. Le faisceau de sa lampe errait sur ce désordre, tentes, duvets, réchauds, gamelles, vêtements. . . Un citron, conservé dans cette chambre froide naturelle, avait un air étonnant de fraîcheur absolue. Casteret marchait lentement parmi ces restes et il lui semblait que la longue et inutile lutte pour la vie de Loubens venait à peine de s'interrompre, que venaient de partir les hommes qui l'avaient menée, et qu'il les relayait. . .

Lorsque quelques heures plus tard le docteur Mairey l'eut rejoint, ils discutèrent longuement de la remontée éventuelle du corps. Tous deux, au long de leur descente, avaient examiné avec le plus grand soin les parois du gouffre : trop de surplombs redoutables, trop de dièdres, de fissures verticales, menaçaient d'accrochage le fardeau inerte et pesant que l'on aurait à hisser. Marcel était grand et lourd, et André Mairey constata que son corps était intact, préservé par le froid. Des risques excessifs auraient menacé les hommes qui auraient eu à convoier les restes de notre ami, et, quoique Norbert Casteret fût de ceux qui désiraient le plus ardemment voir Marcel Loubens reposer en terre chrétienne, il y dut renoncer.

Unanimement, Casteret avait été désigné comme chef de l'équipe souterraine. Mais il était normal que Robert Lévi, qui, comme Casteret d'ailleurs, n'avait pu au cours des expéditions antérieures dépasser la plate-forme de -80, puisse atteindre le fond du puits vertical. En tant que « tête » du groupe, il devait avoir *vu* les difficultés du gouffre afin d'être mieux à même de diriger les opérations. Il ne passa en bas que le temps de discuter des divers problèmes avec Casteret et Mairey, et regagna la surface.

Divers travaux d'aménagement préalable devaient encore être achevés avant que l'exploration puisse reprendre. Il avait fallu débarrasser des pierres folles qui l'encombraient la terrasse des -80, il avait fallu coincer à son goulet de « vidange » inférieur une planche destinée à retenir les projectiles éventuels. Il avait fallu niveler à coups de marteau la roche sciée par le câble d'acier. Il avait fallu installer une ligne téléphonique permanente entre la surface et le fond. La pose

de ce fil ne fut pas aisée, car il devait être placé de telle façon qu'il n'y ait pas risque d'emmêlement avec le filin de suspension. Casteret avait fait le travail, mais le puissant câble d'acier de neuf millimètres de diamètre accrocha le fil téléphonique pendant sa remontée à vide et sans le moindre effort le cassa net. À son tour Mairey dut ouvrir à rétablir la ligne. À la remontée le câble la rompit de nouveau. Lévi enfin put parachever l'installation.

Les arrivées désormais se succédèrent au fond de l'abîme. Un homme cependant était obligé de faire un aller et retour chaque fois que deux de ses camarades avaient été amenés au fond, afin de ramener à la surface les harnais de parachutistes vides. Lévi avait bien fait fabriquer une demi-douzaine de harnais spéciaux, malheureusement la grève que les postiers étaient obligés de faire en ce moment-là retenait ces ustensiles quelque part en France.

En attendant que la première fraction, baptisée équipe A, chargée de la reconnaissance initiale vers l'avant, se trouvât rassemblée au camp de base de la salle Lépineux, Casteret et Mairey poussèrent une pointe vers l'amont, en direction de l'Espagne et des vastes lapiaz du pic d'Anie qui semblent constituer la zone d'alimentation du torrent souterrain. Progressant dans un extraordinaire amoncellement de blocs, les deux hommes eurent grand mal à trouver une voie. Ils purent cependant s'insinuer entre ces masses énormes « comme des lézards dans les interstices d'un tas de pierres », dira Casteret. Descendant presque à la verticale, ils réussirent à atteindre le cours d'eau. Il ruisselait là sur des schistes, les mêmes que ceux que Mairey et moi avions trouvés au fond de la salle Loubens, deux cents mètres plus bas, l'année précédente. Ils constituent une couche imperméable sous l'énorme galette de calcaires dans laquelle est creusé tout notre système de cavernes. C'est sur ces schistes inclinés que se rassemblent les eaux d'infiltration, c'est sur eux que court la rivière souterraine.

Malgré de sérieuses difficultés, ils se mirent à suivre le torrent. Casteret venait de descendre un abrupt de schistes pourris que l'eau sautait en cascade, lorsqu'il entendit soudain un bruit de chute, et, se retournant, il vit, au pied de cette cascade, André Mairey gisant inanimé. Une prise avait lâché et le médecin de l'expédition, parti à la renverse, s'était abattu de près de cinq mètres de hauteur. Le saisissant par-dessous les aisselles, Casteret le retira de l'eau. Le corps était lourd, inerte. La respiration semblait arrêtée, et le sang coulait abondamment de l'arcade sourcilière béante.

Casteret scrutait avec angoisse le visage de Mairey, terriblement pâle, de cette pâleur que provoque le séjour dans l'obscurité humide des cavernes, et que le sang ruisselant rendait plus frappante encore. Le même drame allait-il se répéter ? Le gouffre allait-il exiger une nouvelle vie d'homme ? Casteret tenait son compagnon serré dans ses bras, et l'inquiétude lui écrasait la gorge.

Un grand frémissement parcourut soudain le corps de Mairey. Casteret fut

terrifié : « La fin... »

Les paupières de Mairey s'entrouvrirent, puis ses lèvres remuèrent :

« Que fait-on ici ? »

Quelques instants plus tard, assis sur le roc mouillé, il s'auscultait soigneusement le front. Flegmatique à son habitude, il finit par déclarer :

« Je crois qu'il n'y a pas d'enfoncement. »

Lorsque après plusieurs heures les deux hommes regagnèrent enfin le camp, ils y trouvèrent, descendus entre-temps, Ertaud, Janssens, Treuthard et l'Espagnol Ondarra. Mairey s'informa si quelqu'un parmi eux savait poser des agrafes, et, devant leur totale carence en la matière, il ôta le pansement sanglant que Casteret lui avait fait avec son mouchoir et calmement se posa les agrafes lui-même, devant le minuscule miroir de poche tout écaillé que Janssens tenait devant ses yeux, pendant que Jackie Ertaud, reporter entraîné, filmait cette scène peu banale qu'il éclairait d'un flot de la lumière éblouissante de ces lampes appelées « photoflood ».

Grâce à l'excellence du treuil, non seulement une équipe puissante avait pu être rassemblée au fond, mais une quantité incroyable de matériel y avait pu être descendue. Entre autres l'appareillage volumineux et pesant des prises de vues d'un film souterrain en 35 millimètres. Cette année, enfin, la source de lumière allait être suffisante, des batteries et des lampes survoltées ayant été amenées en bas.

Le 11 août 1953, complétée par Delteil, vieux compagnon de Loubens et de Casteret, l'équipe A démarra vers le bas. Elle avait deux objectifs : immerger vingt kilos de fluorescéine pour confirmer, préciser les résultats de coloration de l'année précédente, et pousser aussi loin que possible une reconnaissance au-delà du point extrême atteint.

Chargés de fluorescéine, de batteries, de lampes et de caméras, les sept hommes descendirent dans la salle Elisabeth-Casteret. Là, dans ces chaotiques amoncellements de cailloux de Titans où naguère tous, les uns plus tôt les autres plus tard, nous étions égarés, ils se trompèrent évidemment de chemin. Finalement ils arrivèrent à en sortir et, retrouvant les rubans de scotch-lite luminescent qui avaient jalonné la pointe poussée en 1952, ils atteignirent la salle Marcel-Loubens, descendirent la haute barrière de glaise et s'engagèrent dans ce qu'ils baptisèrent sur-le-champ « le métro ». Fameux métro, où huit rames auraient pu rouler de front ! Bientôt ils parvinrent au point où reparaît la rivière, et aussitôt immergèrent la matière colorante.

Débarrassée de cette charge, l'équipe fonça de l'avant, dans cet extraordinaire tunnel rectiligne que notre fatigue extrême, Une année plus tôt, nous avait interdit au bout de quelques centaines de mètres. Qu'allait-on découvrir, au-delà de cette dernière portion que nos lampes nous avaient révélée, au-delà de

l'obscurité que nous n'avions pu traverser ? J'imagine l'ardeur, la joie contenue d'André Mairey, maintenant qu'il se retrouvait, plein de forces et de possibilités physiques, en ce point même où l'épuisement nous avait impitoyablement vaincus. J'imagine combien son enthousiasme à lui devait dépasser en intensité celui de ses compagnons, à lui pour qui ce retour était aussi comme une sorte de vengeance. . .

Il était 18 heures, et Casteret décida que quoi qu'il arrivât on ferait demi-tour une heure plus tard. Ils s'enfoncèrent dans le tunnel, de plus en plus loin, le long de cette rivière qui semblait s'en aller indéfiniment vers l'ouest. Ils avançaient, et il ne restait déjà plus que quelques minutes avant les fatidiques 19 heures lorsque les lampes soudain butèrent contre une muraille qui, gigantesque, barrait totalement la caverne. L'eau du torrent disparaissait par-dessous, et le faisceau lumineux des torches parvenait à peine au sommet, aussi lointain que le toit d'un immeuble de six étages, de ce que l'on baptisa « la Grande Barrière ».

La mission était accomplie de pousser une reconnaissance, et l'heure limite allait être atteinte. La muraille semblait infranchissable, défendue par d'insurmontables surplombs. Mais il n'y avait pas eu de difficultés jusqu'ici, et il n'était pas concevable de s'en retourner sans avoir tenté de forcer le passage. Aussi Casteret s'engagea-t-il dans une varappe délicate sur la rive gauche jusqu'à ce que des surplombs l'arrêtassent définitivement. Il lui fallut redescendre avec la plus extrême prudence la paroi quasi verticale tapissée de glaise gluante. Pendant ce temps, Mairey et Delteil, en une autre partie de la muraille, avaient été repoussés de façon identique.

Ce fut Treuthard, le cadet, le grand gaillard mince aux boucles de Scandinave, audacieux et incroyablement agile, qui trouva la clef du problème et réussit à passer par l'extrême droite.

« Ça y est ! Je suis en haut ! »

Par-dessus le grondement du torrent, ses cris de victoire parvinrent aux oreilles de ses camarades. Aussitôt ils s'engagèrent sur ses traces et quelques minutes plus tard toute l'équipe se tenait debout sur la crête sommitale, contemplant le vide vaste et noir qui emplissait tout, de l'autre côté de l'abrupte et colossale plongée de la barrière.

Médusé par tant d'austère grandeur, quelqu'un murmura : « Elle continue. . . »
Oui, la prodigieuse caverne continuait toujours.

Le retour fut sans histoire.

Dehors, sous le regard des journalistes et des curieux, le treuil inlassable moulait son ronron régulier, maternellement veillé par Queffélec et Pierre Louis. Sans accroc, les descentes succédaient aux remontées. Cependant, alors que Bigegain, qui avait effectué un convoyage, était ramené vers le haut, le signal « danger » s'alluma soudain sur le tableau de bord de la machine, réveillant du

même coup l'intérêt un peu somnolent des reporters. Les spécialistes, attentifs, surveillaient le fonctionnement de leur treuil, les cadrans, les lampes témoins, prêts à couper instantanément le courant. L'aiguille du dynamomètre grignotait les graduations, approchant régulièrement du trait rouge de la tension dangereuse. Les correspondants des hebdomadaires à sensation étaient aussi attentifs que les mécaniciens, l'espoir luisant dans leurs yeux rétrécis d'impatience.

D'un seul coup, l'aiguille du dynamomètre retomba à la tension normale, le signal s'éteignit, le chantonnement du moteur électrique redevint doucement grave, scandé par le cliquetis régulier de la roue à rochet. Désappointés, les sensationnalistes se rassirent dans l'herbe courte de l'alpage. . .

Bidegain, plus tard, expliqua que le câble s'était pris dans une étroiture entre un gros bloc de calcite coincé contre la paroi du puits, à -213. Mais le treuil, essayé à plus de quinze cents kilos, n'avait eu à fournir qu'un supplément d'effort relativement léger pour dégager le filin.

Le temps de la relève était venu. Casteret et Mairey se trouvaient sous terre depuis six jours déjà. L'un après l'autre, ils remontèrent à la surface, relayés au fond par des hommes frais. Seuls demeurèrent Jackie Ertaud, dont le film n'était pas terminé, et André Treuthard.

Les membres de l'équipe B, Georges Lépineux et Georges Ballandraux, arrivèrent au fond l'un après l'autre. Tout le monde passa une nuit excellente au camp de base, car cette expédition, grâce au tonnage descendu par le treuil, différait essentiellement des précédentes par le confort du couchage comme par l'abondance et la qualité de la nourriture. L'excellence de la « forme » physique qui en résulta permit de mener à bien toutes les tentatives et tous les travaux envisagés.

Le matin du 12 août, Lépineux et Treuthard, légèrement équipés, quittèrent le camp pour pousser une nouvelle reconnaissance. Pendant ce temps, dans les salles supérieures, Jacques Ertaud allait faire du cinéma, assisté par l'Espagnol Assens, avec Daniel Epelly et Georges Ballandraux comme acteurs.

En quatre heures de progression rapide les hommes de pointe franchirent le kilomètre qui les séparait de la Grande Barrière. Ils l'escaladèrent et pénétrèrent dans la salle qui lui fait suite, qu'ils baptisèrent salle Queffélec. On lui devait bien cet honneur, à l'ami Queffélec, dont le savoir et l'enthousiasme permettaient somme toute à ces hommes d'être là. . .

Ils firent halte pour s'octroyer un solide repas, puis, la salle traversée, sautant agilement de bloc en bloc, ils reprirent le cours de cette extraordinaire galerie. Celle-ci bientôt s'évasa en une nouvelle salle, la cinquième du réseau. On lui donna le nom d'Adélie, en souvenir de cette terre antarctique que Lépineux venait d'habiter douze mois durant; hommage bien inattendu, dira Lévi, à la femme du grand navigateur Dumont d'Urville, qui découvrit cette terre il y a

de cela plus de cent ans.

À l'extrémité de cette caverne, un nouveau mur de roches semblait atteindre le plafond lointain, mais, comme les précédents, il offrait un point faible par lequel ils le franchirent sans peine. Le tunnel, par-delà, reprenait, moins vaste mais plus pentu, et la rivière par endroits s'y muait en torrent bondissant coiffé d'une écume blanche qui étincelait splendidement dans la lumière mouvante des lampes.

À 3 heures, limite fixée par Lépineux, chef d'équipe, ils firent demi-tour. Il est beaucoup plus dur qu'on ne le croit d'abandonner ainsi une escalade, une exploration, alors qu'aucun obstacle ne vous y oblige si ce n'est, paradoxalement, votre propre volonté. Mais c'est précisément cette discipline stricte, indifférente à la vanité, qui permet les grands exploits en réduisant au minimum les risques, les dangers que l'on appelle « subjectifs », qui sont ceux qui dépendent de l'individu lui-même et non des causes extérieures, qui sont dus à *sa* fatigue, à *sa* distraction, à *sa* témérité, voire à *son* manque de compétence, dangers subjectifs qui s'opposent aux dangers dits « objectifs » : chutes de pierres, avalanches, orages, mauvais matériel...

Profondeur 728 mètres

Le 13 août, Lépineux déclenchait un nouvel assaut, accompagné de Théodor et d'Epelly. Ils emportaient avec eux une tente, trois sacs de duvet, deux matelas pneumatiques qui pourraient éventuellement servir de canots, et de la nourriture pour trois jours, durée de l'autonomie qui leur était accordée. Sur leurs traces partait une équipe de deux hommes, plus lente parce que chargée d'effectuer un levé topographique de cette colossale caverne, les Lyonnais Georges Ballandraux et Michel Letrône. Le plan prévoyait que si le 16 août, à 9 heures du matin, les explorateurs n'étaient pas rentrés, le groupe de cinéastes partirait aussitôt à leur secours.

Les hommes de pointe quittèrent le camp de base à midi. À 5 heures, après une marche rapide et acrobatique parmi les mythologiques amoncellements de blocs titanesques, ils avaient atteint le terminus de la veille, à l'extrémité de la salle Adélie.

De nouveau ils avançaient en terrain vierge, de nouveau ils vivaient dans l'ivresse légère de l'inconnu peu à peu révélé. Chaque pas en avant leur ouvrait un monde neuf, quoique toujours identique, sans cesse renouvelé, de parois sombres luisant d'humidité et de rocs énormes entassés dans lesquels la lueur des torches jouait avec l'ombre un ballet fantastique...

Ils n'avaient dépassé que de peu de minutes le cairn de la veille lorsque, la voûte soudain s'abaissant jusqu'à moins de quatre pieds de la surface du

lac profond qui avait ici succédé au torrent, ils se trouvèrent forcés de marcher courbés. Quelques pas encore, et l'eau étale presque écrasée par la roche leur barra le chemin. Les faisceaux lumineux se mirent à fouiller l'ombre, anxieux de découvrir un passage. S'il n'en existait pas, il n'y aurait plus, pour continuer, qu'à se déshabiller et tenter de passer à la nage, avec l'espoir de trouver au-delà de ce qu'ils souhaitaient n'être pas un siphon une nouvelle galerie exondée. Grelottante perspective : l'eau était admirablement cristalline et avait une température de trois degrés. . .

« Par ici ! »

La chance les accompagnait, et Lépineux venait par bonheur de découvrir une galerie latérale que la rivière n'emprunte qu'en crue. Cette galerie les ramena rapidement au cours d'eau qu'ici ils réussirent cependant à longer en se faufilant sur une corniche étroite et terriblement inconmode. Pas à pas, accrochés à la roche, ils progressaient plies en deux, accroupis quasiment sous la voûte qui surplombait l'eau d'un mètre à peine. Puis la vire s'amenuisa. . . et disparut. En tête de cordée, avec précaution, Lépineux traversa cet endroit délicat, se retenant à de petites prises instables, et au-delà retrouva heureusement la corniche reformée. On fit passer les sacs, attachés à la corde, puis son compagnon suivit à son tour.

Epelly et Théodor réajustaient les sacs sur leurs épaules lorsqu'il entendirent Lépineux s'exclamer, qui avait continué et, s'étant faufilé dans un passage étroit, avait disparu. Intrigué, il se hâta de rejoindre le leader et là, à ses côtés, s'immobilisa, muet : illuminée par une puissante torche au magnésium, une salle immense s'ouvrait sous leurs yeux, pareille à l'énorme cale de quelque navire de pierre basculant vers la proue. . .

De nouveau la voie était libre, et ils foncèrent de l'avant, sautant de roc en roc sans plus de souci de prudence, brûlés de la fièvre étrange de la découverte. Ils s'arrêtèrent un instant après avoir traversé l'immense vaisseau afin de sacrifier au rite : débouchant une minuscule bouteille de rhum, ils la vidèrent en trois gorgées à la santé de Pierre Chevalier à qui ils dédiaient cette salle. Pierre Chevalier qui jusque-là détenait le record mondial de dénivellation souterraine. Ce record du Trou du Glaz, gigantesque réseau vertical creusé dans la Dent de Crolles en Dauphiné, est de six cent cinquante-huit mètres. Lépineux et son compagnon estimaient que là où ils étaient à célébrer la gloire de Pierre Chevalier, ils ne devaient pas se trouver bien loin de cette profondeur. Et comme une galerie s'amorçait ici qui descendait plus bas encore, le cœur leur en bondissait d'espoir dans la poitrine !

Les difficultés augmentaient cependant, et la progression se faisait moins rapide dans le tunnel accidenté et sinueux. Mais l'enthousiasme s'était emparé de ces hommes, dissipant toute fatigue, et ils couraient presque, dans leur hâte

de trouver des espaces nouveaux. Parfois la rivière s'élargissait jusqu'à occuper toute la section du tunnel, ou bien franchissait en cascades des ressauts abrupts. Alors, précautionneusement, il fallait procéder à de délicates manœuvres sur les rochers enduits d'argile collante.

Un grondement puissant semblait emplir l'espace, diffus et sourd tout d'abord, puis de plus en plus net, en avant. L'inconnu et le fracas les attiraient, comme jadis ils avaient attiré Arthur Gordon Pym vers le mystère grandiose du pôle Sud de Poe.

Et soudain, ce fut l'apothéose. Dans le vacarme assourdissant de la cataracte qui à leurs côtés s'élançait dans le vide et disparaît, les hommes se sont brusquement arrêtés au bord d'une immense et totale obscurité. Leurs puissantes lampes la tâtent en vain : devant, rien ; à gauche, rien. Rien à droite, rien au-dessus, rien au-dessous. C'est hallucinant !

Une idée folle traverse l'esprit de Jimmy Théodor : la montagne a été entièrement traversée, et ils viennent d'émerger à l'extérieur, en pleine nuit. . . Il lève la tête, scrute le ciel. Mais nulle étoile n'y luit. . .

« Dis, Georges. . . , quelle heure est-il ? »

Il n'est que 6 heures et demie du soir. Au mois d'août, le soleil est haut encore. Cette nuit, c'est toujours la nuit souterraine, c'est la nuit d'une nouvelle et colossale caverne.

Il ne fut guère aisé d'y descendre. Plusieurs tentatives échouèrent. On se résolut finalement à installer une corde de rappel, et Daniel Epelly, un peu anxieux, l'enfourcha et se laissa glisser vers le bas. La corde, cinquante mètres, serait-elle assez longue ? Y aurait-il, au terme du rappel, un point où atterrir ?

Quelques minutes passèrent. Epelly descendait avec prudence. Enfin, loin sous ses pieds, ses compagnons aperçurent le point lumineux de sa lampe. Le fracas de la chute les empêchait d'entendre les paroles que Daniel leur hurlait. Que fallait-il faire, le suivre ou au contraire le haler vers le haut ?

Ils hésitaient encore lorsque leur camarade le rejoignit, essoufflé par son escalade rapide :

« Ça va ! Il y a une voie de remontée. On ne l'aperçoit pas d'en haut, mais elle est *correcte*. »

La descente en rappel ne conduisant pas dans un piège d'où la sortie eût été aléatoire, ils s'y lancèrent l'un après l'autre. Cependant, au bas des cinquante mètres de verticale, ils étaient bien loin encore du fond de la caverne. Ils avaient simplement pris pied au sommet d'une énorme pente d'éboulis, semblable à celle sur laquelle, là-haut dans la salle Lépineux, on se faisait déposer par le treuil. Dieu, que ce treuil, et cette salle, et le monde entier paraissent loin, infiniment. . . ! Ils se sentaient absolument « ailleurs ».

Balisant dans cette démesure leur itinéraire de rubans luminescents, ils re-

prirent leur dégringolade de casse-cou parmi les chaos de blocaille où le torrent bondissait en une course désordonnée. Enfin, au bas de cette longue pente, ils parvinrent à quelque chose d'horizontal, une vaste plage de gros galets roulés par les eaux et de bancs de sables jaunes et noirs, quatre-vingts mètres de long sur quarante de large. Là, sous leurs yeux, la rivière disparaissait définitivement, aspirée, bue par ses propres alluvions.

Et eux, les hommes, se trouvaient arrêtés, définitivement aussi, devant une formidable paroi de calcaire sombre, haute de cent mètres, haute comme deux cathédrales superposées.

Ils dormirent là cette nuit, à sept cent vingt-huit mètres sous la surface. Dans cette salle de la Verna² dont Norbert Casteret, qui y descendra trois jours plus tard avec André Mairey et Robert Lévi, Norbert Casteret, l'homme qui a parcouru des milliers de cavernes, dira qu'elle dépasse en dimensions tout ce qu'on avait vu sous terre à ce jour...

Tellement grande qu'il faudra deux jours à l'équipe de pointe pour remonter au camp de base après une reconnaissance faite dans la salle de la Verna à la recherche d'une éventuelle issue qui eût conduit plus bas encore. À lui seul ce vain périple prit quatre heures... Pendant tout ce temps, inlassables, Georges Ballandraux et Michel Letrône poursuivaient leur tâche ardue de topographier cette chaotique immensité. Ils venaient d'installer leur théodolite au sommet de la cataracte, au bord du vide impressionnant de la dernière salle, lorsque, après une sévère escalade en rocher pourri, les hommes de pointe les retrouvèrent. Grand moment de fraternité que celui où communièrent dans la joie ceux qui avaient eu la chance d'être les premiers spéléologues au monde à avoir poussé aussi bas et ceux qui, par leur travail ardu, étaient en train de le prouver.

Il y a toujours une certaine injustice dans la relation d'une expédition conduite par une équipe nombreuse : l'accent se porte essentiellement sur ceux qui, finalement, accomplissent la performance. Mais on néglige de parler de ceux-là mêmes sans le labeur desquels cette performance n'aurait pas été possible : dans notre cas les coéquipiers de surface : mécaniciens, cuisiniers bénévoles et porteurs d'eau, magasiniers, radio, téléphonistes. Tous ont une part égale dans le succès qui a fait connaître le nom de quelques uns, tous...

²Du nom d'une grotte du Lyonnais chère à Ballandraux, Epelly et Letrône.

Chapitre 15

Les grandes dates de la Pierre Saint-Martin

1897 E.-A. Martel monte au col de la Pierre Saint-Martin et révèle l'intérêt spéléologique de cette région du Pays Basque.

1917-1939 Max Cosyns commence l'étude des résurgences de la vallée, et des gouffres des plateaux voisins. Jusqu'en 1939 plusieurs grands gouffres sont découverts et explorés souvent en compagnie de Norbert Casteret, mais aucun ne donne accès à l'un des grands réseaux souterrains du massif.

1950 Découverte par Georges Lépineux du gouffre de la Pierre Saint-Martin.

1951 Première descente.

1952 Année de l'accident de Marcel Loubens. La profondeur de – 550 m est atteinte. L'exploration est effectuée jusqu'au Métro où coule la rivière souterraine.

1953 Poursuite de l'exploration. Les descentes et remontées se font sans problème grâce à un nouveau treuil mis au point par Corentin Queffélec. La rivière souterraine est suivie jusqu'à la profondeur de – 750 m. Au-delà du Métro, les spéléologues découvrent quatre nouvelles salles géantes dont la dernière est colossale.

Il s'agit de la Verna, la plus grande salle souterraine connue à ce jour (250 m de long, 180 m de large et 150 m de haut).¹

La rivière souterraine dont le débit varie selon les saisons et les crues de quelques centaines de litres seconde à 20 m³-sec. (débits mesurés pendant

¹En 1976. En 2010, elle n'est qu'au sixième rang mondial. Ses dimensions exactes sont 245 mètres de diamètre pour 194 mètres de haut (note de l'ARSIP)

les études E.D.F.) se perd au fond de cette dernière grande salle, absorbée par son propre lit, sur une immense plage de galets.

La profondeur de la Pierre Saint-Martin dépasse alors celle du trou du Glaz dans l'Isère et devient le record du monde.

1954 Les Espagnols, qui revendiquent la territorialité de l'entrée du gouffre, interdisent de nouvelles explorations, mais autorisent une descente dans le seul but de remonter le corps de Marcel Loubens. Cette opération est réussie grâce au treuil de Corentin Queffélec. Malgré l'interdit espagnol, une équipe se risque vers l'amont, et traversant la très longue salle de Navarre, l'une des plus chaotiques du gouffre, s'arrête à l'entrée du tunnel du Vent.

De 1955 à 1960 L'accès au gouffre reste interdit par les Espagnols. Seuls quelques spéléologues rouennais et parisiens, réunis autour de Corentin Queffélec continuent à prospecter la montagne, à la recherche d'une autre entrée située en France. Pendant cette période également, l'E.D.F. creuse un tunnel en direction de la salle la Verna. Au cours de ce creusement, une rivière souterraine est découverte. C'est le réseau d'Arphidia. D'abord reconnu superficiellement par Casteret, Lépineux et Bidegain, son étude est reprise en 1958 et 1959 par Queffélec et son équipe. E.D.F., n'ayant pu retrouver la Verna au terme de plus de 850 m de galeries creusées à flanc de montagne, obtient l'autorisation espagnole pour organiser une nouvelle exploration du gouffre avec topographie.

1960 Expédition franco-espagnole financée par E.D.F. À l'aval, une équipe française conduit deux topographes professionnels, Casillas et Saunier, jusqu'à la salle la Verna dont ils réussiront à situer la position à 0,50 m près. Vers l'amont, une équipe espagnole passe le tunnel du Vent et explore la suite jusqu'au sommet d'une grande diaclase, la diaclase Hidalga, au fond de laquelle coule la rivière souterraine, qu'ils ne peuvent atteindre par manque de matériel.

Le 6 décembre de la même année, après avoir creusé 70 m de plus, le tunnel E.D.F. trépanne enfin la Verna. Casteret, Lépineux et Bidegain, les premiers, viennent visiter la grande salle.

1961 Avec l'autorisation d'E.D.F., Corentin Queffélec réunit autour de lui J. Sautereau et M. Luquet du Spéléo-Club de Rouen, L. Daugeard et M. Lebozec de Paris et les Espagnols Ruiz de Arcaute, Juan San Martin et Antonio Arratibel. Arcaute et San Martin, à l'issue d'une escalade de 100 m au-dessus du fond de la Verna, dans la paroi sud, découvrent la suite fossile de la rivière souterraine. C'est la galerie Aranzadi longue de 300 m. Elle se termine par un ancien siphon, maintenant complètement obstrué par

de l'argile. Mais deux ruisseaux collectés par cette galerie s'en échappent à la faveur de deux pertes pénétrables. Le premier baptisé Maria-Dolorès est reconnu d'abord par les Espagnols puis par l'équipe de J. Joffre. Il se termine par un siphon environ 220 m plus bas que la galerie Aranzadi.

Le deuxième appelé affluent Martine se précipite dans une haute et étroite galerie en méandre explorée par Queffélec et les Rouennais jusqu'au sommet du puits des Barres.

1962 L'exploration du méandre Martine est poursuivie au-delà du puits des Barres.

1963-1964 Avec la participation de spéléologues de Montpellier, Pau et Tarbes, le Spéléo-Club de Rouen continue l'exploration du méandre Martine et découvre une série de grands puits arrosés.

La cote 800 est atteinte.

À l'amont, le Spéléo-Club de Paris parcourt près d'un kilomètre après la diaclase Hidalga.

1965 Les 15 et 16 Mai, Alexandre Tarta pour l'O.R.T.F. réalise depuis le gouffre une émission en direct. À l'aval, les spéléologues rouennais, palois et montpelliérains sont arrêtés à 1050 m de profondeur par une fissure où seule l'eau du ruisseau Martine peut passer.

Par-delà les puits, découverte du complexe O. Martin qui se termine par une grande salle, la salle Ballandraux, située à 1,5 kilomètre de la Verna.

À l'amont, les Parisiens découvrent la salle Susse. Max Cosyns reprend la prospection sur les Arres de Camp Long où plusieurs grands gouffres sont découverts et explorés.

1966 Cosyns, Queffélec, Luquet, Loriaux, Lichau, Moreau, Arcaute, San Testeban et Penuella fondent l'association pour la Recherche Spéléologique Internationale à la Pierre Saint-Martin (A.R.S.I.P.). Son but est de regrouper tous les travaux effectués sur le massif afin d'en faire la synthèse et d'orienter les recherches futures.

Au cours de l'été, les Espagnols du groupe Principe de Viana, le Spéléo-Club de Rouen et le Spéléo-Club de Paris continuent l'exploration vers l'amont. Sur les Arres, l'équipe de Max Cosyns découvre le gouffre de la Tête sauvage. Après une descente de 410 m, la jonction avec la rivière amont explorée par les Parisiens est faite.

La Pierre Saint-Martin redevient le réseau le plus profond du monde avec 1 152 m de profondeur.

En novembre, Ruben Gomez et une équipe du Spéléo-Club de Paris réalisent la première traversée complète, Tête sauvage - Verna.

De 1967 à 1969 Avec Queffélec, le Spéléo-Club de Rouen reporte ses recherches sur le réseau d'Arphidia, découvert pendant le creusement du tunnel E.D.F. La profondeur de 450 m sous le tunnel est atteinte. À l'amont, les équipes de Max Cosyns, avec Michel Douat et Ruben Gomez, avec les Espagnols aussi, explorent les trois principaux affluents dont la convergence forme la grande rivière (Bassaburuko, Max Couderc, Rio Larumbe).

De 1970 à 1975 Coordonnées par l'A.R.S.I.P. dont tous les travaux et résultats sont regroupés dans un bulletin annuel, de très nombreuses équipes françaises et étrangères travaillent sur le massif. Plusieurs grandes verticales sont découvertes. L'une d'elle explorée par le groupe spéléologique de La Tronche (Isère) donne accès à une importante rivière souterraine ; c'est le gouffre Lonné-Peyret, qui se termine à 700 mètres de profondeur dans une grande salle comparable à la Verna.

1975 Des spéléologues anglais découvrent un nouveau gouffre sur les Arres : le SC 3. Au fond, ils retrouvent une inscription tracée en 1967 par Gomez et Douat « ARSIP 1967 ».

Une nouvelle jonction est donc réussie et la dénivelée totale du réseau est portée à 1330 m ce qui constitue un nouveau record du monde.

Au cours de cette même année, une équipe de spéléologues tarbais fait une autre jonction en descendant par le gouffre M3 déjà connu depuis plusieurs années.

À l'automne, le Dr Michel Luquet et Ruben Gomez, avec les spéléo-clubs de Frontenac, La Tronche et C.A.F. Grenoble réussissent la première traversée intégrale SC3 - Verna. Un film est réalisé en collaboration avec une équipe de la télévision régionale de Grenoble.

Septembre 1976 Un groupe de huit spéléologues de la gendarmerie nationale d'Oloron Sainte-Marie, dirigé par l'adjudant Henri Baratz, réitère la traversée complète, SC3-La Verna. Ils sont accompagnés d'une équipe de quatre reporters, de la télévision française T.F.1, qui réalise un document humain sur cette aventure.

Perspectives d'avenir

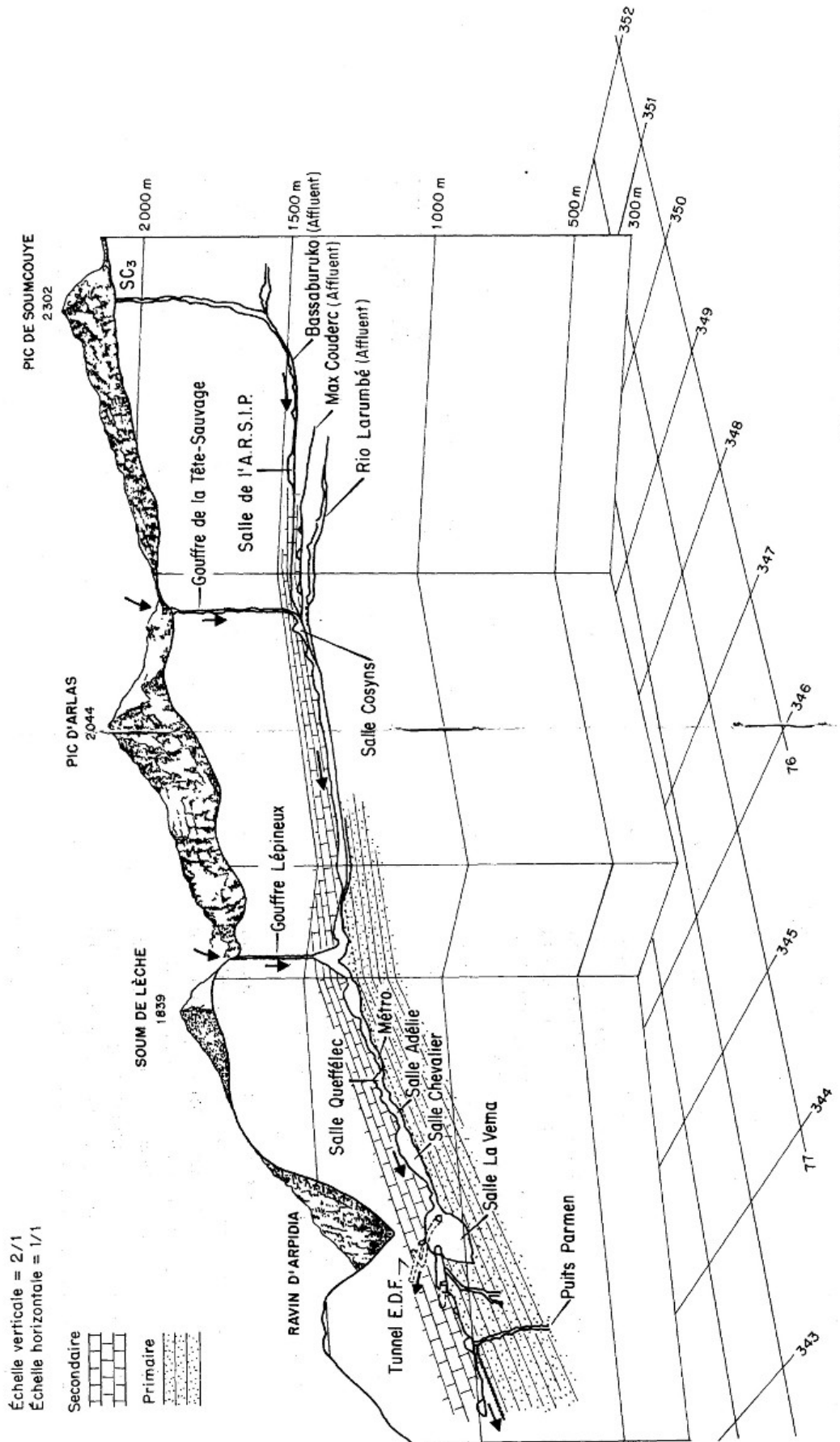
L'exploration du réseau de la Pierre Saint- Martin proprement dit est sans doute encore inachevée. À l'aval, des anastomoses entre Arphidia, le Lonné-Peyret et la Pierre sont probables, certaines sur le point d'être mises en évidence.

Vers l'amont, plusieurs affluents sont en cours d'exploration (G.S. des Hautes-Pyrénées). Il semble raisonnable d'estimer que le réseau dans les années à venir,

aura une dénivelée de 1500 m pour une cinquantaine de kilomètres de développement.²

En Espagne, sur l'extraordinaire zone de lapiaz d'Ana Larra, J.-F. Pernet et le Spéléo-Club de Frontenac viennent très vraisemblablement de découvrir le fameux réseau Saint-Georges, dont l'existence hypothétique est connue depuis les travaux de l'ingénieur hydrogéologue Ravier. C'est un nouveau chapitre de la connaissance spéléologique du massif qui s'ouvre. Les premières découvertes permettent d'envisager une « Super Pierre Saint-Martin ».

²En 2010 : plus de 80 km (note de l'ARSIP).



Réseau de la Pierre Saint-Martin
Coupe schématique (d'après A.R.S.I.P. - Avril 1967)